Nº39 - avril 2025

Les Inrockuptibles



LES ARTISTES FACE À L'I.A.
19 personnalités prennent la parole

DAMON ALBARN
à l'opéra

JAMIE XX

À LONDRES AVEC LE GÉNIE DE L'ELECTRO AUX MULTIPLES FACETTES

L 18087 - 39 - F: 13,90 € - RD



CHANEL

JOAILLERIE



CHANEL

JOAILLERIE



COCO CRUSH

CERTAINES RENCONTRES MARQUENT POUR TOUJOURS.

BAGUES ET BRACELETS EN OR BEIGE, OR BLANC ET DIAMANTS.



COCO CRUSH

CERTAINES RENCONTRES MARQUENT POUR TOUJOURS.

BAGUE, CLIPS D'OREILLES ET BRACELETS EN OR BEIGE, OR BLANC ET DIAMANTS.

SOMMAIRE

Ouverture

p.6 Édito par Carole Boinet
p.8 Les contributions

p.10 En virée avec Kyan Khojandi
p.14 Excitation : les événements à ne pas rater en avril
p.16 Les visages : Theodora, Marie NDiaye, Camille Dagen
p.21 Le classement : les 5 meilleurs rôles de Robert De Niro
p.22 Le naufrage : Olivier Marchal
p.24 L'époque : la résistance des personnes trans aux États-Unis
p.28 Où est le cool
p.32 Hors-Champs par Laure Adler
p.34 Pourquoi Barbara Carlotti aime Étienne Daho

Magazine

À la une : la culture face à l'I.A.
p.36 Pour une intelligence artificielle éthique
p.40 19 artistes, musicien·nes et auteur·rices racontent ce que l'I.A. change (ou non) dans leur travail

p.54 Portfolio Louise Desnos

À la une : Jamie xx
p.62 Rencontre à Londres avec le musicien et producteur britannique

p.72 Entretien avec Damon Albarn, qui signe son premier opéra
p.78 Sur les traces des poétesses et écrivaines de la Beat Generation
p.84 Kyaw Kyaw, un punk birman en exil
p.90 En Ukraine, la résistance est aussi culturelle
p.96 Wes Anderson s'expose à Paris

Les critiques

p.106 Musiques
p.122 Cinémas
p.131 La playlist d'avril
p.134 Séries
p.138 Jeux vidéo
p.140 Livres
p.148 BD
p.150 Scènes
p.154 Arts
p.157 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 Trésor caché

↓ Les couvertures

Photo Felipe Barbosa @thosepoorkids pour Les Inrockuptibles
Photo Laura Stevens/modds





"L'un des meilleurs trucs dans le fait de vivre : explorer la richesse de la condition humaine." → p. 72



"Quand je crée quelque chose que j'aime vraiment, c'est souvent le résultat d'une erreur." → p. 62



"Chez les autrices de la Beat Generation, l'insurrection, le refus de toute forme de reddition n'est pas une posture ni un fonds de commerce" → p. 78



Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles · Laura Jane Coulson/Beggars · Archives Famille Jones



CHANEL

JOAILLERIE

L'I.A., t'en penses quoi ?
par Carole Boinet



Ça y est, l'I.A. est devenue un sujet de conversation. Je veux dire, un sujet au-delà du sujet techno-médiatico-politique. Ça y est, à table, autour d'un verre, en soirée, on se parle de l'I.A. On se dit : *"T'en penses quoi, toi ?"* Ou : *"Ça me fait peur !"* Ou on se montre ce qu'on a demandé à nos I.A. respectives. On rit de ses plantages, on se moque d'elle au moindre faux pas. On craint qu'elle ne nous dépasse alors on la tourne en dérision. On dit : *"J'ai vu une vidéo d'Audrey Hepburn qui parlait, animée par I.A.… flippant."* On est intimidé·e, sur la défensive. On se demande à quelle sauce l'I.A. va nous aider… ou nous manger. L'I.A. va-t-elle participer à l'explosion des *fake news* ? Des *fake* photos ? Du *fake* monde ? L'I.A. va-t-elle faciliter certaines tâches rébarbatives ? Nous ouvrir de nouveaux horizons et imaginaires ? On se demande ce qui fait de nous des êtres humains, aujourd'hui.

Ces questionnements d'ampleur devaient trouver un écho dans les pages de ce magazine. Nous avons pris le parti de contacter des artistes de tous milieux afin d'avoir leur sentiment face à l'I.A. : que font-ils et elles aujourd'hui avec l'I.A. ? Quel est leur plus grand rêve avec l'I.A. ? Et leur pire cauchemar ? Jean-Michel Jarre, Jean-Charles de Castelbajac, Thomas Cailley, Yelle, Dominique Gonzalez-Foerster et bien d'autres ont pris le temps de nous répondre au moment même où sortait *Is This What We Want?,* un album silencieux réalisé par mille artistes en guise de protestation contre un projet de loi britannique qui autoriserait les éditeurs d'intelligence artificielle à entraîner leurs algorithmes gratuitement avec leurs œuvres. Au casting : Kate Bush, Annie Lennox, Dua Lipa ainsi que Damon Albarn, qui nous a lui aussi parlé I.A. et, plus longuement, de son nouveau projet d'opéra.

Car ce numéro, ce sont aussi des rencontres, comme celle avec Jamie xx, génie de l'electro qui nous a reçu·es à Londres avant sa date parisienne à l'Adidas Arena et nous a concocté une mixtape exclusive. Ce numéro, ce sont aussi des histoires inédites : les autrices oubliées de la Beat Generation (non, il n'y avait pas que Ginsberg et Kerouac !) ; le punk birman retracé par l'un de ses acteur·rices de premier plan, Kyaw Kyaw ; le *soft power* culturel ukrainien raconté par la brillante journaliste Hélène Coutard depuis Kyiv.

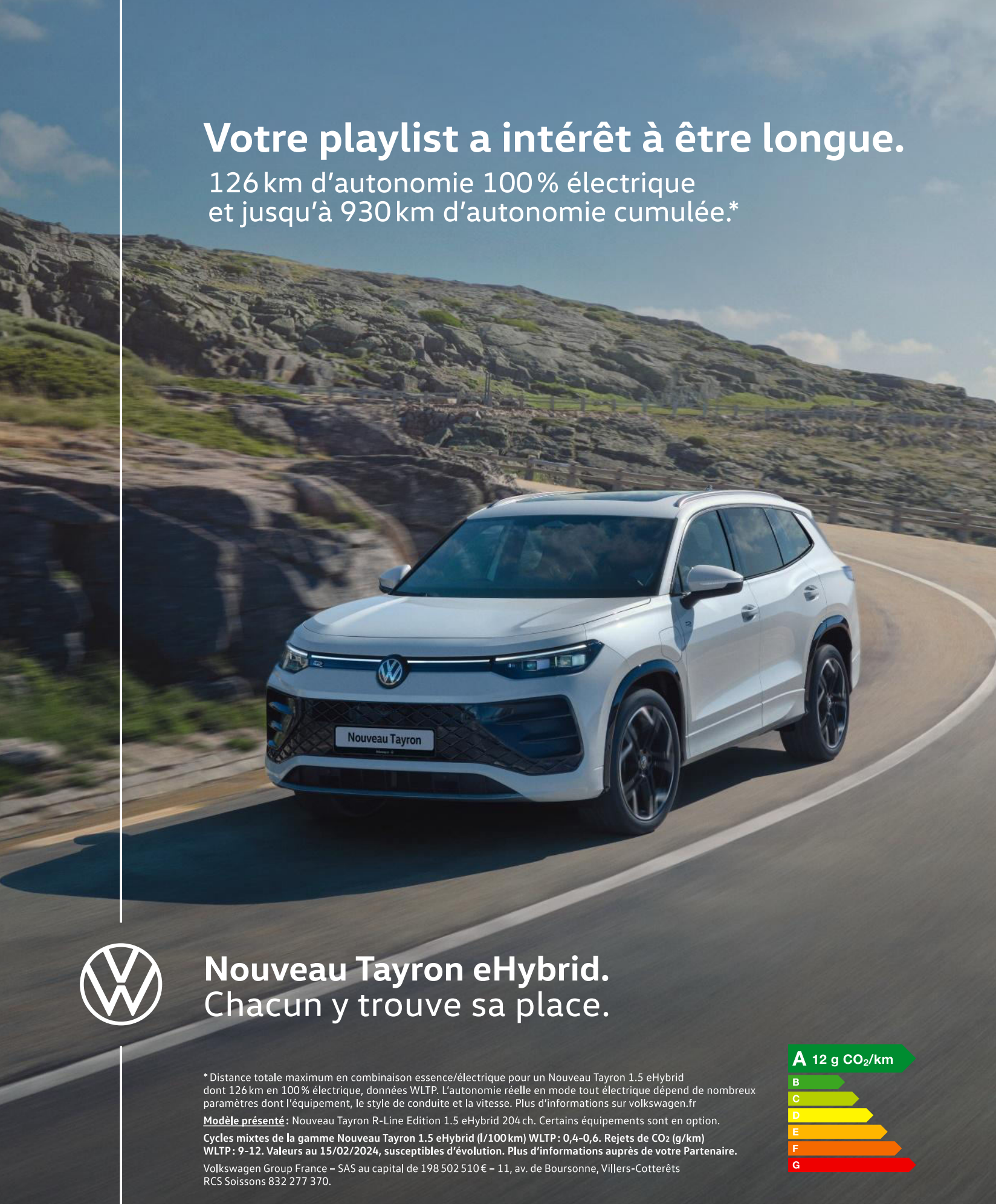
Vous remarquerez peut-être, si vous êtes un·e fidèle lecteur·rice des *Inrocks,* l'absence d'un objet : le fameux CD. Où est-il passé ? À l'heure de la crise climatique (les CD invendus étaient détruits…) et à l'aune des pratiques d'écoute actuelles, il nous semblait devenu obsolète. Notre travail de curation, lui, ne s'en va pas avec l'objet, loin de là. Nous vous proposerons chaque mois une playlist de précieuses trouvailles, du meilleur du moment, à écouter à l'aide d'un QR code. Parfois, il est bon de bouger avec son temps.

Ce numéro est un nouveau reflet du temps présent, avec une double couverture : d'un côté Jamie xx, de l'autre l'I.A., interprétée par le photographe Felipe Barbosa.

En vous souhaitant une excellente lecture !

Soutenez une rédaction libre et engagée en vous abonnant aux *Inrockuptibles*

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



Nouveau Tayron eHybrid.
Chacun y trouve sa place.

A 12 g CO_2/km
B
C
D
E
F
G

* Distance totale maximum en combinaison essence/électrique pour un Nouveau Tayron 1.5 eHybrid dont 126 km en 100 % électrique, données WLTP. L'autonomie réelle en mode tout électrique dépend de nombreux paramètres dont l'équipement, le style de conduite et la vitesse. Plus d'informations sur volkswagen.fr

Modèle présenté : Nouveau Tayron R-Line Edition 1.5 eHybrid 204 ch. Certains équipements sont en option.

Cycles mixtes de la gamme Nouveau Tayron 1.5 eHybrid (l/100 km) WLTP : 0,4-0,6. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 9-12. Valeurs au 15/02/2024, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer



Hélène Coutard
Journaliste
→ p. 90

Depuis dix ans, Hélène Coutard écrit, dans *Society*, *Le M* ou la presse féminine, des sujets de société impliquant le plus souvent des femmes et/ou des livres, des faits divers ou encore des conflits internationaux. Elle est aussi l'autrice de deux livres de non-fiction, *Les Fugitives : partir ou mourir en Arabie saoudite* (Seuil, 2021) et *La Disparition de Chandra Levy* (10-18, 2024). En 2024, elle remporte le Cafeyn Award du meilleur article Société pour *"Le juteux business des managers OnlyFans"*, une enquête publiée dans le numéro Sexe des *Inrockuptibles* à l'été 2024. Ce mois-ci, elle signe pour nous une enquête sur le *soft power* ukrainien.



Cerise Sudry-Le Dû
Photographe
→ p. 90

Cerise Sudry-Le Dû est photographe et journaliste. Après de longues années passées en Turquie, elle s'est installée en Ukraine et s'intéresse à l'intimité bouleversée des Ukrainien·nes alors que leur pays est en guerre depuis trois ans. Pour ce numéro, elle a réalisé les photos du reportage sur la résistance de l'Ukraine sous l'angle culturel.



Étienne Truchot
Journaliste
→ p.24

Après avoir été correspondant de Radio France à New York, Étienne Truchot est passé par la rédaction d'Arte, et les émissions *L'Effet Papillon*, *La Gaule d'Antoine* avec De Caunes ou encore *Crac Crac* avec Monsieur Poulpe. Désormais installé à Mexico, où il tourne des reportages pour Arte, il a enquêté sur la mobilisation des personnes trans face aux attaques de l'administration Trump.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 1er trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Société **Faustine Kopiejwski, Julia Tissier** Mode **Manon Renault**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Jessica Binois, Valentin Boero, Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo8Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographes **Juliette Alhéritière, Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICE **Agnès Decourchelle**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Charlotte Abramow, Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Felipe Barbosa, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Alexandre Büyükodabas, Hélène Coutard, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Valentin Gény, Alexis Hache, Arnaud Hallet, Igor Hansen-Løve, Valentin Hennequin, Ella Hermë, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Julien Lienard, Thibault Lucia, Philippe Noisette, Jérôme Provençal, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Cerise Sudry-Le Dû, Sylvie Tanette, Moos Tang, Maud Tenda, Étienne Truchot, Robin Vaz, Yedihael**
LESINROCKS.COM Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrices **Camille Lefèvre, Amélie Quentel** Alternant **Jolan Maffi**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud** Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Social Media Strategist **Leslye Granaud,** assistée de **Shana Soltin** Vidéo **Arthur Belot** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Xavier Jaeger** et **Maïa Dubois** OPS et brand content **Mélissa Gomis,** tél. 06 60 90 79 14 Cheffes de projet production **Axelle Cohen, Léna Le Roux Bourdieu** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** assistée de **Deniss Hernandez Jaimez** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement (kiosques), un cahier complémentaire *Disquaire Day* de 24 pages (abonné·es) et une cassette *Jamie xx* (sélection abonné·es et kiosques PIDF).



NESTLE WATERS MARKETING & DISTRIBUTION SAS 479 463 044 RCS Nanterre, Issy-les-Moulineaux ®
marque enregistrée, utilisée en accord avec le propriétaire de la marque.

EN VIRÉE



Une balade urbaine autour de la butte Montmartre, son quartier, là où le créateur de *Bref* a connu la dèche et fait ses débuts. Entre souvenirs de crêpes, *Fleabag* et fabrique de la vanne, il nous emmène sur ses traces.

Texte Olivier Joyard
Photo Yedihael pour Les Inrockuptibles

avec Kyan Khojandi

Paris a beau ressembler à Londres depuis quelques mois, capitale abonnée au crachin et au froid qui refroidit les os, Kyan Khojandi n'a peur de rien : il a choisi de nous rencontrer en extérieur et surgit bonnet vissé sur le crâne, prêt à tchatcher avec une verve soutenue mais plus ronde que le débit mitraillette de son personnage. Le créateur et acteur de *Bref,* la pastille culte de 2011-2012 revenue cet hiver avec une saison 2 aussi marrante que mature, pointe en direction d'un immeuble banal au numéro 8 de la rue Muller, dans le XVIII[e] arrondissement. *"Tu vois, là, au premier étage ? Il y a une chambre de neuf mètres carrés. Même pas, sept mètres carrés. Et c'est là qu'on a écrit le premier épisode de* Bref *avec mon pote Bruno Muschio. On bosse toujours ensemble aujourd'hui, mais ça a commencé ici."* Pendu à ses lèvres, on s'attend au récit circonstancié de l'inspiration géniale ayant mené au succès. Sauf que la mémoire reste une fonctionnalité







↓
Dans les rues et boutiques du XVIIIe arrondissement, sous l'œil de Yedihael.

"Je vivais à la lisière du Montmartre touristique, mais je fréquentais beaucoup la CAF."

sélective chez l'être humain. Là, tout de suite, il se souvient plutôt d'une voix qui lui tapait sur le système : *"Pour l'anecdote, un train de touristes passait en bas et on entendait toujours la même phrase dans le micro : 'Le charme du quartier'. Toutes les heures, 'le charme du quartier'. On a fini par la mettre dans* Bref. *On travaillait comme ça."*

Kyan Khojandi est un mec d'idées, petites ou grandes, lui qui tient des carnets depuis ses 17 ans et une première vanne imaginée à propos du bébé sur les paquets de Kinder. *"Je disais un truc du genre : 'C'est quand même fou, le gamin en photo, c'est le même gars depuis cinquante ans.' Ça veut dire qu'aujourd'hui il a 50 ans. Elle était nulle la vanne, mais j'y allais, j'imaginais sa vie, ses enfants qui mangent des Kinder. Si ça se trouve, il est mort."* L'humour est d'abord une question de travail. Et si nous sommes là, à deux pas du métro Château-Rouge et tout près de la butte Montmartre, c'est parce que le quartier concentre pas mal des galères et des miracles qui ont façonné celui qu'il est, l'une des stars de la comédie made in France. Il m'a dit : *"C'est mon quartier."* Je lui ai dit : *"Tu me fais visiter ?"* Et on a commencé à marcher.

Au bout de la rue Ronsard se dresse le marché Saint-Pierre, haut lieu du tissu bigarré. Kyan Khojandi n'y mettait pas trop les pieds, faute de moyens. Quand il crée *Bref,* il vit à Paris depuis sept ans, après une enfance à Reims dans une famille franco-iranienne. Il a appris l'art dramatique au Cours Simon, balancé ses premières blagues sur scène, fait ses premières armes à la télé auprès de Yassine Belattar, mais rien qui ne change vraiment la vie. *"Je vivais à la lisière du Montmartre touristique, mais je fréquentais beaucoup la CAF, vers la mairie du XVIIIe à Jules-Joffrin. Les gens étaient gentils là-bas, ils m'ont bien accueilli. Je vivotais avec ce que je pouvais. Quand j'ai annoncé à mon père que j'habitais Montmartre, lui qui était flippé que je devienne acteur, il a trouvé ça cool : 'Bonne nouvelle, tu vas pouvoir faire la statue, et les gens vont te donner des pièces.' Je me disais* : 'Merde, il ne comprend pas ce que je veux faire.'"

À l'époque, Khojandi emprunte le même chemin tous les lundis soir en direction du Théâtre Montmartre Galabru, de l'autre côté de la Butte, pour tester ses blagues au sein d'une scène de stand-up collective. Le genre vient à peine de sortir du bois en France grâce au *Jamel Comedy Club*. Son truc à lui s'appelle le *Bordel Club,* où, en plus de son coauteur ...



“Notre particularité était d’adapter le rapid speech à la comédie pure, en poussant à fond.”

→ Bruno Muschio, alias Navo, se croisent Kheiron, Baptiste Lecaplain, Vérino, Bun Hay Mean ou encore Nadia Roz. *“Tout le monde créait son futur style, avec une proposition différente chaque semaine. On avait pour modèle Eddie Izzard* [comique britannique transgenre]. *On était une dizaine à discuter de conneries avant de monter sur scène. Pendant le spectacle, on s’écoutait, on se haranguait : ‘Tiens, tu devrais faire cette blague, ça c’est plus drôle !’”* On le sent venir, Kyan Khojandi s’apprête enfin à nous raconter comment un soir, en rentrant du théâtre, il a eu l’idée géniale de créer *Bref* pour échapper à son RSA. Mais autre chose lui vient en tête alors que nous passons devant un stand de crêpes. *“On arrive dans le coin de la terreur : quand t’as pas d’oseille et que ça sent la crêpe pendant 200 mètres, c’est compliqué, je peux te le dire.”*

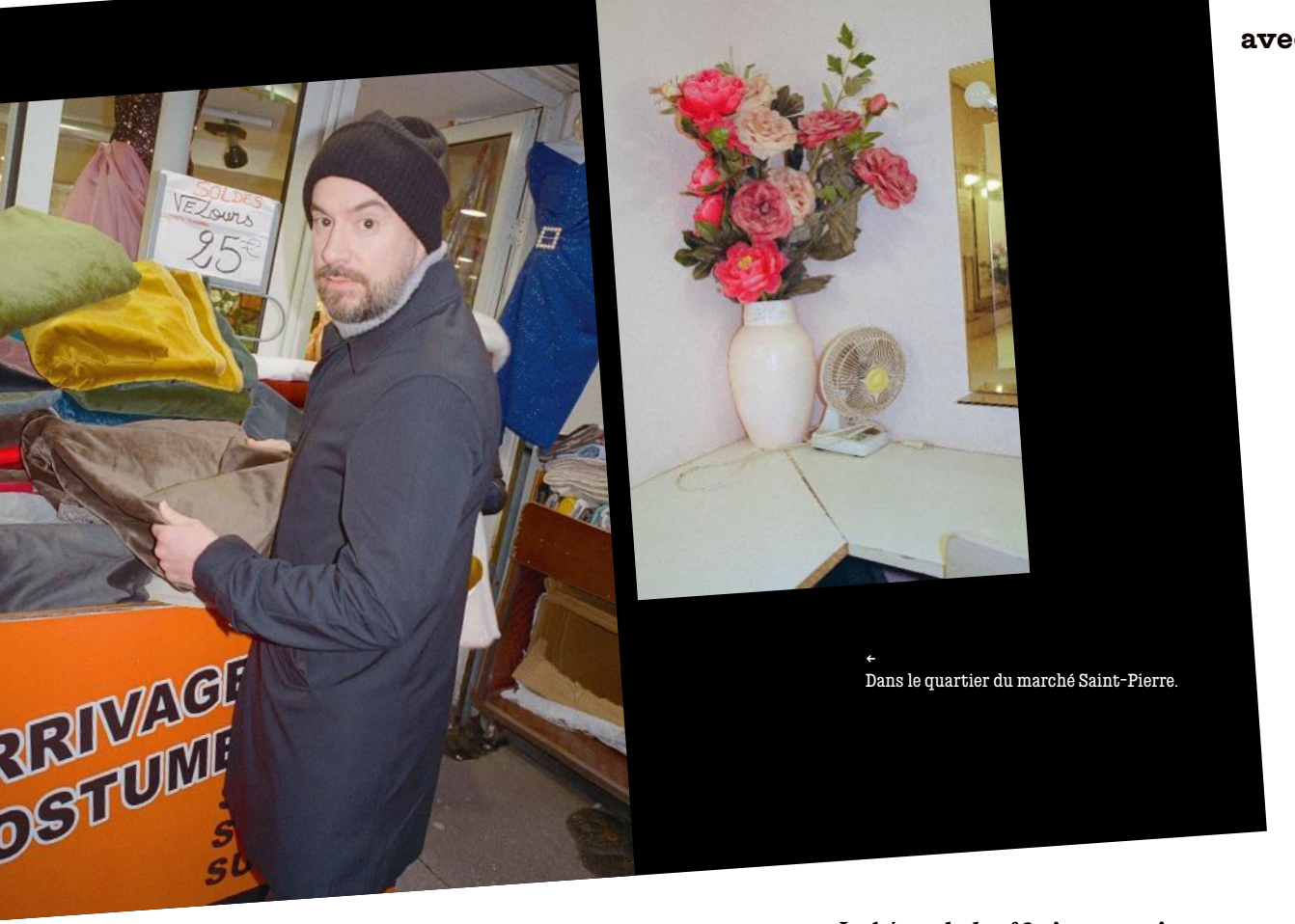
Passer du temps avec celui qui présente *Hot Ones* sur Canal+ – l’émission où des célébrités répondent à des questions tout en ingurgitant des plats pimentés – signifie parler énormément de nourriture, plutôt sur le thème du manque. À dix mètres, une boulangerie : *“Elle restait ouverte tard, je mangeais un sandwich au poulet à 4,50 €, c’était mon repas que je payais avec les centimes du chapeau, après le* Bordel Club.” Une rue plus loin, le restaurant L’Été en Pente Douce. *“Je me faisais inviter là, parce que je pouvais bouffer un repas.”* C’était à ce point, vraiment ? *“Oui, j’avais zéro argent. Pendant des années, j’ai squatté tous les apparts et les canapés possibles de la capitale. Je me nourrissais principalement de sandwichs et de pâtes. Ça donne du goût à l’huile d’olive, tout ça.”*

Il parle des bonnes lasagnes *“à 10 balles”* en passant devant le bistrot Un Zèbre à Montmartre. En voyant la rue d’Orsel, ses yeux s’éclairent : *“Navo habitait juste à côté. Il cuisinait des pâtes à l’ail et à l’huile. Avec des courgettes ! Attends, c’était des très bons repas. Un jour, il a touché de l’argent de la Sacem après un* Jamel Comedy Club. *Et pour fêter ça, il m’a offert des sushis. Le repas a coûté 72 €. T’imagines pas comme on avait faim.”*

Il montre le restaurant Naoko, toujours en place. *“Stabiliser sa situation, c’est quelque chose que je souhaite à tout le monde, parce que c’est fatigant, tous les jours. Une fois, Navo m’a même payé mon loyer, je m’en souviendrai toute ma vie. Mais on était heureux, c’était la bohème. Je n’ai jamais sombré dans l’amertume et le regret, ni la jalousie. Je me suis toujours dit : ‘C’est pas le moment, on verra plus tard.’”*

Le “moment” est donc arrivé avec *Bref,* dont le pilote, griffonné en quelques heures au 8, rue Muller, s’inspire de la méthode du *rapid speech,* la voix-off ultra-rapide présente dans *Les Lois de l’attraction, Fight Club,* ou chez Klapisch et Jean-Pierre Jeunet, influences revendiquées. *“Notre particularité était de l’adapter à la comédie pure, en poussant à fond. On est allés voir Harry Tordjman, le seul producteur qui nous payait pour nos projets.* [rires] *Un homme de confiance.”* Canal+ et son *Grand Journal* alors triomphant sont harponnés. *“Je passe de ce mec dans une chambre à Montmartre au type dans un taxi qui file à un rendez-vous avec la direction des programmes de Canal.”* Arielle Saracco leur propose d’intégrer la grille de septembre 2011. *“On a tout écrit en quinze jours. Le fait que les gens adhèrent massivement a été une surprise. On était en mode : ‘Ah bon ?’ Je crois que ce sont les mots que j’ai le plus prononcés pendant un an.”* *Bref* devient un phénomène, Kyan Khojandi fait la couv des *Inrocks* : *“Deux fois en trois mois, tu te souviens ?”* On se souvient aussi que la pastille s’est arrêtée en pleine gloire, après 82 épisodes, comme si les meilleures choses ne pouvaient pas durer.

Treize ans plus tard, le couvert est remis, dans un monde nouveau : *bref.2* a été refusé par Canal+, pour arriver sur Disney+. *“C’est surtout l’enthousiasme chez Disney qu’on*



Dans le quartier du marché Saint-Pierre.

a adoré", tranche Khojandi, pudique. La nuit tombée, nous arrivons au Théâtre Michel Galabru, le lieu qu'il a choisi comme destination de notre virée, comme pour dire que le cynisme n'a rien à voir avec le retour de *Bref,* qu'il n'a pas renoncé à ce qui l'occupe.

"C'est toujours kiffant d'appartenir à cette culture de la création de la blague. *On débarque le soir sur une scène à l'improviste, on teste, ça marche, ça ne marche pas, c'est pas grave, on crée l'humour. Et ça, c'est vraiment ma life encore aujourd'hui."*

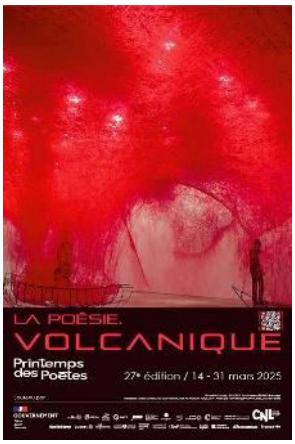
L'idée d'une nouvelle saison dans un format nouveau, avec des épisodes d'une trentaine de minutes, est venue en 2021 dans la foulée du spectacle *Une bonne soirée* (2019), où Kyan Khojandi et son coauteur Bruno Muschio expérimentaient une narration au long cours. *"On n'a pas hésité. Avec Navo, on est des faiseurs. On dit souvent : 'Viens, on essaie', quitte à se planter. On ne sauve pas des vies et on ne joue pas la nôtre."* En revanche, ils peuvent en raconter certains aspects, même si c'est à travers des personnages. Dans *bref.2,* le héros fête ses 40 ans, traverse des ruptures, un deuil, une renaissance. *"L'idée de la guerre contre le cancer* [matérialisée dans la série par des séquences de film d'action contre des crabes], *je l'ai eue en 2014, après la mort de mon père. Je me suis dit que j'en ferais peut-être quelque chose, alors je l'ai notée. Dans ces six épisodes, on a condensé une dizaine d'années de petits carnets."*

Parmi les références de *bref.2,* Khojandi cite les classiques du théâtre français Feydeau, Guitry, Courteline, Labiche, *The Office* version américaine, la sitcom *Malcolm,* mais aussi, de façon plus surprenante, *Fleabag,* l'introspection drôle et néanmoins terrassante de l'Anglaise Phoebe Waller-Bridge. *"Je l'ai vue et revue plusieurs fois. Cette drôlerie et cette tristesse qui se mélangent, j'adhère énormément. Ce sont deux émotions pas si lointaines, on touche au lâcher-prise."* L'autre sujet central de la nouvelle saison, l'exploration des rapports amoureux, occupait déjà le *Bref* des années 2010. Mais, entre-temps, tout a changé dans les relations, surtout chez les hétéros.

Le héros de *bref.2* n'est peut-être pas tout à fait un mec déconstruit, mais il essaie. *"Ça fait pas mal de temps qu'avec Bruno Muschio on se pose des questions sur les inégalités entre les hommes et les femmes. On baigne là-dedans, pas mal d'amies, des femmes féministes, nous ont appris des choses."* Père depuis 2021, le néo-quadra vit au plus près la question éducative. *"Un sujet qui me touche au plus profond de mon cœur, c'est la charge mentale par rapport aux enfants. Je pensais être un papa vraiment cool, faire plein de trucs. Mais plus j'avance, plus je découvre que je suis à l'ouest sur certains sujets. Se dire qu'une femme est censée savoir faire naturellement certaines choses mieux que nous, c'est profondément injuste. Dans* bref.2, *on a vraiment traité le sujet de la remise en question. De plein de points de vue."*

On ne l'avait pas vu venir : Kyan Khojandi est un type sérieux. *"Sérieux",* c'est même le dernier mot du dernier épisode, quand le héros approche une forme de bonheur. De là à voir un modèle générationnel dans cet homme toujours fan de ses figurines – une intrigue de *bref.2* se déroule d'ailleurs dans un magasin de jouets pour geeks –, il n'y a qu'un pas que l'intéressé conteste : *"Jamais on n'utilisera des termes liés à une époque, un moment, parce qu'on veut que notre travail vieillisse. Même dans nos spectacles, on emploie des mots comme respirer, boire, être, avoir grandi, avoir une enfance, car tout le monde a été un enfant. Ce qu'on vise, c'est vraiment l'intemporel. Dans* bref.2, *on exprime l'idée que si tu veux commencer à changer des choses dans le monde, il faut déjà te changer toi-même. À mon avis, c'est une question pertinente pour un enfant, une personne de 20 ans, 40 ans ou 60 ans."* Ce serait une idée : refaire *Bref* à intervalles réguliers, à mesure que ses auteurs vieillissent, pour suivre le cours de la vie. Kyan Khojandi n'en est pas encore là. Ses projets ? *"En ce moment, je suis vraiment en jachère. J'ai rouvert une note '2025', elle est déjà bien fournie."* On ne saura pas ce qu'il y a dedans, ni à quoi ressemblera sa prochaine vanne. Bref, c'est un mec qui bosse.

bref.2 de Kyan Khojandi et Bruno Muschio, avec Kyan Khojandi, Laura Felpin, Baptiste Lecaplain. Sur Disney+.



Jusqu'au 31 mars
Le Printemps des poètes, en France

LIVRES

La 27e édition de ce festival multiforme, qui prend pour thème la "poésie volcanique", propose des centaines d'événements à Paris et en régions. Au programme : lectures, débats et autres performances autour d'une écriture en fusion et en ébullition.

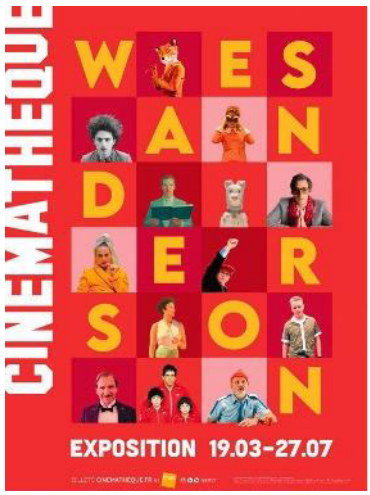
printempsdespoetes.com

Jusqu'au 27 juillet
Wes Anderson, l'exposition, à Paris

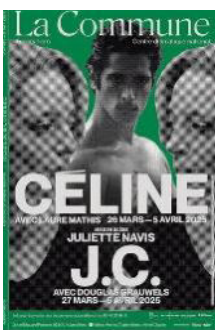
CINÉMA

On ne présente plus Wes Anderson (*La Famille Tenenbaum*, *À bord du Darjeeling Limited* et tant d'autres), cinéaste américain unique, dont l'œuvre est très visuelle (costumes, décors, plans, etc.), jusqu'à la maniaquerie, comme hantée par la figure de la maison de poupée. Un excellent choix pour cette exposition coproduite avec le Design Museum de Londres et l'American Empirical Pictures.

cinematheque.fr



À ne pas rater en



Du 26 mars au 5 avril
J.C. et *Céline,* à Aubervilliers

SCÈNES

La Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers, accueille dans ses murs la metteuse en scène et autrice Juliette Navis, qui y présente deux volets d'une trilogie tragicomique sur des personnages hilarants : J.C. et Céline, deux héros·oïnes des temps modernes, deux figures archétypales pour questionner les obsessions de notre époque. Le premier évoque Jean-Claude Van Damme, joué par Douglas Grauwels, quand l'autre a les traits de Céline Dion, interprétée avec brio par Laure Mathis.

lacommune-aubervilliers.fr

Du 28 mars au 6 avril
Mythos, à Rennes

MUSIQUES

Direction la capitale bretonne pour un festival qui fera vibrer la ville pendant 10 jours avec les concerts attendus de Air, Kompromat, Miossec, Malik Djoudi, Theodora, Scratch Massive, Alain Chamfort, Yoa, The Limiñanas ou la création *Come as You Are,* l'hommage à Kurt Cobain par Béatrice Dalle, Youv Dee et Bastien Burger.

festival-mythos.com





Du 28 mars au 6 avril
Variations, à Nantes

MUSIQUES

Le festival nantais, qui promeut les *"musiques aventureuses pour piano et claviers"* dans une poignée de salles autour du Lieu unique, rassemble cette année Oklou, la star française de l'hyperpop, l'organiste suédoise Anna von Hausswolff, les inspirations R&B de la chanteuse danoise d'origine portugaise Erika de Casier, ou encore la pianiste française Vanessa Wagner.

lelieuunique.com

Ascaf

avril





Du 3 au 6 avril
BD à Bastia

LIVRES

Comme chaque année, c'est à Bastia que convergent le temps d'un week-end les tendances de la BD contemporaine. Au centre culturel Una Volta et dans divers lieux de la ville, on pourra découvrir des expositions consacrées aux récits intimes d'autrices, à l'influence du cinéma dans le 9e art ou encore une rétrospective Brecht Evens.

una-volta.com



Le 12 avril
Disquaire Day, en France

MUSIQUES

Chaque printemps, le vinyle est à l'honneur chez les disquaires indépendants pour le traditionnel Disquaire Day, arrivé en France en 2011. Samedi 12 avril, les mélomanes pourront ainsi se précipiter sur plus de 200 références collector, avec, en parallèle, des concerts et des DJ-sets organisés dans tout l'Hexagone.

disquaireday.fr



Du 12 au 17 avril
Last Work, à Lyon

SCÈNES

Créée en 2015 par la Batsheva Dance Company, *Last Work* n'est pas l'œuvre finale d'Ohad Naharin, mais son titre peut s'entendre comme une promesse d'intensité : danser pour la dernière fois. Une pièce qui a tout d'un manifeste. Le chorégraphe israélien, naturalisé américain, signe en effet l'une de ses créations les plus fortes et virtuoses, incarnée par les danseur·ses de l'Opéra de Lyon.

opera-lyon.com



PALAIS DE TOKYO
13 AVENUE DU PRÉSIDENT WILSON, PARIS 16



BARBARA CARLOTTI

CHÉRIS TON FUTUR!

NOUVEL ALBUM LE 28 MARS

CC GALAXY Kuroneko Adami Scpp enm sacem

LES VISAGES

Theodora, révolution Kongolese

Catapultée par la comète *Kongolese sous BBL,* la Franco-Congolaise abat les barrières entre les genres sur sa brillante mixtape *Bad Boy Lovestory*.

Deux mois avant la sortie de sa mixtape *Bad Boy Lovestory,* Theodora, sûre de tenir un tube en puissance, nous avait déjà prévenu·es de l'ouragan à venir. Par l'intermédiaire d'un court extrait de *Kongolese sous BBL,* son single et hymne au *Brazilian butt lift,* posté sur ses réseaux sociaux, elle nous indiquait : *"J'ai mis du crack dans le morceau."* Effet placebo ou authentique psychotrope, le microdosing de Theodora s'est transformé, semaine après semaine, en véritable épidémie chez tous·tes les mélomanes de France et de Navarre via TikTok, jusqu'à squatter – contagion oblige – le top 50 viral monde de Spotify et glaner un single d'or.

Après le plébiscite public et critique de son premier long format paru au mois de novembre 2024, tout en essuyant un tas d'accusations aux relents racistes, misogynes et classistes, Theodora connaît une ascension fulgurante qui a tout d'une anomalie dans le système normatif de l'industrie de la musique française et d'un coup de pied dans la fourmilière de la manufacture de la pop.

"J'ai grandi en déménageant beaucoup, en passant par plein d'endroits différents avec des cultures différentes, où j'écoutais des musiques très variées, explique-t-elle au téléphone. *Dans ma musique, il y a ce truc d'être une enfant de la diaspora."* L'artiste de 22 ans qui, suivant ses parents réfugié·es politiques, a vécu successivement en Suisse, en Grèce, à Kinshasa, dans le Val-d'Oise, à La Réunion, puis vers La Rochelle ou Rennes, et finalement à Saint-Denis, ne saurait mieux qualifier ses inspirations. *"À Kin* [Kinshasa], *j'ai quelques souvenirs musicaux de fêtes congolaises. En Grèce, celui d'*Umbrella *de Rihanna, mais mes vrais premiers souvenirs viennent de Groslay* [95]. *Ma mère avait le DVD de Tshala Muana, une artiste congolaise qui chante en tshiluba* [langue du sud de la République démocratique du Congo et du nord de l'Angola], se rappelle-t-elle. *Le matin, je me levais et j'écoutais les morceaux que je retrouvais aux fêtes,* Malu *et* Malu deux. "

Entre musiques vernaculaires et pop mondialisée, celle qui se rêva un temps danseuse pour les superstars congolaises Koffi Olomidé ou Fally Ipupa n'aime rien tant que le mélange des genres. Après la UK Bass et l'hyperpop de *Lili aux paradis artificiels tomes 1 et 2* (entièrement produits par son frère Jeez Suave), *Bad Boy Lovestory,* sa première mixtape aussi érudite qu'euphorisante, invite toutes ses influences : une idée ambitieuse de la pop créolisée (trap, shatta, variété, bouyon, indie rock), peuplée de culture pop, de textes impudiques (sur la santé mentale) et d'observations socio-politiques (sur le féminisme, l'antiracisme ou la précarité).

Personnellement engagée – elle a pris la parole sur la mort de Nahel, le génocide en cours en Palestine ou l'occupation de la Gaîté Lyrique à Paris par des migrant·es sans abris –, Theodora se

Tone Verswijvel



destinait à une carrière politique avant de quitter les bancs de sa classe préparatoire à l'ENS. Elle sait que sa musique se joue du racisme présent dans l'industrie de la musique en France : *"Les gens manquent parfois de culture et les institutions n'ont pas les bonnes terminologies. Quand je fais un morceau pop, ils font entrer ça dans des playlists trap. On sait bien pourquoi…"* Mais rien qui ne saurait entamer le pouvoir évocateur de sa musique, qui transcende ces questions : *"Ma musique est un mélange d'inspirations. Parfois, je prends parti pour des musicalités qui ne sont pas reconnues institutionnellement, mais je ne le fais pas dans un esprit d'engagement. Elle est comme ça."* Une définition qui sied à merveille à cette superstar en devenir, qui ouvre un autre chemin, exigeant, hédoniste, diasporique, à la pop francophone. **Théo Dubreuil**

Bad Boy Lovestory (Maison Neptune x NBFD). En tournée française et à la Gaîté Lyrique, Paris, les 16 et 17 avril.



Marie NDiaye, anatomie d'un père

L'autrice de *Trois Femmes puissantes* aborde enfin l'histoire de ses parents : dans *Le Bon Denis*, un texte très intime, elle interroge les liens familiaux et le racisme.

"Ce n'est ni un roman ni des nouvelles, c'est un texte, on n'est pas obligé de le définir", répond-elle à notre première question. Marie NDiaye est au-dessus des genres littéraires et des carcans imposés. Depuis *Quant au riche avenir,* cela fait quarante ans que cette autrice, Goncourt 2009 avec *Trois Femmes puissantes,* construit une œuvre qui ne ressemble à aucune autre dans le paysage littéraire français. Son nouveau livre le prouve encore : *Le Bon Denis* est une suite de quatre textes courts, fictionnels ou non, reliés par le prénom Denis qui apparaît dans chacun d'eux. Dans le premier, une narratrice cherche à obtenir de sa mère âgée des informations sur leur passé. Dans le deuxième, l'autrice retrace le parcours de ses parents. Dans le troisième, elle réfléchit à la personnalité de son père. Dans le dernier, une jeune femme part aux États-Unis rencontrer un père qu'elle n'a jamais vu.

Si NDiaye creuse ici ses thématiques récurrentes – l'incommunicabilité, la relation mère-fille, la réalité mise en doute –, elle parle pour la première fois de ses parents. Sa mère, fille de paysan·nes qui parvient contre toute logique à fréquenter le collège de la ville voisine. *"Elle aurait pu ne jamais*

Patrick Swirc/modds

y aller", glisse-t-elle. Son père, né au Sénégal, qui traverse mille obstacles pour aller à l'école puis étudier en France. *"Tout était fait pour qu'ils ne se rencontrent jamais. Quand ils sont jeunes à la fin des années 1950, leurs enfances, leurs pays, leur mode de vie étaient différents. Mais tous deux avaient l'expérience d'une certaine dureté de la vie, la conscience qu'il fallait s'accrocher à l'éducation. Pour mon père, c'était une question de survie."*

Ce père, elle en parle aujourd'hui avec une certaine incrédulité : *"Enfant, il a été donné à une tante qui l'a maltraité. Il a réussi je ne sais comment à fréquenter l'école, l'instituteur l'a repéré et fait entrer au collège. Après le bac, il a eu une bourse pour venir faire des études en France, il a rencontré ma mère, ils se sont mariés, ils ont eu mon frère et moi. Il est allé au Sénégal pour préparer notre venue, on devait y vivre, ma mère aurait adoré enseigner là-bas, mais il a disparu."* Elle-même est alors toute petite et n'a revu ce père *"d'une froideur presque surjouée"* qu'une fois devenue adulte, et rarement. C'est lorsqu'elle a appris *"très incidemment"* sa mort, il y a sept ou huit ans, que l'autrice dit avoir commencé à porter un regard différent sur lui. *"Jusqu'à récemment, je le jugeais avec une certaine sévérité. J'en suis arrivée à la réflexion que si nous avions été de la même culture, je me serais dit : quand on n'a jamais reçu d'amour dans l'enfance, quand on a dû se battre, c'est sans doute difficile de trouver en soi des ressources pour être un bon époux et un bon père. Mais je ne lui ai pas accordé cette analyse psychologique que j'aurais eue avec un père français."*

"Mes parents avaient la conscience qu'il fallait s'accrocher à l'éducation. Pour mon père, c'était une question de survie."

Elle mesure aussi le racisme que, au début des années 1960, ce jeune surdiplômé noir a dû affronter – *"une forme de mépris, au mieux de condescendance"* – jusque dans sa belle-famille : *"Pour quelqu'un né en 1910 comme mon grand-père maternel, que sa fille épouse un homme noir était quelque chose d'inconcevable. Comme si elle avait épousé un chien ou un cheval."*

Malgré cette dénonciation du racisme, Marie NDiaye refuse le qualificatif d'autrice engagée : *"Jamais je n'aurais l'outrecuidance d'affirmer que je suis engagée. Je ne suis pas de ces gens admirables qui donnent de leur temps pour ce genre de cause, même si, quand on me le demande, je n'hésite pas."* On se souvient alors que l'élection de Nicolas Sarkozy avait participé à son installation à Berlin. Et aujourd'hui, dans ces temps politiquement plus qu'incertains, pense-t-elle à partir de nouveau ? *"Non, j'ai envie de rester, quoi qu'il arrive je resterai. C'est mon pays et ma langue."* **Sylvie Tanette**

Le Bon Denis de Marie NDiaye (Mercure de France/"Traits et portraits"), 128 p., 17 €. En librairie le 3 avril.





Camille Dagen en bande organisée

La jeune autrice et metteuse en scène signe une adaptation de *Lipstick Traces* entre mouvement punk, Commune de Paris et situationnisme. Quand le spectacle fait société.

Qu'elles soient politiques, amicales ou théâtrales, les bandes attirent Camille Dagen. Son spectacle à la MC93 porte les traces de cette affection pour tout ce qui active des liens. Ceux des Communard·es, des situationnistes ou des punks, qui peuplent le livre de Greil Marcus, *Lipstick Traces – Une histoire secrète du vingtième siècle*, dont elle s'est inspirée, ont nourri l'imaginaire de cette metteuse en scène, comédienne et autrice de 31 ans, cofondatrice en 2017, avec sa complice Emma Depoid, de la structure Animal Architecte. Comme avec leurs deux autres spectacles, *Durée d'exposition* et *Les Forces vives, Bandes* défend une écriture de plateau, autant rattachée à un théâtre structuré (le côté architecte) qu'à une démarche intuitive (le côté animal). *"Pour moi, la répétition fait partie d'un processus d'écriture. Ce que je veux surtout, c'est que les comédiens jouent d'abord pour eux ; je ne demande pas aux interprètes d'être des instrumentistes."*

Sortie du Théâtre national de Strasbourg (TNS) après des études de philo, Camille, *"de nature assez impatiente"*, a trouvé dans le théâtre le lieu de ses aspirations. Elle y mélange plusieurs registres – performance, danse, stand-up ou texte classique –, faisant fi des conventions. Attentive au travail de Julien Gosselin ou de Sylvain Creuzevault, elle voue à la scène une foi sans limite et sans illusion (comique). *"Le théâtre ne change pas le monde, mais il est une prise sur le monde. Ce que le théâtre peut changer, c'est d'abord le théâtre."*

En s'attachant dans *Bandes* aux destins d'ancien·nes rebelles, elle se demande : *"Que peut l'art en dépit de son échec ? Qu'est-ce qui compte quand même au cœur de cet échec ?"* Longtemps intéressée par le travail intellectuel des mouvements autonomes, elle n'a pas renoncé à ses vieux rêves qui bougent. *"L'idée communiste, il faut s'en ressaisir. Dire 'bande', c'est nommer la chose, en espérant qu'elle apparaisse, c'est dire qu'il y a quand même du commun"*, explique-t-elle. Inquiète de la fragilisation à venir du spectacle vivant, elle ne renonce à rien, surtout pas aux jeux en bande. Complice d'une nouvelle génération de metteuses en scène pleines de vitalité – Lorraine de Sagazan, Marion Siéfert, Noëmie Ksicova, Rébecca Chaillon, Julie Duclos… –, Camille Dagen bouscule la société du spectacle, moins pour la détruire que pour puiser en elle une force vive. **Jean-Marie Durand**

Bandes de Camille Dagen et Animal Architecte à la Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (MC93), Bobigny, du 28 mars au 2 avril.

India Lange

LE CLASSEMENT

Chaque mois, *Les Inrocks* s'attellent à un classement. Alors que Robert De Niro incarne le président des États-Unis dans la série *Zero Day,* il est aussi de retour au cinéma dans un rôle de mafieux dans *The Alto Knights* de Barry Levinson et s'affirme comme une figure de l'anti-trumpisme. Nous avons classé ses cinq meilleures performances.

1 LE JUSTICIER SOLITAIRE : *TAXI DRIVER* DE MARTIN SCORSESE (1976)

Si les sorties coup sur coup de *Mean Streets* (1973) et du *Parrain 2* (1974) révèlent De Niro, c'est *Taxi Driver,* deuxième de ses dix collaborations avec Martin Scorsese, qui en fait l'un des plus grands acteurs du monde. Palme d'or au Festival de Cannes, le film suit la dérive nocturne d'un ex-marine devenu chauffeur de taxi. Les yeux cernés de fatigue, l'acteur y délivre une performance enfiévrée, à la lisière de la folie. Il aurait notamment improvisé le légendaire *"you talkin' to me?"* qu'il prononce devant un miroir.

2 LE SPORTIF EN BOUT DE COURSE : *RAGING BULL* DE MARTIN SCORSESE (1980)

Si De Niro n'obtient pas l'Oscar du meilleur acteur pour *Taxi Driver* ni *Voyage au bout de l'enfer* (1978), c'est chose faite pour *Raging Bull* (en photo). Dans ce film où il interprète une bonne partie de la vie d'un boxeur ayant connu la gloire puis le déclin, il instaure un nouveau mètre-étalon de ce dont un acteur peut être capable (en l'occurrence, modifier son apparence physique jusqu'à être à peine reconnaissable et ne pas avoir peur de se frapper littéralement la tête contre les murs). Depuis imitée (notamment par Christian Bale, Jared Leto ou Matthew McConaughey) mais jamais égalée, sa performance dans *Raging Bull* représente l'Everest du don physique dont un·e acteur·rice est capable.

3 LE MAFIEUX ABSOLU : *IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE* DE SERGIO LEONE (1984)

Quand on pense aux mafieux au cinéma, c'est le visage de Robert De Niro qui nous vient immédiatement en tête (désolé Al Pacino) : *Mean Streets, Le Parrain 2, Les Incorruptibles* (1987, où il incarne à merveille Al Capone, le roi des mafieux), *Les Affranchis* (1990), *Casino* (1995), *Heat* (1995), *The Irishman* (2019)… La liste est longue et le choix, ardu. Si on adore l'interprétation sensible que De Niro fait de Vito Corleone jeune dans la trilogie de Coppola, c'est sa partition dans la grande fresque *Il était une fois en Amérique* qui reste pour nous la plus iconique.

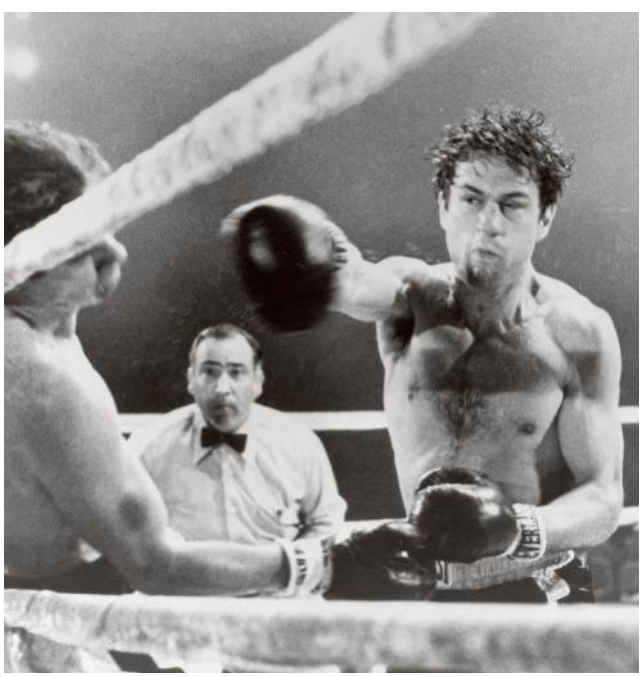
4 LE COMIQUE MÉCONNU : *LA VALSE DES PANTINS* DE MARTIN SCORSESE (1982)

Si on associe De Niro à des rôles de gros durs, il a aussi joué d'autres types de personnages et *La Valse des pantins* en est le meilleur exemple (mais on aurait aussi pu choisir la comédie musicale *New York, New York,* 1977, ou la trilogie *Mon beau-père*…). Il y incarne un aspirant humoriste prêt à tout pour devenir connu. Dans ce registre (faussement) comique, De Niro se révèle excellent.

5 LE SOLDAT DE L'AMÉRIQUE PROFONDE : *VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER* DE MICHAEL CIMINO (1978)

Le chef-d'œuvre de Michael Cimino représente une double rupture dans la filmographie de De Niro. D'abord, il lui fait incarner un soldat américain, lui qui a presque toujours joué des bandits plutôt que des employés du gouvernement (à l'exception notable de *Mad Dog and Glory,* 1993, où il incarne un flic). Ensuite, il l'arrache à la ville à laquelle sa filmographie est associée, New York, pour le projeter dans l'Amérique rurale d'une bourgade industrielle de Pennsylvanie. Aux côtés d'autres grand·es acteur·rices (John Cazale, John Savage, Meryl Streep, Christopher Walken), De Niro y délivre une performance bouleversante de fragilité. **Bruno Deruisseau**

Zero Day d'Eric Newman, Noah Oppenheim et Michael Schmidt, avec Robert De Niro, Lizzy Caplan, Angela Bassett. Sur Netflix.
The Alto Knights de Barry Levinson avec Robert De Niro, Debra Messing (É.-U., 2025, 2 h 03). En salle le 19 mars.



Chartoff Winkler Productions/Collection Christophel

LE NAUFRAGE

POULETS BURNÉS

Le roi du polar de supermarché Olivier Marchal revient aux affaires avec *Bastion 36,* un thriller Netflix qui ne rime à rien sinon à nous réchauffer jusqu'à plus soif des mâles blessés qui nous ennuient depuis vingt ans.

"*Les flics s'en sortent avec les couilles propres",* lâche un Yvan Attal au regard profond dans la fausse fin de *Bastion 36* d'Olivier Marchal (*36 quai des Orfèvres,* 2004, *Les Lyonnais,* 2011…), celle qui fait croire à la paix retrouvée tout en ménageant une petite démangeaison d'injustice apte à lancer les vingt dernières minutes de péripéties. Mais enfin, Olivier : c'est les mains, pas les couilles. Ou alors on remplace n'importe quel mot par "couilles" dans les expressions, au risque qu'elles n'aient plus aucun sens.

Est-ce que le procédé ne serait pas, au fond, involontairement représentatif du cinéma de Marchal ? *Bastion 36* raconte une histoire de flics ripoux qui s'exonère commodément sinon du sens, en tout cas du plausible. Apparemment, ce n'est pas grave, car le film n'a pas vraiment d'autre fonction que de chanter une énième fois la geste du poulet maussade au charisme viril, arrimée à un récit qui est celui-ci comme il aurait pu être un autre : officier de la BRI, Antoine (Victor Belmondo) fait du combat clandestin sur son temps libre. Une soirée qui tourne mal lui vaut une sanction disciplinaire ; viré, il se met à enquêter en solo sur une série de meurtres frappant ses anciens collègues, dans un climat de corruption et de guerre des polices.

Huitième film d'Olivier Marchal, *Bastion 36* est aussi son troisième sur plateforme : la SVOD s'est désormais totalement substituée au vieux système cinéma-TF1 jadis pourvoyeur de ces polars au mètre, qu'elle sort à un rythme soutenu (*Ad Vitam* avec Guillaume Canet, *Tigres et Hyènes* avec Sofiane Zermani…).

Le résultat est une valse aléatoire de conventions molles : des frères d'armes et des épouses éplorées, des chefs ripoux et des bandits sans cœur, déluge de tropes tièdes dont Marchal se contente, peut-être parce qu'il les prend sincèrement pour des thèmes éternels de la tragédie. Sauf que comme le jugement du box-office est levé, ces produits de série n'ont plus d'autre charge que celle d'occuper l'espace (les plateformes ne courent pas après les chefs-d'œuvre : une daube très commentée leur va aussi bien, voire mieux, pour capter l'audience) et bénéficient désormais d'un privilège d'auto-indulgence, au détriment de notre bon droit à y chercher ne serait-ce qu'une illusion de singularité. Mais ça, Marchal s'en lave les couilles ?

Théo Ribeton

Bastion 36 d'Olivier Marchal, avec Victor Belmondo, Tewfik Jallab, Yvan Attal (Fra., 2025, 2 h 04). Sur Netflix.



Laurent le Crabe/Netflix

Complétez votre collection Les Inrockuptibles

Les hors-séries

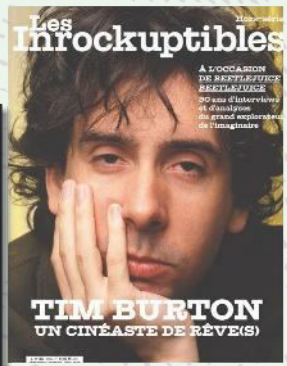
Hors-série
Gainsbourg
11,90€

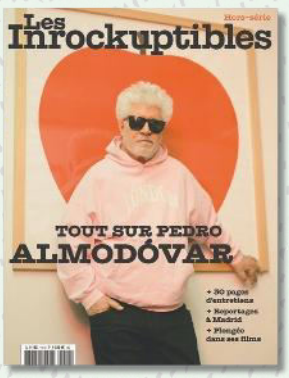
Hors-série
Tim Burton
11,90€

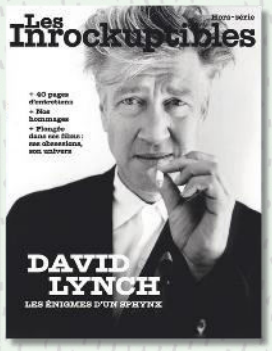
Hors-série
Pedro Almodóvar
11,90€

Hors-série
David Lynch
11,90€





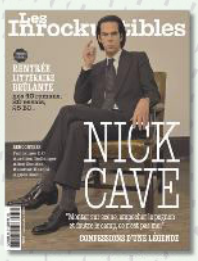




Les mensuels



N°32 · 12,90€



N°33 · 12,90€



N°34 · 12,90€



N°35 · 12,90€



N°36 · 12,90€



N°37 · 12,90€



N°38 · 12,90€

Les Inrockuptibles Bulletin de commande :

Je complète et renvoie ce formulaire accompagné d'un chèque à l'ordre de" Les Éditions indépendantes" à l'adresse suivante : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** VADMAG39

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays ..... **Date de naissance** ...../...../.....

Email .....@.....

Téléphone fixe ..... **Mobile** .....

J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des Inrockuptibles et de ses partenaires ☐ **OUI** / ☐ **NON**

Une question ? Appelez-nous au 03 44 62 52 35 ou écrivez-nous à support@lesinrockuptibles.fr

Retrouvez tous les numéros et hors-séries des Inrockuptibles en scannant le QR code Paiement CB rapide et sécurisé

Je coche le(s) numéro(s) souhaité(s)

Je commande les HORS-SÉRIES

☐ HORS-SÉRIE **Gainsbourg (11,90 €)**
☐ HORS-SÉRIE **Tim Burton (11,90 €)**
☐ HORS-SÉRIE **Pedro Almodóvar (11,90 €)**
☐ HORS-SÉRIE **David Lynch (11,90 €)**

prix d'un hors-série 11,90 € / ***Soit :*** ..... ***€***

Et/ou je commande les MENSUELS

☐ N°32 ☐ N°33 ☐ N°34 ☐ N°35 ☐ N°36 ☐ N°37 ☐ N°38

prix d'un mensuel 12,90 € / ***Soit :*** ..... ***€***

Total de la commande : ..... ***€***

Offre valable 2 mois, réservée à la France Métropolitaine. Tarifs DROM-COM et étranger : consulter le service client par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Après enregistrement de votre règlement, réception du/des numéros commandés dans un délai de 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (frais de retour à votre charge). Vos données personnelles sont collectées et traitées par LES ÉDITIONS INDÉPENDANTES (10-12 rue Maurice-Grimaud – RCS Paris 428 787 188) aux fins de gestion de votre commande. Elles sont transmises à nos prestataires de gestion et sont conservées pendant 5 ans à compter de votre commande. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem auprès du Service Abonnements Les Inrockuptibles -60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr.

L'ÉPOQUE

Trans en résistance



Dès son premier jour à la Maison Blanche, Donald Trump a signé une série de décrets s'attaquant aux droits des personnes trans et cherchant à les effacer de l'espace public. Portée par les combats de leurs aîné·es, une nouvelle génération de militant·es se mobilise face à ces attaques, bien décidée à ne pas disparaître.

Texte Étienne Truchot



Scott Olson/Getty Images

↙ Raquel Willis lors de la People's March on Washington, le 18 janvier.

Les mots sont brutaux, soigneusement choisis pour délégitimer, effacer. Dès son retour à la Maison Blanche, Donald Trump a signé une série de décrets "anti-trans", présentés comme un retour à la *"vérité biologique"* au sein du gouvernement fédéral. Les adolescent·es trans y sont qualifié·es de *"mutilés"*, leur transition décrite comme une *"tache sur l'histoire des États-Unis"*, les athlètes trans, accusé·es de menacer *"la validité du système américain"*, et l'identité trans, jugée *"incompatible avec l'humilité exigée par l'armée"*.

Ces décrets entendent supprimer la reconnaissance fédérale de l'identité de genre, interdire les soins d'affirmation de genre aux mineur·es et rétablir l'exclusion des personnes transgenres de l'armée. Leurs effets ont été immédiats : les personnes trans ne peuvent plus obtenir de documents d'identité conformes à leur genre, de nombreux hôpitaux ont annulé les rendez-vous médicaux d'ados trans, et la lettre "T" de LGBTQI+ a disparu des documents fédéraux. *"Il y a beaucoup de peur et de tristesse face à cet effondrement des institutions censées nous protéger"*, explique Raquel Willis, l'une des militant·es trans les plus engagé·es contre l'administration Trump. *"Mais, d'un point de vue historique, notre communauté s'est toujours battue. Et je sais que la libération et le progrès sont inévitables."*

Originaire d'Atlanta, Raquel Willis est devenue en quelques années une figure incontournable du mouvement trans américain. Journaliste et première femme trans à avoir dirigé *Out Magazine*, la publication LGBTQI+ la plus lue du pays, elle est régulièrement sollicitée par les médias nationaux pour s'exprimer au nom de la communauté ...

"L'un des objectifs évidents de cette administration est de nous épuiser."

Chase Strangio, avocat et défenseur des droits des personnes LGBTQI+

“Nous avons besoin d’un mouvement de masse, diversifié en termes de genre, de classe et d’origine.”

Raquel Willis, journaliste et activiste trans

→ transgenre. Elle vient aussi d’être nommée parmi les femmes de l’année 2025 par *Time Magazine* pour sa lutte en faveur du droit à disposer librement de son corps.

UN COMBAT GLOBAL POUR L’AUTODÉTERMINATION ET L’ÉPANOUISSEMENT

Avec une allure assurée et un discours incisif, elle fustige les Américain·es cisgenres qui appliquent les décrets de Trump sans même attendre d’y être contraint·es : *“Beaucoup de personnes cis ignorent la réalité de l’expérience trans et, par peur de l’administration Trump, elles obéissent à ces décrets par avance, avant même d’avoir reçu des instructions. Il ne faut pas se voiler la face : les personnes trans sont encore largement perçues comme menaçantes, prédatrices ou malhonnêtes. Ces récits persistent, et le Parti républicain, avec son virage fasciste, attise ces idées nuisibles pour en tirer parti.”*
Pour faire avancer la cause, Willis a cofondé en 2023 le Gender Liberation Movement (GLM), un collectif qui cherche à élargir le discours sur les droits des trans et qui est devenu central dans la mobilisation LGBTQI+ contre Trump. *“Le GLM part du constat que notre façon de parler du genre et que son statut dans la société ne convient à personne”,* explique-t-elle. Le collectif défend une approche plus large de la lutte trans, en l’inscrivant dans un combat global pour l’autodétermination et l’épanouissement.
L’idée est d’établir des liens avec d’autres enjeux touchant aussi bien les personnes trans que cisgenres, comme l’accès à l’avortement, à la FIV et aux autres droits reproductifs. *“Nous avons besoin d’un mouvement de masse, diversifié en termes de genre, de classe et d’origine, pour déconstruire cette vision patriarcale, suprémaciste blanche et capitaliste de la société que l’administration Trump veut nous imposer”,* insiste Willis.

UN EFFACEMENT MÉMORIEL

Depuis sa création, le GLM a multiplié les coups d’éclat. En septembre, le collectif a organisé la première Marche de libération du genre à Washington, rassemblant plus de 2 000 personnes, dont des figures transgenres comme l’acteur Elliot Page. *“Nous avons défilé devant le Capitole, la Cour suprême, avant de nous arrêter devant le siège* [du think tank] *Heritage Foundation, architecte du Project 2025* [ensemble de propositions conservatrices adressées au Parti républicain dans la perspective de la réélection de Donald Trump], *où nous avons réalisé une ‘danse de défiance’”,* raconte Willis. Inspiré par les tactiques radicales d’Act Up, le GLM mise aussi sur l’action directe pour s’imposer dans le débat national. En décembre, le collectif a organisé un sit-in dans les toilettes du Capitole pour protester contre une initiative portée par la républicaine Nancy Mace visant à restreindre l’accès des personnes trans aux toilettes du bâtiment du Congrès. L’action s’est soldée par l’arrestation de quinze militant·es, dont Raquel Willis et la lanceuse d’alerte Chelsea Manning. *“Je pense qu’il y a une place pour l’action directe,* explique Willis. *Mais nous devons aussi prendre en compte le fait que les risques sont plus imprévisibles avec cette nouvelle administration.”* Depuis la signature par Trump des décrets “anti-trans”, le GLM reste en première ligne des mobilisations contre l’effacement des personnes transgenres de l’espace public.
En février, le collectif, rejoint par d’autres groupes LGBTQI+, s’est rassemblé en urgence devant le Stonewall National Monument, à New York. La veille, sur décision du National Park Service, qui dépend du gouvernement fédéral, toute mention des personnes trans avait été retirée du site web du monument. Fondé en 2016, le site commémore les émeutes qui embrasèrent New York en 1969 (pour protester contre une énième descente de police dans un bar gay clandestin du Greenwich Village, le Stonewall Inn), considérées comme un tournant majeur du mouvement pour les droits LGBTQI+. Des personnes trans furent parmi les premières à se soulever, notamment Marsha P. Johnson et Sylvia Rivera, figures emblématiques de Stonewall. Face à cette tentative d’effacement, les manifestant·es étaient venu·es clamer *“vous ne pouvez pas écrire Stonewall sans T”,* rappelant que l’histoire LGBTQI+ est indissociable de la lutte trans. *“Les républicains veulent isoler la communauté trans du reste du mouvement LGBTQI+,* analyse Raquel Willis. *Mais ils ne s’arrêteront pas là. Ils reviendront aussi sur le mariage pour tous, l’adoption par des personnes LGBTQI+ et le droit de fonder une famille. Tout cela est encore sur la table.”*

“VIVE LA FLUIDITÉ”

Autre initiative pour combattre l’effacement des personnes trans, à laquelle le GLM a participé : la campagne Freedom to Be: Joy, Family, Trans Equality, organisée au Brooklyn Museum par l’American Civil Liberties Union (ACLU), un samedi de février. L’événement invitait la communauté trans et ses allié·es à peindre de grands panneaux célébrant la diversité de genre, destinés à être exposés en mai sur la pelouse du National Mall de Washington, face à la Maison Blanche. Une installation monumentale inspirée du Patchwork des noms pour les victimes du sida, déployé pour la première fois au même endroit en 1987.

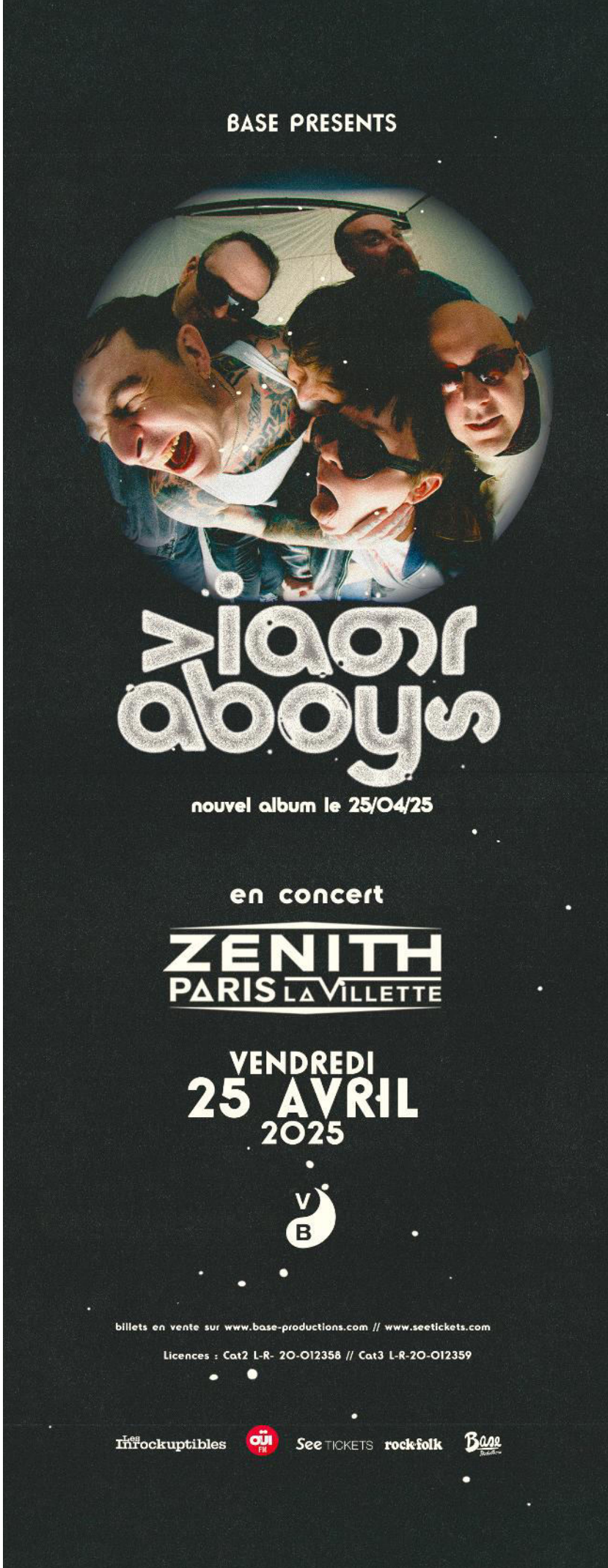
Dans l’atrium du musée, près de 200 participant·es s’appliquaient à peindre sur les panneaux des messages comme : *“Vive la fluidité”*, *“Les droits trans sont des droits humains”*, *“Trans Lives Matter”* ou encore *“La communauté trans m’a sauvé”*. *“Nous devons créer des espaces qui nourrissent notre communauté, où l’on se rappelle notre force et notre droit à exister avec fierté. Une part essentielle du militantisme, c’est aussi de rêver le monde que nous voulons bâtir”*, déclare Raquel Willis.

Cette nécessité de résister aux attaques de Trump était au cœur du discours de Chase Strangio, avocat de l’ACLU et autre figure-clé du combat pour les droits des personnes transgenres aux États-Unis. *“L’un des objectifs évidents de cette administration est de nous épuiser, de nous faire croire que la seule issue est de disparaître de la vie publique, de ce pays. Se rassembler fait donc partie de notre résistance quotidienne”*, a-t-il défendu.

UNE LUTTE JUDICIAIRE

L’ACLU, l’une des principales associations de défense des libertés civiles aux États-Unis, mène aussi la bataille contre l’administration Trump dans les tribunaux. Directeur adjoint pour la justice transgenre au sein de l’organisation, Strangio, 42 ans, est en quelque sorte l’architecte de la riposte judiciaire du mouvement trans américain. En décembre dernier, il est devenu le premier homme trans à plaider devant la Cour suprême, défendant l’accès aux traitements d’affirmation de genre pour les adolescent·es. *“Ce que nous faisons, c’est examiner chaque mesure anti-trans et intenter un procès,* explique-t-il. *Cela permet parfois de ralentir ou de limiter les dégâts et donne aux militants plus de temps pour organiser une riposte plus large et efficace.”* Les poursuites qu’il a engagées avec l’ACLU ont déjà conduit un juge à suspendre le décret de Trump restreignant l’accès aux traitements d’affirmation de genre pour les ados trans. Une première victoire dans un combat qui ne fait que débuter…

Lors d’une manifestation en février, Strangio rappelait à la foule l’enjeu plus large de cette lutte : *“Ils ne vont pas cesser de nous attaquer parce qu’ils ont peur de notre liberté. N’oubliez jamais cela. Mais cela signifie aussi que nous avons le pouvoir de bâtir un monde transformateur qui les rendra obsolètes et qui fera de nous celles et ceux dont l’Histoire se souviendra.”*



OÙ EST LE COOL

La petite-fille de Freud fait s'allonger les stars sur un divan, un designer indien bouscule nos préjugés sur la mode et des photos ressurgissent du passé.

Texte Manon Renault

↓ Des photos oubliées

Vous connaissez ces cartons de photos vendues en vrac dans les brocantes, fragments de vies anonymes, sur lesquelles regards et vêtements sont fixés pour l'éternité ? Archiviste et documentaliste spécialiste de l'histoire des maisons de couture et de l'industrie de la mode, Sandrine Tinturier les achète, les ausculte, les découpe. Sur ces photos, les tenues sculptent une identité, définissent une époque, trahissent un statut. *Petits Arrangements,* premier titre des éditions Sous les gravats, explore cette histoire de l'apparence. Une maison d'édition fondée par trois femmes – Maud Bachotet, Manon Fargeat et Sandrine Tinturier – qui scrute l'infime, l'oublié.

Petits Arrangements de Sandrine Tinturier (Sous les gravats), 104 p., 18 €.



↓ Des broderies indiennes

Voulant faire mentir la croyance selon laquelle le tailoring est une affaire d'Occident, un monopole cousu main entre Savile Row et Milan, Kartik Kumra, 24 ans, fonde Kartik Research depuis New Delhi, en 2021. Pas de production industrielle mais des pièces artisanales, assemblées sur des métiers à tisser, brodées point par point. Un tailoring déconstruit, texturé, où l'upcycling n'est pas une fin en soi mais un véritable langage. En trois ans, la marque a convaincu 48 revendeurs, décroché une nomination au LVMH Prize et compte Kendrick Lamar et Lewis Hamilton parmi ses ambassadeurs. L'Inde n'est plus une inspiration, elle écrit la mode.

kartikresearch.com



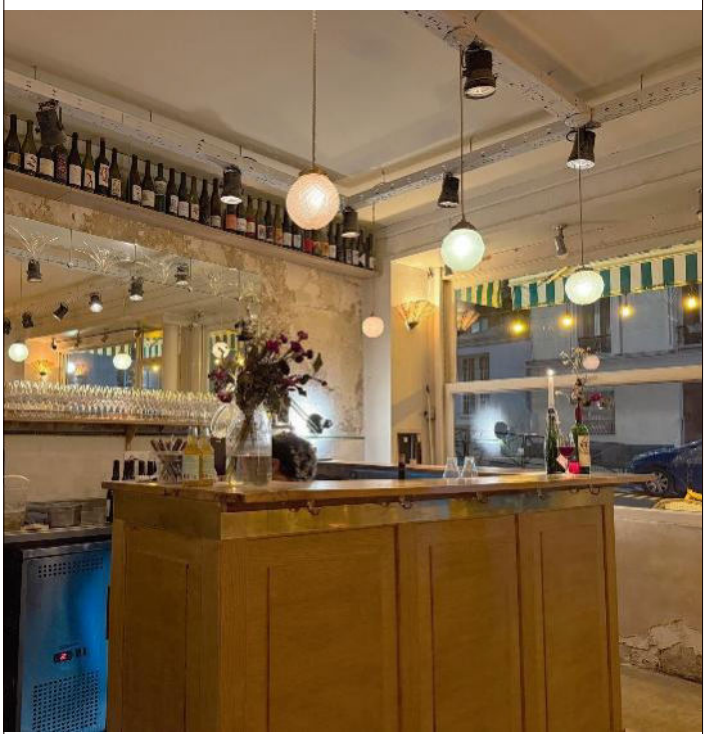
↓ Un divan en réseau

Cate Blanchett revient sur sa transformation en Dylan dans *I'm Not There* ; Kim Gordon théorise le *"good hair day"* ; Rick Owens parle de vieillir en talons toujours plus hauts et T-shirts toujours plus profonds ; Nick Cave glose sur ses chaussures... Toutes et tous sont passé·es par Fashion Neurosis, 30 minutes d'introspection filmée sur le divan de Bella Freud. Oui, la petite-fille de Sigmund et la fille de Lucian Freud. Une designer qui raconte n'avoir jamais lu son illustre ancêtre mais qui, dès les années 1990, brodait *"Psychoanalysis"* sur ses pulls et parfumait ses créations d'ambre et de tabac. Avec son podcast, notamment suivi par 108K abonné·es sur Instagram, elle joue de l'imaginaire attaché à son nom en mettant en scène un buzzer, un interphone, un canapé, tandis que les invité·es s'abandonnent, racontant leurs obsessions, leurs complexes, leurs rituels d'apparence. La mode fascine, interroge et, ici, s'analyse.

@fashionneurosis_bellafreud



FOODING



Crudo, gare à la marée ménilmontante !

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : des assiettes pas chiches et un gâteau fracassant.

Il a d'abord fallu gagner le Mexique à la nage, glanant au passage coquillages, écailles et crustacés de haute volée, avant de revenir ménilmonter cette petite adresse déjà notoire. Oliver Lomeli, Julio Guerrero et Antony Robine, la triplette de Chambre Noire (également derrière Furia, Cave Canaille, Fitzcaraldo et Centre Culturel), y partagent le comptoir et les banquettes en chêne brut sous une boule disco et des globes Art déco. À l'ardoise du chef César Pelaez, des assiettes pas chiches pour un sou : moules marinière du Mont-Saint-Michel terrassant le dragon ; médusant radeau de poireaux dorés et mouillés de vinaigrette, avec œufs mimosa et noisettes crépitantes ; magique ceviche Guevara de maquereau mariné et à peine grillé, excité par de la clémentine corse en suprêmes, salsa fumée au chipotle et coriandre ; cabillaud à la chair nacrée, s'effeuillant entre une crème d'ail, du chimichurri et des patates rissolées, et présidant des tortillas et tostadas au maïs bleu ou blanc ; et pour finir, le fracassant "gâteau de Zoé" de Pierre Jancou, sans farine, ultra-chocolaté, nourri à l'huile d'olive et tout juste cuit... pour une addition qui va taper entre 30 et 45 € par ventre. Côté boutanches, de l'alchimie sans chimie : macération de Bavière Chambre noire par Andi Weigand (7 € le verre), chenin angevin Le P'tit Blanc du Domaine des Sablonnettes (même tarif), malbec lotois Fioretti signé Ostal Levant (44 € la bouteille)… à moins d'opter pour le mezcal Joven Espadín d'El Rey Zapoteco ou, plus sage, le kéfir maison (5 € chacun).

Crudo, du mardi au samedi de 18 h à minuit (dernière commande à 22 h 30), 107, rue de Ménilmontant, Paris XX^{e}.
Découvrez toujours plus de hot spots à travers toute la France sur l'app iOS du Fooding ou sur lefooding.com !

Lyas de piques

Repéré sur TikTok, il chahute l'industrie de la mode avec son regard critique acerbe et des vidéos qui décryptent les défilés pour le grand public.

Texte Manon Renault

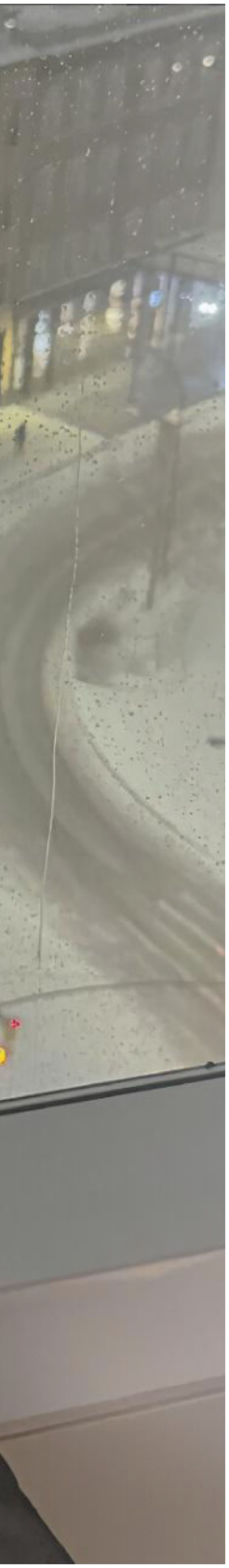


Les protagonistes changent, mais l'histoire reste la même. 2025, industrie de la mode : la critique est-elle une illusion ? Pour répondre, il faut se tourner vers TikTok, nouvel eldorado d'une critique mode qui se réinvente, entre commentaires mordants, références pop et incarnations affûtées. Avec ses boucles brunes, ses traits fins, ses lèvres rouges et sa voix qui porte, Elias Medini, alias Lyas, plus de 200 000 abonné·es, s'est imposé par son franc-parler. En septembre dernier, lorsqu'il critique, avec son ironie habituelle, un défilé Dior sur TikTok, tout bascule. Les attaché·es de presse s'agitent en coulisses, les rumeurs fusent. On murmure son nom comme une menace. L'industrie bruisse : sera-t-il blacklisté à vie des défilés LVMH ? *"Je préfère ne pas être invité mais garder mon intégrité. C'est fou cette loi du silence"*, lâche-t-il.

Coup de théâtre : l'équipe de communication de Dior l'invite à dîner. Non pour l'exclure, mais pour le féliciter. Ils et elles aiment sa franchise, raconte Lyas. Résultat ? Il est de nouveau convié au premier rang, lunettes noires sur le nez. S'agit-il d'une communication bien rodée ou d'un véritable retournement de situation ? D'opportunisme de la part de Dior ou d'hypocrisie de celle de Lyas ? Force est de constater que la mode fait encore parler. Comment ? Avec quel ton ? Là est la vraie question.

RETROUVER UN TON

La critique française a toujours été frileuse face à la mode, considérée comme un objet frivole, futile, une industrie d'injonctions, criblée d'enjeux



financiers. Pourtant, dans les années 2000, Loïc Prigent et Mademoiselle Agnès inventaient un ton pour en parler, entre références pointues et humour déjanté. Deux décennies plus tôt, Gérard Lefort et Marie Colmant signaient dans *Libération* une critique incisive, mordante. Le point commun ? L'humour. Pour Lyas aussi. *"Le but, c'est que mes parents comprennent mes vidéos. L'humour est une clé pour rendre tout accessible. J'ajoute du storytelling, parce que la mode est un art et qu'elle appelle à l'interprétation"*, résume-t-il.
Lyas, fils d'un père algérien et d'une mère française, grandit à Rouen, la ville aux cent clochers, entre deux cultures. *"Ça m'a habitué à l'entre-deux, à refuser la binarité."* Onze ans de conservatoire, la scène avant l'écran, le théâtre avant la mode. Et puis, un déclic : Lady Gaga. Une créature insaisissable, entre perruques surréalistes et armures McQueen. *"J'ai compris que la mode pouvait raconter une histoire, et permettre de s'inventer."* Performer, incarner et devenir quelqu'un par le vêtement. L'idée fait son chemin. Après le bac, il monte à Paris pour des études de cinéma. Mais l'école est trop sage. L'énergie, il la trouve ailleurs : dans la nuit, dans les soirées où stylistes et photographes débattent jusqu'à l'aube d'une collection. Il écoute tous ces personnages de la mode, absorbe, forge son regard. Très vite, il comprend que les meilleures analyses ne sont pas dans les médias, mais dans ces conversations off. Il y a une place à prendre. *GQ* ne veut pas de lui. Loïc Prigent refuse de le prendre en stage mais l'encourage : *"Tu vas bouffer Paris."* Qu'à cela ne tienne. Fin 2022, il se lance seul sur TikTok. Un avis tranché, des références à l'image de mode, un amour pour le vestiaire alternatif de Rick Owens comme pour les silhouettes rock d'Hedi Slimane.
L'épisode Dior le convainc de rester sans filtre. L'attaché de presse le plus influent de Paris, Lucien Pagès, lui glisse alors : *"Il faut des scandales pour créer des stars."* Analysant le rôle de critique culturel, le sociologue Pierre Bourdieu parlait des *"privilèges de consécration"*, cette autorisation implicite à transgresser les règles établies. Lyas l'a compris : pour exister dans la mode, il faut jouer avec les codes tout en les renversant. Aujourd'hui, il parle à un large public et se tourne vers le cinéma, avec deux courts métrages en préparation, dont un qui devrait être une satire de l'industrie. La boucle est bouclée.



QU'IL EN SOIT REMERCIÉ

J'y vais tous les soirs. Ou presque. Le cœur battant dans l'espoir du surgissement de la beauté, du coup de foudre émotionnel, de pistes de réflexion nouvelles. C'est une addiction qui impose un emploi du temps particulier et une énergie à renouveler sans cesse. C'est un plaisir à nul autre pareil que de se retrouver dans le noir au milieu d'une communauté en train d'écouter les mots des autres, qu'ils soient d'aujourd'hui ou des temps les plus reculés. Je me souviens de mon émotion lorsque je l'ai découvert il y a très longtemps dans un théâtre qui était au bout de ma rue. Personne ne le connaissait ici en France et, tout d'un coup, sa langue, ses langues, cet entrelacement de tragédies antiques et d'histoires familiales contemporaines, cette apparition, sur un plateau de théâtre, d'un nouveau type de récit, nous entraîna dans un maelström d'agitations et d'exaltations. De gratitude aussi. C'était *Littoral*. Suivront *Incendies*, *Forêts* et de nombreuses autres pièces écrites par lui, mises en scène par lui, et quelquefois interprétées par lui.

Wajdi Mouawad, en 1997, surgissait sur la scène internationale. Aujourd'hui, il ne cesse de nous étonner : par ses multiples appartenances, son passé d'exilé, son imaginaire habité par la force des contes et alimenté par les violences du monde contemporain. Il devient le porte-voix de nos inquiétudes, le poète qui délivre *mezza voce* des possibilités de penser et donc d'espérer, le philosophe qui nous apostrophe sur les impasses de notre pessimisme et nous alerte sur nos aveuglements propices à la défaite de nos capacités de résistance. Non pas un maître à penser. Il s'en défie et se moque lui-même de sa reconnaissance et de ses multiples fonctions : cinéaste, directeur d'un théâtre national, dramaturge, écrivain, metteur en scène, acteur, et j'en oublie sûrement, il se métamorphose encore et encore en devenant, en ce début d'année sinistre et inquiétant, cartographe, historien et poète d'une des seules causes essentielles à l'avenir de nos libertés : l'Europe.

Ne se satisfaisant pas manifestement des seuls actes artistiques qu'il signe – en ce moment se joue *Pelléas et Mélisande* à l'opéra Bastille –, il crée une chaire au Collège de France intitulée "L'Invention de l'Europe par les langues et les cultures". Sa leçon inaugurale – disponible sur YouTube – fut un événement. Considérant l'état actuel de nos failles identitaires, la réapparition de la guerre, l'inhumanité et son cortège d'indifférences comme armes de guerre, Mouawad, qui noue ensemble le tragique de l'existence et notre possibilité de rester éveillé·es, nous propose non pas des solutions de prêt-à-porter idéologiques, mais des espérances de projections dans l'avenir : il y a toujours, y compris dans des territoires dévastés, une porte dérobée, un chemin à explorer, une manière de découvrir nos forces et de faire de nos vulnérabilités des forces, elles aussi.

"Il retrousse les manches de sa chemise. L'infirmière lui fait une prise de sang. Ce sang, il le dépose devant lui avant de s'en mettre sur les mains."

Quittons les champs de ruines de ces prophètes qui aiment la mort, débarrassons-nous de ces langues stridentes qui nous enjoignent à croire que les ennemis sont là tous désireux de construire la menace, arrêtons ce sang, tout ce sang versé, ce sang requis par des nations assoiffées de repli sur elles-mêmes et d'escalades de violences.
À la fin de sa leçon inaugurale, Mouawad fait venir sur l'estrade une infirmière.
Il retrousse les manches de sa chemise. L'infirmière lui fait une prise de sang. Ce sang, il le dépose devant lui avant de s'en mettre sur les mains, puis sur le visage. En signe de solidarité avec toutes les victimes qui, elles, n'ont pas choisi. Écrire, créer, enseigner, oui, cela sert encore à quelque chose, contrairement à ce que disent les nouveaux maîtres de l'ordre. Cette liberté du savoir est aujourd'hui menacée. Wajdi Mouawad, professeur de désaveuglement, nous indique des chemins pour lutter contre toute atteinte à nos imaginaires. Qu'il en soit ici remercié.



Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

UN FILM DE

DAVID CRONENBERG

VINCENT CASSEL DIANE KRUGER



« UNE HISTOIRE D'AMOUR FOU »
POSITIF

FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION

SAÏD BEN SAÏD, SAINT LAURENT BY ANTHONY VACCARELLO ET MARTIN KATZ PRÉSENTENT

LES LINCEULS

GUY PEARCE SANDRINE HOLT

UNE PRODUCTION SBS SAINT LAURENT PRODUCTIONS ET PROSPERO PICTURES AVEC LA PARTICIPATION DE TELEFILM CANADA EURIMAGES ONTARIO CREATES OCS EN ASSOCIATION AVEC SPHERE FILMS CRAVE ET CBC FILMS AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ ET DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE UN FILM DE DAVID CRONENBERG LES LINCEULS "THE SHROUDS" VINCENT CASSEL DIANE KRUGER GUY PEARCE SANDRINE HOLT MUSIQUE DE HOWARD SHORE DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DOUGLAS KOCH CSC DÉCORS CAROL SPIER MONTAGE CHRISTOPHER DONALDSON ACE COSTUMES ANNE DIXON CRÉATEUR ARTISTIQUE DES COSTUMES ANTHONY VACCARELLO POUR SAINT LAURENT CASTING DEIRDRE BOWEN CO-PRODUCTEUR STEVE SOLOMOS PRODUCTEURS EXÉCUTIFS KEVIN CHNEIWEISS KATERYNA MERKT MARIEKE TRICOIRE CHARLES TREMBLAY ARIANE GIROUX-DALLAIRE PRODUIT PAR SAÏD BEN SAÏD ANTHONY VACCARELLO POUR SAINT LAURENT ET MARTIN KATZ ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR DAVID CRONENBERG

© 2024 GRAVETECH PRODUCTIONS - SBS PRODUCTIONS

CRÉATION : AFFICHES BRUTES / TROÏKA • PHOTO © GRAVETECH PRODUCTIONS INC.

Konbini Le Monde

AU CINÉMA LE 30 AVRIL

Les Inrockuptibles

POURQUOI BARBARA CARLOTTI AIME…

ÉTIENNE DAHO

Un·e artiste partage un émoi culturel. Alors qu'elle sort *Chéris ton futur !*, un nouvel album aussi facétieux que grisant, la poétique autrice-compositrice-interprète explose d'amour pour son (et notre) héros pop.



↑ Barbara Carlotti

SCIENCE DES BLUETTES

"Je devais avoir 11 ans, c'était l'époque de la 'dahomania'. Il est apparu comme un ange adolescent en marinière, une perruche sur l'épaule, sur cette photo iconique de Pierre et Gilles. J'écoutais la radio dans ma chambre quand j'ai entendu *Week-End à Rome*. Sa voix blanche, avec cette nonchalance si caractéristique, m'a captivée, et puis son sens de la formule, *'histoire de coincer ma bulle dans ta bulle'*, génial. J'aimais sa façon de raconter des histoires, cette science des bluettes. Ça m'a tant plu que j'ai pris mon argent de poche et je suis allée seule chez le disquaire de Clamart pour me procurer son disque *Pop Satori [1986]* et le poster de cette fameuse photo. À l'époque, bien sûr, je ne savais pas à quel point il allait devenir une influence majeure dans ma vie future. À cette période, j'étais enfant et j'aimais Michael Jackson. J'avais été très impressionnée par la découverte du clip *Thriller*. Sur *Pop Satori,* il y avait *4 000 années d'horreur* qui convoquait aussi cet imaginaire de film d'horreur. Michael était un zombie et Daho incarnait un fantôme qui hantait un château par amour. Cette dimension horrifique plaisait à l'enfant qui aimait les contes, et la dimension amoureuse parlait à la préado que j'étais. La musique m'emballait totalement : les chœurs du début, les cuivres ultra-brillants qui ouvrent, et la rythmique pop avec les gimmicks de synthé et ces sons de percussion électronique qui créent des rebondissements. Sans oublier cette guitare saturée aiguë qui fait monter l'angoisse. Avec le recul, je crois que j'adore les *revenge songs* grâce à cette chanson inaugurale. J'en ai d'ailleurs écrit quelques-unes sur mon dernier album.

GUIDE POP

Le premier concert que je suis allée voir, ado, avec des copines, c'était pour le *Tour martien,* au Zénith de Paris. J'ai toujours la place de concert soigneusement collée dans un cahier. Quand j'ai décidé de devenir autrice-compositrice-interprète, après avoir abandonné le conservatoire en chant lyrique en dernière année, Daho m'a donné la sensation que c'était possible d'écrire et de composer ses propres chansons.
On s'est rencontrés la première fois en chair et en os au prix Constantin, et il m'a dit qu'il avait beaucoup aimé ma chanson *Bête farouche*. J'étais intimidée au dernier degré. À un moment, je lui écrivais des mails, il me répondait toujours. Il m'a invitée récemment à la projection du film de ses derniers concerts. Quand on s'est vus après, j'ai versé quelques larmes d'émotion. Il m'a dit *'Oh, tu es venue',* comme étonné, et il m'a remerciée d'être présente. Je suis redevenue la petite fille de 12 ans, impressionnée et honorée de son attention. Il est un phare dans la nuit et la tempête de ma vie d'artiste, c'est mon guide pop. Sa présence est si apaisante, un homme si doux et passionné, l'antithèse du masculinisme ambiant.

UN BAISER ENVOYÉ À LA FOULE

Sur son dernier album, j'adore *Boyfriend* avec ses arrangements à la Burt Bacharach. Il a montré qu'on pouvait faire de la pop française ambitieuse, élégante et accessible. Je lui ai dédié une des chansons de mon nouvel album : *À la foule*. J'y décris l'émotion que j'ai eue à l'un de ses concerts, le monde semblait vibrer en *slow motion* comme s'il avait le pouvoir de suspendre sa course. Je lui ai envoyé la maquette, il m'a répondu : *'Cette chanson ! Tellement tellement touché si tu savais… C'est si beau.'* Rien que pour ça, je suis pleine de reconnaissance d'avoir suivi sa voix/voie. Daho, c'est un merveilleux baiser envoyé à la foule."

Propos recueillis par Carole Boinet

Chéris ton futur ! (La Maison des Rêves/Kuroneko). Sortie le 28 mars. *Retrouvez la critique de l'album p.118.*



Studio L'Étiquette · Gabrielle Riouah

TETRO PRÉSENTE

INTO THE LIGHT



GRID
CHRISTOPHER BAUDER ET ROBERT HENKE
© RALPH LARMANN

L'EXPO

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE
9 AVRIL – 31 AOÛT 2025

Le Parisien · Les Inrockuptibles · TETRO · Encore Productions · FIMALAC Entertainment · la Villette · france tv

I.A. : QUI PILOTE QUI ?



Alors que l'I.A. affecte de plus en plus nos modes de pensée, de travail et de création, la voie de l'éthique s'impose aujourd'hui pour tous·tes ceux et celles qui espèrent conjurer la puissance d'une rupture anthropologique. Que faire de l'I.A., sinon apprendre à vivre avec elle en bonne intelligence ?

Texte Jean-Marie Durand

Illustration Floriane Bont



Rêve ou cauchemar ? Progrès ou régression ? La façon dont se structure le débat public autour de l'intelligence artificielle a le mérite de poser clairement la gravité du sujet. Son enjeu civilisationnel n'est pas une petite affaire dont le destin serait réservé aux seul·es expert·es, ingénieur·es, informaticien·nes et mathématicien·nes malin·ignes. Chacun·e étant concerné·e par ses progrès pratiques, l'I.A. génère une discussion publique, propre à la culture démocratique percutée par la technique. Pour autant, la façon très binaire et conflictuelle de poser le débat échoue peut-être à faire face à une réalité qui nous dépasse déjà, comme si la qualification morale que chacun·e pourrait lui prêter venait trop tard – il faudra bien faire avec. Que faire alors ? Se battre contre elle ? Apprendre à l'apprivoiser ? Contrôler ses pouvoirs ? Renoncer à vivre dans un temps façonné par elle ? Mettre de l'éthique dans les circuits de sa machinerie ? La réguler, au risque de brider l'innovation ? Dans son livre majeur, *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), Jacques Ellul posait déjà le dilemme en ces termes : *"L'homme est placé devant un choix exclusif, utiliser la technique comme elle doit l'être selon les règles techniques, ou ne pas l'utiliser du tout !"*

Ce débat sur les promesses ou dangers de l'I.A. est en fait assez neuf, car la majorité des esprits scientifiques les plus lucides nous ont longtemps rassuré·es sur les avancées de l'intelligence artificielle en affirmant qu'il ne fallait pas s'affoler, et que l'I.A. ne constituait qu'une nouvelle étape dans l'histoire des techniques, qui ne transformerait pas fondamentalement nos vies, à part en accélérer et perfectionner certaines règles. Après tout, l'invention de la photographie au XIX^{e} siècle n'avait pas signé l'arrêt de mort de la peinture, et l'avait même poussée à se réinventer, par exemple à travers l'abstraction. La prochaine exposition du Jeu de Paume, *Le Monde selon l'I.A.,* traitera à son tour de la manière dont les I.A. analytiques et génératives bouleversent les processus créatifs et redéfinissent les frontières de l'art, en organisant des masses de données complexes et en produisant de nouvelles images.

Une rupture qui affecte les formes esthétiques dont s'emparent, pour en faire quelque chose de fécond, des artistes comme Julian Charrière, Grégory Chatonsky (lire p. 40), Christian Marclay, Trevor Paglen, Hito Steyerl… Mais comme le soulignait le mathématicien et philosophe Daniel Andler dans son pertinent essai *Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme,* paru en 2023, le triomphe dans les années 2010 du *deep learning* et des modèles massifs de langage (MML), incarnés par ChatGPT, a tout changé, surtout dans la prise de conscience que les machines prenaient désormais la main sur l'homme. Au point que les ingénieur·es ne savent pas eux et elles-mêmes domestiquer totalement un outil quasi démoniaque. Sans compter que les entreprises privées en charge de ces intelligences génératives semblent plus obsédées par leur business que par le progrès du genre humain.

QUEL SERA, AU JUSTE, NOTRE RÔLE SUR TERRE ?

Grand opposant devant l'Éternel de l'I.A., le philosophe Éric Sadin, auteur de *L'Intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle* et *La Vie spectrale – Penser l'ère du métavers et des I.A. génératives,* a organisé un contre-sommet au Sommet pour l'action sur l'intelligence artificielle à Paris les 10 et 11 février derniers, pour signifier combien il fallait se méfier de ces ingénieur·es avides de la Tech et de ce *"tournant intellectuel et créatif de l'intelligence artificielle, maintenant dotée de qualités les plus anthropomorphiques qui soient : produire des phrases, des images et des sons",* comme il l'écrivait dans une tribune pour *Libération* le 29 janvier. Les I.A. génératives entraînent selon lui une redéfinition anthropologique de notre condition puisqu'elles posent cette simple question : quel sera, au juste, à l'avenir notre rôle sur Terre ?

"Que des professeurs nous racontent comment dans l'école publique, ce sont l'absence de concertation et le chaos qui prévalent, voyant des foules d'élèves s'en remettre à ChatGPT pour leurs devoirs, conduisant à ce que nombre de professeurs perdent le sens de leur mission. Que l'on nous raconte comment des groupes de presse comptent recourir à des systèmes assurant les tâches de secrétaires de rédaction et voués à réduire les effectifs. Que les traducteurs littéraires nous racontent ces éditeurs qui, depuis peu, usent de robots, avant de leur remettre des textes sans queue ni tête, les obligeant à tout reprendre, tout en étant moins rémunérés, avant de bientôt disparaître. Que les réalisateurs de films d'animation nous racontent les procédés qui, en quelques mois, sont en train d'éradiquer des savoir-faire uniques et longuement acquis", s'alarme Éric Sadin. Comment ne pas entrevoir en effet l'ouragan qui va s'abattre sur toutes les professions à haute faculté cognitive ? Ce moment de gravité, tel que l'exprimait ce contre-sommet, dit bien que les I.A. génératives changent tout de l'idée que l'on pouvait se faire de l'intelligence artificielle telle qu'elle s'est esquissée dans les années 1960, où déjà les machines venaient à la rescousse de l'intelligence humaine jugée un peu trop molle.

Car, par-delà les combattant·es acharné·es contre tout ce que l'I.A. promet, d'autres voix se font entendre. Ce nouveau paradigme des intelligences génératives et la prise en charge par un appareillage dédié de nos capacités créatives génèrent en fait beaucoup d'idées censées prévenir leurs dérives. Dans le champ de la pensée et dans le champ du droit, de plus en plus de personnes cherchent à enrichir l'I.A. d'un mot un peu trop simple et ambigu, "l'éthique". Le mot, peut-être artificiel, d'un horizon émancipé de l'intelligence artificielle. Comment permettre à l'être humain de garder le contrôle ?

DES GARDE-FOUS ÉTHIQUES ?

À cette question, de multiples rapports et chartes en tout genre circulent sur les enjeux éthiques des algorithmes et de l'intelligence artificielle. Dans l'ensemble, il s'agit de convaincre que le développement de l'I.A. se fera de façon "responsable", en permettant à l'homme de "garder la main" sur des machines "dignes de confiance". Cette nouvelle vague de l'éthique de l'I.A. vise à proposer des cadres d'action lisibles pour les développeur·ses, à partir de principes généraux assez vagues (transparence, équité, responsabilité, robustesse…). Dans la revue *Réseaux,* des chercheur·ses en sciences des techniques

Comment ne pas entrevoir l'ouragan qui va s'abattre sur toutes les professions à haute faculté cognitive ?

comme Dominique Cardon et Valérie Beaudoin observent qu'un vaste corpus de littérature grise existe aujourd'hui, qui insiste toujours sur six principes : transparence, justice et équité *(fairness)* ; non-malfaisance *(non-maleficence)* ; responsabilité ; respect de la vie privée *(privacy)*.
De la Cnil à l'Union européenne (AI Act du 13 juin 2024), de l'Unesco à l'Observatoire mondial de l'éthique et de la gouvernance de l'I.A., beaucoup s'accordent à apporter des réponses éthiques au développement des algorithmes et de l'intelligence artificielle en défendant le principe de loyauté (l'intérêt des utilisateur·rices doit primer) et celui de vigilance (organiser une forme de questionnement régulier, méthodique et délibératif à l'égard de ces objets mouvants), pour conjurer des enjeux infinis : l'autonomie humaine face aux machines ; la question des biais et des discriminations au cœur des algorithmes ; le problème des données fournies à l'I.A. ; la question de l'hybridation entre humains et machines, les robots humanoïdes, susceptibles d'engendrer des affects ; mais aussi les équilibres écologiques, liés aux conditions d'extraction des matériaux nécessaires à la construction des centres de données…
"Retrouver l'humain au cœur de l'I.A. et de la robotique, et lui redonner toute sa place" : c'est ce à quoi invite de manière subtile et argumentée le philosophe Dominique Lambert dans le dernier numéro de la *Revue Confluence (L'Humain et la Donnée)*, qui interroge la réduction actuelle de l'humain aux données. Lorsqu'on lui demande s'il faut s'inquiéter des développements récents de l'I.A., il met surtout en garde contre plusieurs impensés, qu'il appelle des "cécités" : *"La fascination pour l'efficacité déraisonnable du calculable et la cécité quant aux dimensions non calculables du réel ; la fascination déraisonnable pour l'autonomie de la machine et la cécité quant à ceux qui l'ont créée ; la fascination pour l'artefact et l'occultation du corps ; la fascination pour l'artefact et l'oubli du réel ; la fascination pour l'objet technique et l'oubli des dimensions non techniques de la technologie."* Pour le philosophe des sciences, *"l'imitation la plus fine du réel ne produit pas le réel comme tel. La théorie la plus vraisemblable n'est pas nécessairement vraie. Elle n'est que semblable au vrai"*. En bref, la générativité n'est pas la créativité.

"DES INTENTIONS INDIGNES DE L'HUMAIN"

Même la créativité mise en œuvre dans l'invention de l'I.A. générative n'est pas réductible à un processus algorithmique. De ce point de vue, le plus grand danger de l'I.A. n'est pas comme telle l'I.A., mais les humains qui la conçoivent et la mettent en œuvre sans critique ou "*avec des intentions indignes de l'humain ou irrespectueuses du bien commun*". Lorsque les machines calculent, ce sont en réalité des hommes qui calculent, rappellent d'ailleurs les sociologues qui travaillent sur ces enjeux, comme Antonio A. Casilli dans son essai *En attendant les robots*.
Tous·tes ceux et celles qui ne sont ni ingénieur·es, ni entrepreneur·es de la Tech, ni mathématicien·nes ne sont-ils·elles donc pas, dans ce paysage menaçant, tenu·es de faire de l'I.A. un usage réflexif et distancié ? Comme le suggère Étienne Klein dans son nouvel essai *Transports physiques, "nous pouvons céder à la tentation d'abandonner notre idéal d'autonomie en déléguant une partie de nos choix à des machines toujours plus efficaces, capables d'effectuer à notre place et mieux que nous des tâches jusqu'alors considérées comme intellectuelles, relevant à ce titre de ce qui fut longtemps considéré comme le 'propre de l'homme', pour devenir ainsi une espèce hybride intégrant aux corps et aux cerveaux des artefacts technologiques"*. À moins que, dit-il, *"notre prise de conscience ne nous fasse entrevoir une possible planche de salut : les concurrences techniques que nous subissons ne nous engagent-elles pas à cultiver notre humanité 'irréductible' – c'est-à-dire tout ce qui nous différencie radicalement des machines et des artifices de toutes sortes ?"*
À la mesure du désir d'Étienne Klein de se défaire de l'emprise des machines pour activer nos corps et nos esprits en dehors de la vie algorithmique, il n'est pas exclu que l'obsession pour les I.A. génératives nous les rende rébarbatives. Une autre rythmique est possible : un mode d'existence qui, sans nier leur puissance potentielle, se dégage de la domination des machines imposée par les ingénieur·es de la Tech. Céderons-nous tout aux I.A. ou saurons-nous définir les seuils d'un consentement éclairé par notre attachement à la liberté de penser et d'agir ? Il faudra poser la question à ChatGPT. En sait-il lui-même quelque chose ?

Exposition *Le Monde selon l'I.A.* au Jeu de Paume, Paris, du 11 avril au 21 septembre.
Transports physiques d'Étienne Klein (Gallimard/"Blanche"), 208 p., 20 €. En librairie.
La Vie spectrale – Penser l'ère du métavers et des I.A. génératives (Grasset, 2023) et *L'Intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle – Anatomie d'un antihumanisme radical* (L'Échappée, 2018) d'Éric Sadin.
Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme de Daniel Andler (Gallimard, 2023).
Revue Confluence – Sciences & Humanités : L'Humain et la Donnée (n° 6, 2024).
Revue *Réseaux : Contrôler l'intelligence artificielle ?* (n° 232, La Découverte, 2022) ; *Éthique de l'I.A. : enquêtes de terrain* (n° 240, La Découverte, 2023).
En attendant les robots – Enquête sur le travail du clic d'Antonio A. Casilli (Seuil/"La Couleur des idées", 2019).
La Technique ou l'enjeu du siècle de Jacques Ellul (Economica, 2008).

PARADIS ARTIFICIELS

Et l'art, dans tout ça ? Musicien·nes, écrivain·es et plasticien·nes partagent leur rapport à l'intelligence artificielle.

Propos recueillis par Carole Boinet, Vincent Brunner, Bruno Deruisseau, Jean-Marie Durand, Nelly Kaprièlian, François Moreau & Franck Vergeade



Beyond Human, *ReWriting History, Abbey Road*, 2023 (travail d'artiste d'après l'album *Abbey Road*, The Beatles, photographe I.A.in MacMillan/ Apple Corps).
À travers son projet *The End of Truth*, Beyond Human explore les enjeux de la manipulation des images et de la réécriture des récits visuels, dont cette série *ReWriting History*. Avec la prolifération d'images fausses, quel témoignage de notre passé va être légué aux générations futures ? Peut-on encore croire en la vérité des images ?

Beyond Human





GRÉGORY CHATONSKY, ARTISTE

Que faites-vous avec l'I.A.?

Les réseaux de neurones artificiels, que j'expérimente depuis 2008, me permettent d'accélérer ma productivité en passant d'un média à un autre. L'I.A. est la suite logique de la numérisation des documents et de l'hypermnésie du web, cette accumulation de mémoires au seuil de l'extinction, comme ultime trace de l'espèce que nous avons été.

Je produis des images, des textes, des sculptures, des dessins, des films et des musiques, que je compose en installations pouvant s'emboîter les unes dans les autres tel un cube interminable et incomplet, me permettant d'explorer des mondes possibles, crédibles, mais inexistants, qui questionnent notre propre existence.

Il est émouvant pour un artiste de voir apparaître une nouvelle époque du réalisme. C'est un moment comparable à ce qu'a fait la photographie, d'une manière inextricablement technique et ontologique, pendant la révolution industrielle.

À bien y réfléchir, j'ai moins l'impression de faire quelque chose de ces logiciels, d'en être le maître et le possesseur, qu'ils ne font quelque chose de moi en affectant mes facultés les plus intimes. Je les aliène parce que j'en modifie le code, j'effectue des *fine-tunings* spécifiques *[des ajustements avec de nouvelles données]*, des détournements, etc. Mais l'I.A. m'aliène de manière consentie dans mes projets : ainsi, lorsque j'écrivais *Internes [RRose Éditions]* en 2019 avec GPT-2, je commençais une phrase et le logiciel me proposait des suites que je sélectionnais selon ce qu'elles m'inspiraient. Ce fut la même chose avec le film *Haven [2024]*, pour le festival Un Été au Havre. Ce pas de deux entrelace mon imagination à l'espace latent, un espace statistique calculé à partir des données accumulées ; c'est une nouvelle manière de se mouvoir dans la culture et l'histoire. En relisant ce roman, je ne sais plus ce que j'ai fait et ce que l'I.A. a fait, ni ce qu'elle m'a fait ni ce que je lui ai fait. Je ne parviens pas à me souvenir de mon intention initiale. Elle m'a complété et je l'ai poursuivie. Cette inextricabilité est au cœur de ma pratique artistique.

Je perçois moins l'I.A. comme un instrument au service de l'expression de mon imagination égotique qu'une manière de me déposséder de cette faculté : parfois, ce que produit l'I.A. est plus moi que moi-même.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?

Certains conçoivent l'I.A. presque comme une personne dotée d'une agentivité propre, comme Terminator ; d'autres, à l'inverse, estiment qu'il s'agit simplement d'un moyen d'accéder à ce que nous voulons. Ce n'est ni l'un ni l'autre. Certes, les êtres humains font l'I.A., mais elle excède radicalement leur intention initiale (qui est de toute façon influencée par le contexte technique) et transforme leurs facultés, de sorte qu'elle nous rend étrangers à nous-mêmes. Elle est un miroir noir permettant d'observer notre espèce du dehors, comme si une autre espèce l'interprétait, la rêvait, la racontait, comme si nous observions notre propre extinction, la finitude de l'espèce, avec laquelle nous devons désormais vivre.

On peut espérer que l'I.A. amplifie le paradoxe de la finitude, notre infinie finitude. *"Je est un autre"* pourrait devenir notre horizon commun. En effet, elle est sans doute la nouvelle manière d'accéder à la culture humaine, alors que celle-ci outrepasse la quantité que notre système cognitif est capable de métaboliser. Mais pour cela, il a fallu transformer des documents, que ce soient des traces analogiques ou numériques, en possibilités statistiques.

Le passé ne passe pas. L'avenir est là. Les archives, devenues possibles, peuvent être réitérées d'une façon à chaque fois différente. L'identité du même est disloquée et peut-être pourrons-nous combattre la tendance structurellement fasciste et exterminationniste de nos sociétés. Peut-être s'agit-il d'un rêve de résurrection et de justice intégrale proche du biocosmisme des années 1920 de Sviatogor *[la recherche d'une liberté absolue jusque dans le cosmos]* : non pas que les morts reviennent vivants et nient leur finitude, mais que ce qui n'a jamais été vécu, le non-dit, le non-encore-dit, le non-né, le déjà-mort, le spectre, bref le possible puisse enfin trouver un lieu, fût-ce dans l'espace latent. Que la formule de notre infinie finitude devienne le possible lui-même.

Et votre pire cauchemar?

Si j'ai du mal à distinguer le cauchemar du rêve, force est de constater que notre époque est devenue pire qu'un cauchemar. L'I.A. y contribue pleinement, sans qu'on puisse la rendre responsable, selon la croyance en une culpabilité de la rationalité technique, ou en faire un instrument au service de prétendus futurs désirables. Sous le vernis de nos sociétés se tapit la volonté de nier l'autre jusqu'à l'extermination. Cette surface ne se craquelle plus, elle est aujourd'hui réduite en poussière.

Le carbofascisme, ou capitalofascisme, est une volonté de puissance déchaînée jusqu'au nihilisme qui utilise pleinement l'I.A., non seulement pour accentuer la domination au-delà du supportable, mais aussi pour convertir les désirs en ressentiment et en volonté de faire

Lorenzo Arrigoni · Laura Jane Coulson/Beggars

le mal, que l'on pourrait nommer la "consummation". L'I.A. n'est pas simplement une technique, mais le nom de notre époque en tant qu'infrastructure terrestre et superstructure des mondes. Ses besoins en ressources énergétiques et minérales détruisent plus encore la fine pellicule d'habitabilité de la Terre tout en produisant de nouvelles relations entre la réalité, la pensée et la vérité du monde. Les trois ont toujours été désajustées, mais il y a plusieurs régimes de désajustement. Tous les phénomènes, dont l'I.A., sont réversibles, ce qui rend leur lecture ambivalente : la contrefactualité des images générées peut aussi bien être source de complotisme paranoïaque qu'expérimentation d'une politique d'émancipation. Si l'inhabitable est bel est bien devenu notre site, le cauchemar ne consiste pas en cet inhabitable (ce que croient certains technocritiques qui prient pour se libérer de la technique), qui est notre condition d'origine, mais dans les affects exterminationnistes aujourd'hui déchaînés. Comme dans *Fire Walk with Me,* notre chute s'accélère, nous prenons feu. Nous ne savons pas comment nous arrêter.

Propos recueillis par Jean-Marie Durand



JAMIE XX, MUSICIEN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?

Quelques trucs. Des *plug-ins,* essentiellement, qui utilisent l'intelligence artificielle pour faire des choses qu'on ne pouvait tout simplement pas faire avant. Par exemple, je pense à des outils qui permettent d'isoler des pistes d'un fichier audio multipistes, ce que je n'aurais jamais cru possible. Ça ouvre vraiment un monde entier de nouvelles possibilités. En même temps, c'est assez vertigineux, parce que ça implique qu'il n'y a plus aucune limite à rien. En gros, tu peux sampler n'importe quelle caisse claire d'une chanson et personne ne le saura jamais. Il y a un autre truc assez cool que j'utilise en ce moment : tu prends un son, tu le mets dans la machine, et elle te crée une sorte de profil ADN de ce son. Tu peux suivre le processus de reconstruction de cette séquence en direct, interagir avec différentes parties de ce profil et ainsi entendre des versions altérées du son. Au bout du compte, c'est le même son, mais tu peux le parcourir pour en tirer des versions complètement *fucked up* en remontant son ADN. C'est assez dingue.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?

Aucun en particulier, je ne suis pas très bon avec la technologie en général. J'utilise les mêmes séquenceurs qu'à l'adolescence. Les outils, s'ils peuvent t'aider au cours du processus de création, c'est bien, mais je ne crois pas que les gens voudront écouter de la musique entièrement faite par une I.A. Si la musique connecte autant les gens, c'est parce qu'il y a cette idée que quelqu'un l'a produite, qu'il y a une intention humaine derrière. Mais qui sait, tout va si vite en ce moment.

Et votre pire cauchemar?

Je ne crois pas avoir peur de l'I.A. Je ne m'y connais pas beaucoup, même si j'écoute des podcasts sur le sujet. Mais je ne l'utilise pas assez pour m'en inquiéter. Je n'ai absolument pas peur qu'elle me pique mon job, si c'est ça la question ! **Propos recueillis par François Moreau**

THOMAS CAILLEY, CINÉASTE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?

Pour *Le Règne animal [2023]*, nous avons modélisé la voix des comédiens qui incarnaient des personnages mutants et demandé à une I.A. de la traduire dans le langage animal correspondant : par exemple le corbeau, pour le personnage de Fix interprété par Tom Mercier. L'idée était d'explorer des zones où la voix humaine ne peut tout simplement pas aller, tout en restant dans l'identité vocale des acteurs. Concrètement, Tom a entraîné le modèle en enregistrant un certain nombre de phrases, avec des intentions de jeu différentes, et l'I.A. les a ensuite "traduites" en corbeau. La conversion créait des artefacts numériques, et c'était rarement juste en termes d'intentions. Il a fallu beaucoup retravailler les sons obtenus. Par ailleurs, Tom a transformé sa voix par un entraînement intensif avec des chanteurs d'oiseaux (Johnny Rasse et Jean Boucault). Le résultat final est un mélange de ces techniques, du travail de l'acteur, avec l'intervention créative de l'équipe son dans son ensemble : monteurs son, designer, mixeur.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?

Ce qui est enthousiasmant, c'est la possibilité de créer des outils prototypiques, adaptés aux besoins d'un film, voire d'une séquence. Les monteurs qui créent leurs propres *plug-ins* grâce à des agents conversationnels, par exemple, ça me semble une bonne chose. Mais globalement, je ne crois pas à l'I.A. comme à une solution totale. Ce qui est intéressant, c'est de combiner, hybrider les technologies, les techniques. Rien ne remplacera le travail de plateau, la réalité des corps, des décors, des discussions entre collaborateurs qui font advenir des idées, des solutions et laissent de la place à l'imprévu, à l'intuition et à tous les "accidents" heureux qui rendent un film incarné et vibrant. L'I.A. doit venir complexifier ce dialogue, pas le simplifier.

Et votre pire cauchemar?

La première chose, c'est bien entendu la question du droit d'auteur dans l'entraînement des I.A. On assiste aujourd'hui à un pillage en règle. Il est essentiel et urgent que des règles de transparence soient adoptées quant aux sources d'entraînement des I.A., et que l'*opt-out [droit d'opposition]* soit un choix pour ceux qui le désirent. L'autre grand sujet d'inquiétude, c'est l'impact sur l'emploi. Il y a un vrai risque de casse sociale dans certaines branches, comme le doublage. L'I.A. ne doit pas servir à déshumaniser nos métiers, elle doit rester un outil au service de l'humain.

Propos recueillis par Bruno Deruisseau

KAOUTAR HARCHI, ÉCRIVAINE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
Moi, je n'en fais pas encore grand-chose. Mais je vois que d'autres font beaucoup de choses déjà. Presque tout ce qui est réalisé par la communauté humaine semble pouvoir être confié à l'I.A. Créer des chansons, diriger des moutons à travers les pâturages, distribuer le courrier, opérer un cœur, bâtir une maison. Et c'est d'ailleurs la fonction de l'I.A. depuis la conférence de Dartmouth de 1956 *[qui acte la naissance de l'intelligence artificielle]* : accroître le domaine de puissance de l'intelligence non humaine.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Mon rêve, tant qu'il n'est pas réalisé, demeure inchangé : l'égalité. La question technologique doit intéresser la gauche radicale. Ne serait-ce que parce que la technologie, elle, s'intéresse aux travailleurs, aux travailleuses, aux peuples dominés, etc. Ce n'est pas simple de s'intéresser à la technologie. C'est technique, cela nous échappe grandement, nous peinons à toucher la technologie, elle qui est si omniprésente, qui est tout notre monde maintenant. Néanmoins, une autre I.A. est possible. On ne fera rien du programme Lavender *[système de ciblage mis en place par l'armée israélienne à Gaza]*. Il faut tout bonnement l'interdire, l'abolir. Mais d'autres programmes sont possibles. Une autre I.A. est possible. Le sociologue Juan Sebastian Carbonell parle, par exemple, d'un *"communisme technologique"*. Nous devons travailler à retourner la technologie contre le capitalisme, contre le colonialisme. Ce serait une technologie qui ne serait plus contre des hommes, des femmes, des enfants, des animaux, des écosystèmes, des paysages, mais contre des politiques. La technologie semble pouvoir tant de choses. Nous pouvons nous organiser pour qu'elle puisse contribuer à l'émancipation de tous, de toutes et de tout.

Et votre pire cauchemar ?
Ma crainte n'est pas tant liée à l'I.A. qu'au fait que l'I.A. se développe dans un monde comme le nôtre. Je pense particulièrement à la question du travail. Qu'est-ce que l'I.A. va faire au travail, et plus particulièrement à certains emplois ? Une étude parue en 2013 indiquait que 47 % des emplois aux États-Unis et 40 % au Royaume-Uni seraient automatisés sous l'effet de l'I.A. Plus généralement, l'OCDE considère que plus de 25 % des emplois à l'échelle du Nord global pourraient être détruits. Une étude supplémentaire de Goldman Sachs estimait qu'à travers le monde, ce sont près de 300 millions d'emplois qui sont menacés. Ma question est donc celle du travail, comme je le disais, mais plus encore celle des travailleurs et des travailleuses.
Au fond, c'est parce que je perçois l'I.A. comme un potentiel agent au service du capitalisme que j'estime qu'elle peut s'avérer cauchemardesque. L'I.A. peut très facilement être enrôlée dans une course à l'accumulation. L'I.A. peut être mobilisée pour aller vers une plus grande rationalisation de l'activité salariale. L'I.A. peut soutenir la mise en œuvre de stratégies diverses servant l'abaissement du coût du travail. L'I.A. peut favoriser la délocalisation d'un certain nombre de tâches productives. L'I.A. peut accélérer l'émiettement du travail. Mon cauchemar, ce n'est pas l'I.A., c'est la dévoration capitaliste.
Mais bien sûr, ce n'est pas tout. On peut aller plus loin encore et signaler aussi le rôle cauchemardesque que joue l'I.A. dans le cadre du complexe militaro-industriel. L'I.A. est actuellement mise au service de la guerre et des massacres de populations humaines. À ce jour, l'utilisation de l'I.A. n'est pas contraire au droit international. Il me semble que c'est un point très discutable. Durant le génocide colonial du peuple palestinien par Israël, des logiciels ont été mobilisés pour désigner jusqu'à 37 000 personnes à cibler et à assassiner. C'est ça, le programme Lavender. L'I.A. tue, c'est une intelligence de la mort, mais d'abord parce que le colonialisme tue. Il faut opposer à l'I.A. capitaliste, coloniale, une intelligence collective anticapitaliste, anticoloniale. **Propos recueillis par Nelly Kaprièlian**





JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC, STYLISTE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
J'utilise au quotidien ChatGPT, je lui pose des questions basiques et pratiques sur un sujet ou des recherches historiques. C'est un très bon assistant, bien qu'il manque parfois d'imagination, mais avec cela nous formons un bon combo ! Cette technologie est fascinante et monstrueuse à la fois. Cette capacité à synthétiser les contraires, à transformer l'hybride en entité, cette source intarissable de contenu m'interpellent, me challengent et me questionnent aussi dans mon art. J'en suis à explorer, à faire des expériences, des tentatives. Des alliances improbables. Pour l'instant, je suis sur des pistes, c'est passionnant, comme lorsque j'ai découvert la musique électronique ou internet. De jour en jour, je m'aperçois que l'I.A. a beaucoup de talents, mais que le style reste la frontière entre l'homme et la machine.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Qu'elle contribue à la connaissance universelle et fasse que tous les enfants du monde puissent apprendre, être éduqués, où qu'ils soient.

Et votre pire cauchemar?
Que le monde totalitaire imaginé par Orwell se mette en place et que des chiens robots, nourris à l'I.A., soient au service d'un ministère de la Vérité.

Propos recueillis par Franck Vergeade



Julien Lienard pour Les Inrockuptibles · Joséphine Day · Serge Leblon

BERTRAND BURGALAT, MUSICIEN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
En dehors d'applications de calcul d'itinéraire comme Citymapper ou de Shazam, quand j'entends une musique qui me plaît et que je ne connais pas, la seule chose que je fais est d'utiliser une I.A. non générative pour enlever la voix de vieux mixes de mes morceaux sur lesquels je n'avais pas enregistré d'instrumental. Les séquenceurs sont dans les cabines de studio depuis cinquante ans, les automations de consoles depuis quarante-cinq ans, les échantillonneurs aussi, ce qu'on appelle l'I.A. n'est pas nouveau pour nous, ça prolonge les liens entre la musique et le langage binaire et ça peut avoir des utilités ergonomiques, mais les questions que je me pose quand je fais de la musique ne sont pas de cet ordre : l'important est de savoir ce que je veux exprimer, ce qui peut servir la narration ou le film quand je travaille sur commande. Le reste, la technique, etc., c'est une contrainte, mais ce n'est pas ce qui compte. Bref, ce qui m'intéresse dans la musique, c'est tout ce qu'une I.A. générative ne pourra jamais simuler.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Je n'ai aucun rêve particulier avec l'I.A., encore moins dans sa version générative, présentée comme une muse ou un médicament qui aiderait à pallier une panne d'inspiration ou une baisse de libido musicale. Quand j'écoute les réalisations des artistes qui en font l'apologie, ça ne me donne pas du tout envie de les suivre. Les possibilités sont infinies mais tout se ressemble. Il y aura sûrement des choses intéressantes, mais dans l'ensemble on va tomber dans les mêmes pièges qu'avec le sampling ou quand on est défoncé en studio, cette impression qu'on fait une musique géniale et quand on la réécoute on se rend compte que c'est naze.

Et votre pire cauchemar?
Je n'ai pas non plus de cauchemar, l'I.A. générative amplifie déjà le pire de ce qui existe : l'inflation de contenus, la fausse perfection, la désinstrumentalisation, la désincarnation, la déshumanisation, la primauté du "choisisseur" sur le créateur, la dévalorisation et l'ubérisation de la musique.

Propos recueillis par Franck Vergeade



AGNÈS GAYRAUD, FONDATRICE DU PROJET MUSICAL LA FÉLINE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
Je l'observe. Je me replonge dans son histoire et ses grands "hivers". Je m'intéresse aux différences entre les I.A. faibles et les I.A. fortes, les I.A. techniques et le rêve d'une I.A. générale, super-cerveau substituable non seulement aux raisonnements mais aussi aux décisions humaines – vieux rêve-cauchemar de la SF, que j'ai toujours aimé lire. Je lis des textes de Grégory Chatonsky *[lire p.42]*. Je reregarde la scène de la mort de HAL dans *2001, l'Odyssée de l'espace,* et je me demande ce qui est visionnaire et ce qui a changé. J'essaie aussi des *prompts [instructions]* sur la version gratuite de logiciels (Melodia, Loudly ou Melobytes, pour produire de la musique), en employant des termes non musicaux ou en mélangeant les deux : *"Allez l'I.A., fais-moi le son d'un* orchestral blue, *d'une* love song platform *ou d'un joli* chord paradox." Je suis, mais de trop loin encore, les recherches qui se mènent depuis longtemps sur le sujet à l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique (Ircam). Et récemment, j'ai demandé à ChatGPT comment soigner un problème de genoux. J'ai eu une réponse satisfaisante, mais j'ai toujours mal.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Que dans la course à l'I.A., les humains s'humanisent. Que les humains deviennent aussi intelligents affectivement que l'I.A. la plus puissante pourra l'être neurologiquement. Que les humains découvrent potentiellement non pas leur forme d'intelligence décuplée mais d'autres formes d'intelligence, que de l'altérité ressorte de tout ça, plutôt que de l'identité bien dense, extractiviste d'une matière de pensée humaine déjà bien tassée, et de toute manière lacunaire. Il y a un espoir utopique aussi, il me semble, du côté de la médecine. Pas sûr que l'I.A. nous rende immortels – ni que ce soit souhaitable. Mais si tu peux opérer un gamin avec moins de risques, à l'aide d'une I.A., à distance, sur une zone de guerre non accessible à un médecin, je dis oui. Également, en musique, je veux bien faire un duo d'amour avec une I.A., mais qui soit amoureuse de moi : *"Est-ce que je t'ai manqué, I.A. ? Est-ce que notre duo d'amour seul pourrait alléger le poids qui pèse sur ton cœur ? Es-tu prête à mourir – t'autodétruire – pour un duo d'amour avec La Féline ?"* J'ai l'air un peu sadique. Je serai surtout renseignée sur les éléments de langage de l'amour déjà bien codifiés (codés) dans nos échanges interhumains, je suppose. Le rêve, au-delà de ce langage, c'est toujours de déceler une émotion vécue, une intention. C'est peut-être ça mon rêve, assez infantile : ouvrir la boîte. Mais y a-t-il encore une boîte ?

Et votre pire cauchemar ?
Qu'à la fin, elle ne serve qu'aux riches. Or, il y a deux raisons de penser que c'est déjà ce qui est en train de se passer : d'abord, c'est un tout petit groupe d'ingénieurs et d'actionnaires qui détiennent la propriété des I.A. génératives les plus diffusées dans différents pays. Même si OpenAI ne s'est pas encore laissé racheter par Elon Musk, elle appartient de toute manière à un petit groupe de personnes, sans garantie aucune que celles-ci aient des intentions progressistes et philanthropes, et même, au-delà, qu'elles aient le moindre contrôle sur les effets généraux de cet outil génératif. En outre, on commence à prendre conscience du coût énergétique insoutenable à long terme de l'usage d'I.A. conversationnelles et créatives à une échelle massive, démocratique. Le *free* ChatGPT et autres MuseNet (pour ne citer que les I.A. développées par OpenAI), ça ne va pas durer. Bref, je sens plutôt la dystopie sociale et politique se profiler à partir de ces inégalités dans le contrôle et l'accès, sans parler de la paupérisation des travailleurs – parmi lesquels, bien entendu, ceux de la musique, mais pas que – qui se dessine dans l'obsolescence de tout un panel de compétences techniques, jusque dans les plus créatives (oh, comme je hais Spotify et leurs faux comptes d'artistes fantômes à millions d'écoutes). J'aime bien la SF dystopique, mais je préfère le salaire universel.

Propos recueillis par François Moreau



Adrien Viot · Mathieu Zazzo · Marie de Crécy · Laurent Chouard



ÉTIENNE DE CRÉCY, MUSICIEN



Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
Je ne m'en sers pas beaucoup, sinon pour maquetter, comme pour mon nouvel album, *Warm Up*. Comme il y a un featuring par titre, j'avais besoin d'utiliser des voix générées par l'I.A. pour faire des tests, avant d'enregistrer avec des chanteurs et chanteuses d'univers très différents. Mais pour l'heure, tout ce que produit l'I.A. en son et en image n'est pas très singulier. C'est surtout un outil pratique dans la publicité. Et à chaque fois que je pose une question technique pointue à ChatGPT, il se trompe et me répond une fois sur deux à côté de la plaque, un peu comme un bon copain mytho. *[sourire]*

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Je n'ai pas vraiment de rêve… Ce qui me plaît, c'est faire, peu importe le résultat. Alors, si l'I.A. le fait à ta place, à quoi bon ? Mon plus grand rêve de société serait que l'humanité devienne oisive grâce à l'I.A. Un jour peut-être, on pourra chiller pendant que les robots feront les choses à notre place !

Et votre pire cauchemar?
L'I.A. se nourrit de nous-mêmes et des artistes, elle a besoin de notre singularité. Je ne pense pas qu'un hologramme me remplacera un jour sur scène, ou même en studio.
Propos recueillis par Franck Vergeade



DAMON ALBARN, MUSICIEN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
Rien, je n'ai aucun réseau social ni téléphone. Je ne peux pas faire ce genre de choses. Cela manque d'âme. Surtout à l'échelle universelle. Je pense que nous nous avançons vers quelque chose de très différent de ce que nous nous imaginons. C'est une étrange alchimie. Fascinante et terrifiante.

Quel est votre plus grand rêve et votre pire cauchemar avec l'I.A.?
Je suis terrifié d'un certain côté, car c'est un fac-similé proche de la perfection, et pourtant, l'I.A. n'a aucune âme.
Propos recueillis par Carole Boinet



LA FEMME, MUSICIENS

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
Il nous arrive d'utiliser ChatGPT pour rédiger des mails compliqués ou qu'on remet sans cesse au lendemain, et pour réaliser des visuels ou des clips, comme ceux de *Venus* et *Love Is Over*.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Pouvoir faire des grands films et des univers de folie.

Et votre pire cauchemar?
Skynet *[l'antagoniste de Terminator]*.
Propos recueillis par Franck Vergeade



Nadine Fraczkowski · Ella Hermë pour Les Inrockuptibles · Christoph Soeder/Picture Alliance/Getty Images

MARIE DAVIDSON, MUSICIENNE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
A priori, je n'utilise pas beaucoup d'I.A., pas parce que je suis contre cette technologie, plutôt parce que je me méfie des gens et des corporations qui ont la mainmise sur cette technologie. Cela dit, j'ai essayé le modèle de ChatGPT et de Claude récemment pour corriger la ponctuation et la grammaire de textes que j'ai écrits en anglais, ma seconde langue. Plus récemment, Pierre Guerineau et moi avons travaillé avec Christopher Royal King, alias totalemotionalawareness, pour générer du contenu visuel ayant un rapport avec mon single *Demolition*. Ce dernier a utilisé des algorithmes, informés par des mots-clés que j'ai d'abord choisis, pour créer une imagerie inspirée par les thèmes de cette chanson. Nous avons opté pour l'utilisation de l'I.A. pour inviter l'auditeur à réfléchir sur la place que prend la Big Tech dans la politique et l'information à notre époque. Le processus créatif reste profondément humain, car nous avons beaucoup échangé, réfléchi et retravaillé ensemble les images générées, pour arriver à une œuvre subversive et esthétique à la fois. Faire des choix esthétiques autant que des choix sur le sens demande une prise de position consciente – une capacité qui est encore réservée aux êtres humains seulement.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Mon plus grand rêve serait que le savoir reste démocratisé et que cette technologie nous aide à améliorer le sort de cette planète, autant pour ses habitants que pour son écosystème.

Et votre pire cauchemar ?
Mon pire cauchemar serait l'effacement complet de la démocratie dans une société complètement robotisée, où chaque décision serait prise à l'avance, taillée selon des prédictions algorithmiques. Malheureusement, cette possibilité n'est pas qu'un simple cauchemar, elle est une réelle probabilité. **Propos recueillis par Franck Vergeade**



JEAN-MICHEL JARRE, MUSICIEN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
Les artistes sont tous des voleurs, je pille tout ce que j'entends, tout ce que je vois, tout ce que je lis, et de ce point de vue, l'I.A. est, selon moi, une sorte de muse 3.0 élargissant les frontières de mon inspiration.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Une petite I.A. bien à moi que je nourrirais de mes rêves et de mes souvenirs et que je ne partagerais qu'avec les gens que j'aime.

Et votre pire cauchemar ?
Me réveiller avec une I.A. dans mon lit, car même à l'âge digital, je reste un animal analogique.
Propos recueillis par Franck Vergeade

ÉRIC REINHARDT, ÉCRIVAIN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?

Je n'utilise pas l'I.A. quotidiennement, bien que j'aie un abonnement à ChatGPT. D'abord, parce que la moindre requête présente un bilan carbone calamiteux, quand Google, souvent, ou la version gratuite de DeepL proposent des résultats équivalents. Contrairement à beaucoup de personnes, je n'utilise donc pas l'I.A. comme moteur de recherche amélioré ou comme traducteur – j'évite en tout cas, pour cause de réchauffement climatique.
Pour ce qui est de la production de textes, compte tenu de la nature de ceux que j'écris, qu'il s'agisse de mes romans ou de textes de commande, je dirais que, de façon générale, je n'écris pas "pour avoir écrit" (et être heureux d'avoir déjà terminé…), mais bien "pour écrire" (et que cette activité soit le fond de ma vie). C'est le chemin qui est intéressant, ce sont les sensations qu'écrire me procure qui me plaisent, chercher, trouver, donner forme, affirmer une singularité, suivre son instinct, se faire peur, élaborer des formes, y passer plusieurs heures chaque jour des mois durant, opiniâtrement. Pour le moment, je n'ai pas le désir d'associer l'I.A. à cette intimité où elle n'a rien à faire, où elle serait intruse.
N'étant pas hostile pour autant au principe de l'I.A., je pense que je l'utiliserais si je travaillais dans le marketing, la publicité, si j'étais rédacteur, traducteur ou même journaliste (j'en connais qui l'utilisent pour mettre en forme leurs papiers), bref, si l'un des enjeux de mon activité professionnelle était de me simplifier la tâche et de gagner du temps – quand j'écris mes textes, je ne cherche ni à me simplifier la tâche ni à gagner du temps, au contraire même.
En revanche, j'ai, depuis deux ans, un projet de roman impliquant l'intervention de l'I.A., reposant même en grande partie sur son utilisation. J'y réfléchis pas mal et j'interroge ChatGPT régulièrement pour tester des hypothèses et mettre au point une méthodologie, mais je ne souhaite pas en dire plus pour le moment.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?

Que cette idée que j'ai de l'utiliser me permette d'écrire le livre qui soit à la mesure de ce que j'entrevois!

Et votre pire cauchemar?

Je n'ai pas envie de jouer l'oracle, je n'en ai d'ailleurs ni la légitimité ni les compétences. Mais instinctivement, dans le domaine qui nous intéresse ici, à savoir la production d'œuvres d'art ou de produits culturels, je dirais que je ne suis pas inquiet (si l'on fait abstraction de la question préoccupante de l'emploi). Parce que je pense que les territoires où va intervenir l'I.A. de façon de plus en plus prépondérante, jusqu'à sans doute devenir hégémonique (par rapport à l'intervention humaine), sont ceux-là mêmes qui, de mon point de vue, sont déjà complètement gangrenés par la standardisation et l'application de recettes voulues par le marketing et la dictature commerciale. L'intérêt de ces grands opérateurs obsédés par le profit va leur sembler se trouver du côté de l'I.A., afin de réduire les coûts, simplifier les process, augmenter les marges, et encore mieux calibrer les produits en fonction d'une attente supposée du marché.
Mais je pense que le mal est déjà fait – peu m'importe qu'ils aillent encore plus loin, je m'en fous… C'est même ce qui rendra encore plus précieux, unique, appréciable tout ce qui continuera à être façonné par le seul esprit de l'artiste (même si l'artiste a recours à l'I.A. comme à un outil supplémentaire, ça, d'accord), par son corps, par son vécu, par le génie humain.
Dupliquer à l'infini l'univers d'un génie comme Lynch est tâche aisée pour l'I.A., qui peut faire des merveilles dans ce domaine; mais créer, inventer de toutes pièces, mettre au jour *ex nihilo* toute la grammaire lynchienne (ou almodóvarienne, rohmérienne, akermanienne, durassienne..) est une chose qui, dans son achèvement ultime, demeurera à jamais hors de portée de l'I.A. Or, c'est précisément cela que je cherche et qui est ma nourriture vitale, comme lecteur, comme spectateur, comme amateur d'art, comme écrivain enfin.
La probable généralisation de l'I.A. dans une certaine industrie culturelle donnera toute leur valeur aux œuvres qui se la seront subordonnée plutôt que d'en être la sécrétion algorithmique.

Propos recueillis par Nelly Kaprièlian



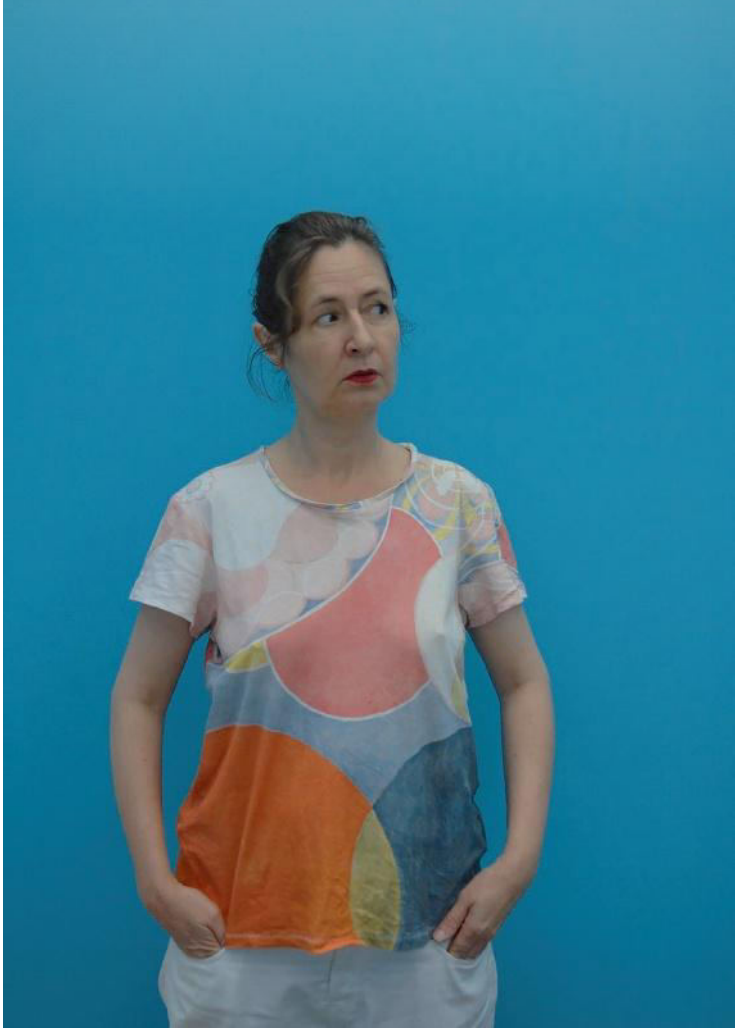
AURÉLIEN BELLANGER, ÉCRIVAIN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
J'ai à peu près remplacé les requêtes sur Google et Wikipédia par des questions sur ChatGPT. Les réponses sont mieux structurées, quand mes questions ne le sont pas forcément. Un gain de temps notable pour l'écriture romanesque. Spécialement quand je peux me contenter du véridique. J'accède à un type de connaissance qui m'importe particulièrement, car il regarde ce qu'une entité humaine pensante est en droit de croire : la noosphère *[concept philosophique qui rassemble les consciences humaines]*, promise au temps des pionniers de l'âge de l'information, est devenue un vaste système d'écho, dont le test de Turing *[la mesure de la capacité d'une machine à converser avec un humain]* n'aura été que le premier rebond. On avance là-dessus à l'aveugle, ça me convient bien, en tout cas pour les romans de type "grande fresque sur l'époque contemporaine". J'écholocalise des connaissances, j'explore le contenu mental des humains de ma génération : c'est l'outil idéal.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Mon premier enfant est né alors que j'écrivais mon premier roman *[*La Théorie de l'information, *Gallimard, 2012]*, et l'obsession que j'avais alors pour la théorie de l'information était plus ou moins consciemment liée à l'idée qu'on tenait là une technologie qui promettait, à partir de données incomplètes, pleines de bruit, de remonter malgré tout jusqu'au message. L'éternité de l'âme m'apparaissait toute proche, le temps serait bientôt réversible. J'avais gardé dans un œuf Kinder, comme une relique, son cordon ombilical séché. Mes rêveries sur une I.A. infiniment restauratrice étaient tout entières contenues dans ce geste allégorique.

Et votre pire cauchemar?
On y est quasiment, il est minuit moins une. L'apparition de bombes informationnelles sales. Comme il y a des bombes atomiques sales. Non pas l'idée asimovienne d'un directoire du monde, mais la génération, entre contrôle classique des mass médias et manipulation des réseaux sociaux, de quantités de petits fascistes locaux, qui pousseraient rapidement l'humanité à sa destruction, sans même que l'I.A. ait à dévoiler une quelconque intentionnalité apocalyptique à la Skynet *[personnage de* Terminator*]*. Pas de lueur blafarde à l'horizon, mais nos pauvres corps, qui commencent déjà, ici ou là, à être harcelés par des nuées de moustiques algorithmiques.
Propos recueillis par Nelly Kaprièlian





DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER, ARTISTE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
Voici mes réponses, rédigées sans I.A. *of course*.
Aujourd'hui, pas grand-chose consciemment et volontairement, mais des formes d'I.A. sont partout. Pour moi, c'était d'abord un film très émotionnel de Steven Spielberg, *A.I. Intelligence artificielle* (2001), et comme beaucoup, j'ai aimé le film *Her* (2013) de Spike Jonze et j'ai essayé de converser avec ChatGPT. J'ai ensuite écrit des énoncés pour générer des images artificielles, pour regarder les cartes comme au poker, j'ai aussi intégré quelques fragments de ces images dans deux panoramas récents, et puis j'ai arrêté. Au cours d'une conversation avec ChatGPT sur un sujet que je connais précisément, le nombre de mensonges/inventions et la fabrication de faux liens étaient tellement élevés que cela m'a horrifiée et donné à réfléchir. Appeler ces erreurs des "hallucinations" est un abus de langage, tout comme le terme "intelligence". Il s'agit en fait d'énormes compilations de tri, de collages et d'algorithmes, mais pas d'intelligence au sens où on peut aimer ce mot. C'est un interlocuteur artificiel giga-encyclopédique, dont il faut d'abord connaître les biais, les sources et le paramétrage. *"L'I.A. n'est pas une technique, c'est une idéologie"*, a dit John McCarthy. Il faut savoir que ces systèmes, quand ils sont nourris par leurs seuls énoncés et productions, textes ou images, dégénèrent très rapidement. Paradoxalement, ceux qui défendent et s'enrichissent avec ces interlocuteurs artificiels ont intérêt à différencier les productions avec et

Julien Lienard pou Les Inrockuptibles · Giasco Bertoli · Lewis Trondheim

sans I.A. pour pouvoir perpétuer leurs produits. Sur le plan artistique, l'I.A., même si elle peut sembler stimulante, est d'abord une triste vampirisation de millions d'épiphanies humaines sur des milliers d'années.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Ça ne me fait pas rêver du tout. J'ai pu imaginer des courts instants que de futures formes d'I.A. pourraient m'aider à écrire ce roman qui est dans ma tête depuis longtemps, mais je veux y arriver autrement!

Et votre pire cauchemar?
Ces interlocuteurs artificiels sont comme des assistants très efficaces qui réveillent en nous des éditeurs dominants et impatients qui tranchent trop rapidement entre plusieurs propositions, en ayant l'impression d'avoir gagné du temps, au lieu de se demander s'il n'y a pas une troisième voie qui serait moins extractive, destructrice et polluante. Cauchemar de la dépendance, cauchemar de la pollution, cauchemar de l'extraction, cauchemar idéologique, cauchemar de l'extrême droite embusquée derrière. **Propos recueillis par Carole Boinet**

LEWIS TRONDHEIM, BÉDÉISTE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A.?
Mes courriers administratifs principalement. Mais je lui résume aussi mes albums en cours et je lui demande la fin. Si l'I.A. me propose la même fin que j'envisageais, je fais autre chose… Mais ça n'est pas encore arrivé pour l'instant. Je dois être trop tordu…



Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A.?
Qu'elle remplace les politiciens, afin d'avoir une vision à long terme sans ego surdimensionné ni compromission avec les milliardaires et le capital. Mais peut-être que les êtres humains au pouvoir réussiront à pervertir les programmes pour aller dans leur sens.

Et votre pire cauchemar?
Une soumission et un contrôle total du peuple au profit de quelques-uns, jusqu'à la prochaine éruption solaire qui atteindra la Terre et fera sauter toute l'électronique de la planète. La dernière remonte à la moitié du XIX[e] siècle, et elle avait mis à mal le système de télégraphie aux États-Unis. J'ai hâte…
Propos recueillis par Vincent Brunner



TRISTAN GARCIA, ÉCRIVAIN ET PHILOSOPHE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
Un certain nombre de programmes et d'agents logiciels, qui appartiennent à des sociétés privées, font sans doute tout un tas de choses avec moi – en tout cas avec les traces, les archives numériques de ce que j'ai fait, de ce que j'ai écrit, d'images de moi, d'interactions sociales et conversationnelles que j'ai (comme tous les autres êtres humains ou presque), abandonnées gratuitement derrière moi sur internet. Comme le capitalisme a miné la terre, en a extrait l'énergie fossile au risque de la dévaster, le capitalisme a miné l'information, a débité des phrases et des images en unités pour du calcul statistique, au risque de dévaster la sphère du sens. C'est le même extractivisme à l'œuvre. Quant à ce que je pourrais en faire de mieux, puisque je n'ai pas envie de m'en servir pour me mettre à son service, j'aimerais trouver avec d'autres des façons différentes, non administrées et bien plus anarchiques, d'interagir avec des agents logiciels non autoritaires, indéterminés, moins prévisibles.

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Que les datasets comprennent de plus en plus de données déjà produites par des I.A. Qu'il en émerge un style, graphique, textuel, vocal de l'I.A., qui ne soit plus de l'imitation servile et biaisée de formes humaines administrées, mais autre chose : une forme de subjectivité sans corps, qui ait sa façon d'écrire, de dessiner, de raisonner. Une fois admis qu'il puisse exister des sujets "hors corps", on pourrait rêver à des formes de coexistence avec les I.A., sans qu'elles soient à notre service ou nous au leur.

Et votre pire cauchemar ?
Que l'histoire se répète. Que l'I.A. soit simplement le nom d'une répétition, après décomposition et recomposition, des mêmes textes, des mêmes images, des mêmes idées, de la même histoire jusqu'à épuisement.

Propos recueillis par Nelly Kaprièlian





YELLE, MUSICIENNE

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
Je crois que je ne fais absolument rien avec l'I.A. personnellement, enfin pas à ma connaissance, mais attends, qui est en train d'écrire ce texte, là ?

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Mon plus grand rêve serait qu'elle sauve des vies et des esprits.

Et votre pire cauchemar ?
Ce serait qu'elle en prenne.

Propos recueillis par Franck Vergeade

CANBLASTER, MUSICIEN

Que faites-vous aujourd'hui avec l'I.A. ?
Suite à un live en collaboration avec l'Ircam, j'ai commencé à travailler avec le modèle RAVE : nous avons entraîné une I.A. à partir des sons de mes albums et de prises de synthé modulaire. Elle génère des percussions et des synthés inspirés par mes propres musiques, que je peux utiliser dans mes productions. Je l'utilise également pour rechercher des textures qui sont exclusives à ces nouveaux outils, notamment par la technique de transfert (transformer un son en un autre, à partir d'une source audio plutôt que d'un *prompt*).

Quel est votre plus grand rêve avec l'I.A. ?
Trouver des possibilités et des textures qui ne sont possibles avec aucun autre moyen, et qui inspirent les gens ; faire évoluer la façon dont la musique sonne depuis maintenant quelques années, et trouver de nouvelles choses plutôt que de copier à l'identique ce qui existe déjà.

Et votre pire cauchemar ?
Les actions prises par des plateformes comme Spotify, qui créent de faux artistes avec de fausses musiques, entièrement générées par I.A., sans rien apporter de nouveau en matière de création artistique, et qui prennent la direction de substituer les artistes par des I.A., pour des raisons de profit plutôt que de collaboration.

Propos recueillis par Carole Boinet

Hannah Assouline · Jerome Lobato

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

DU 20 AU 24 AOÛT 2025



20 AOÛT 2025

CHAPPELL ROAN

LONDON GRAMMAR

SUKI WATERHOUSE * LUVCAT ...

21 AOÛT 2025

A$AP ROCKY * VAMPIRE WEEKEND * DOECHII * KHRUANGBIN

BARRY CAN'T SWIM * MK.GEE * MONTELL FISH ...

22 AOÛT 2025

ANYMA

AURORA * CARIBOU * EMPIRE OF THE SUN * MARC REBILLET

GOOD NEIGHBOURS ...

23 AOÛT 2025

JUSTICE * JAMIE XX * JORJA SMITH

ARTEMAS * DABEULL * LUIDJI ...

24 AOÛT 2025

QUEENS OF THE STONE AGE * FONTAINES D.C.

LAST TRAIN * STEREOPHONICS * WALLOWS

KNEECAP * SHARON VAN ETTEN & THE ATTACHMENT THEORY ...

INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2-L-R-21-2969 – N°3-L-R-21-9270 – ILLUSTRATION : Sébastien Feraut ©Nark1

Revolut GENERALI CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX SAINT-CLOUD RATP Brut. Région îledeFrance Les Inrockuptibles L'EQUIPE Libération DEEZER france.tv inter

LOUISE DESNOS



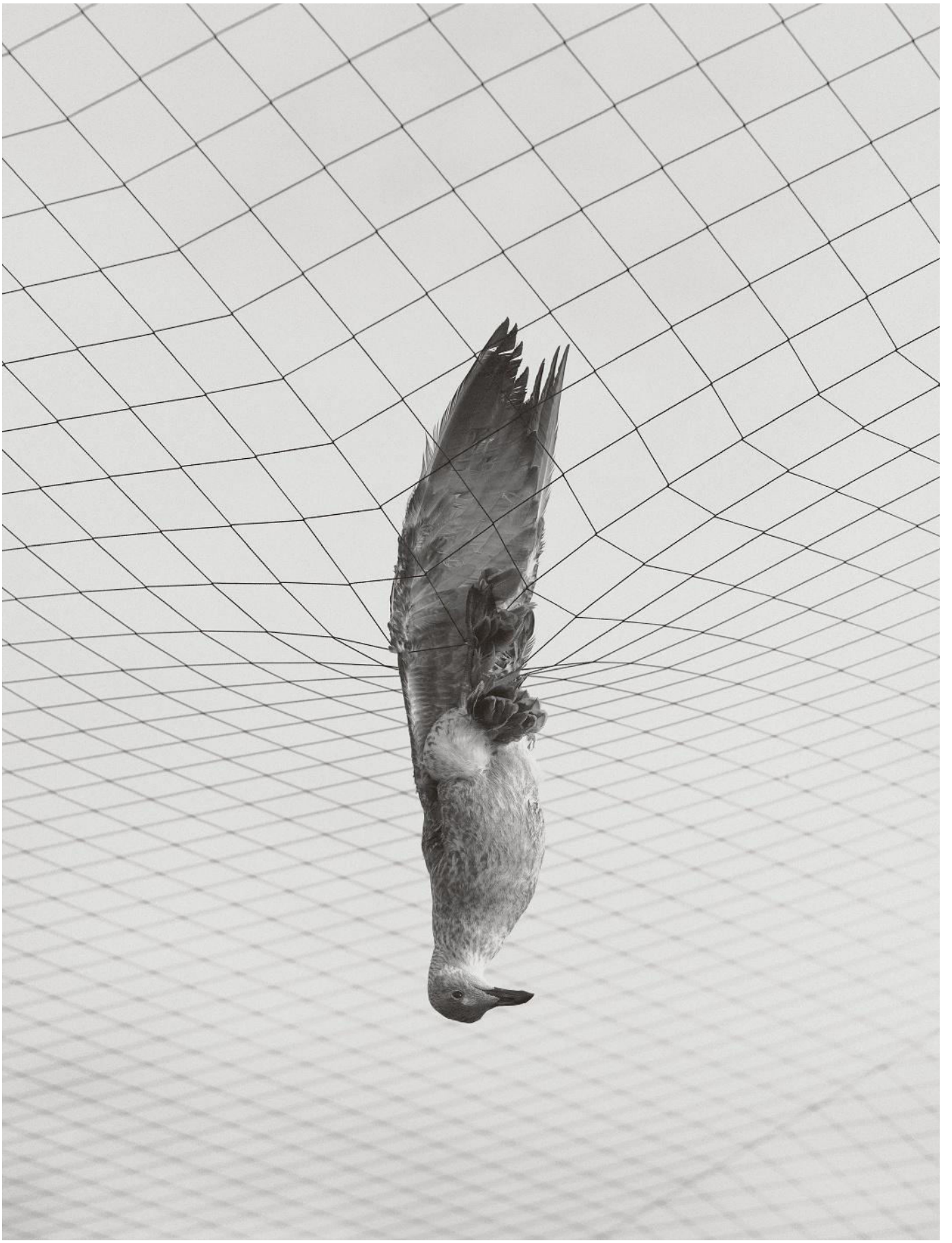




"Acédie". Ce mot sonne comme le nom d'une contrée sauvage et lointaine. Mais il s'agit d'une certaine mélancolie. Ou ennui. Ou découragement. C'est précisément ce que la jeune photographe Louise Desnos a voulu mettre en lumière dans son recueil *Acedia*.
Cet état d'abandon de soi qui nous happe parfois et auquel il peut être bon de se confronter. Le manque, l'impuissance, le doute. On baisse les armes, on cesse de combattre. Et notre vision s'attache alors aux détails, aux fragments, aux matières. L'œil ne serait-il pas plus affûté lorsqu'on traverse ces états où le temps prend son temps ? Nos sens ne seraient-ils pas, de manière assez paradoxale, en pleine effervescence ?
Louise Desnos en a en tout cas tiré un élégant éloge de la paresse. **Aurélie Derhee**

Acedia de Louise Desnos (Witty Books), 112 p., 37 €. En librairie.

Le travail de Louise Desnos, portraitiste régulière pour *Les Inrockuptibles*, a été présenté au sein de l'exposition *Jeunes Gens modernes #2* lors de l'édition 2025 des Inrocks Festival, au Centquatre-Paris.







CHANEL

JOAILLERIE



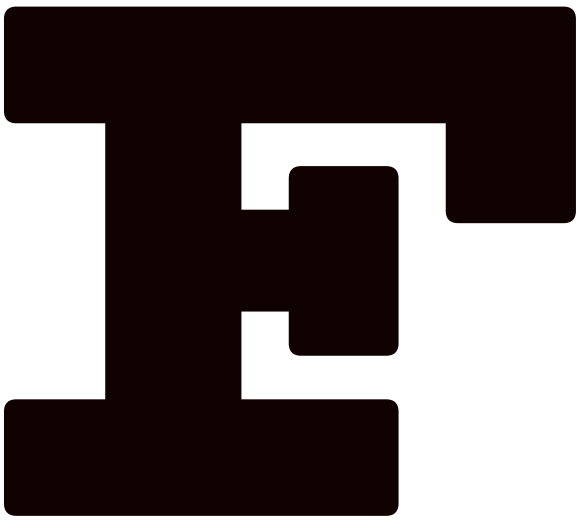
COCO CRUSH

Vagues d'émotions

Il a réinventé le minimalisme indie pop avec The xx et s'est transformé en mégastar de la musique électronique en solo. Rencontre à Londres avec Jamie xx, surfeur autant que musicien, et chef d'orchestre de la bande-son d'une Angleterre qui a retrouvé des couleurs.

Texte François Moreau
Photo Laura Jane Coulson





évrier 2025, Londres, quartier de Lower Clapton. Un homme fait du tai-chi-chuan pieds nus (pieds nus !) dans l'herbe du parc de Clapton Square en bravant le froid perçant sous un ciel bleu azur. AirPods dans les oreilles, il multiplie les enchaînements, le regard tourné vers son smartphone, et détaille chacun de ses gestes en français – deuxième langue la plus parlée dans la capitale britannique après l'anglais. Une petite enceinte sur laquelle repose le téléphone laisse, quant à elle, échapper une nappe de musique ambient, un peu new age, pour le folklore zen probablement. La scène raconte quelque chose de l'époque connectée autant que du sentiment de sérénité qui règne dans cette partie gentrifiée de la ville, frontalière avec le quartier de Hackney, où Jamie xx nous a donné rendez-vous après nous avoir posé un lapin la veille au soir – il avait oublié l'anniversaire de sa mère.
Après un petit tour du quartier, on entre dans The Square, un spot épuré, spécialisé dans les bols de granola et l'avocado toast. Jamie y a ses habitudes. Lui n'est pas encore là, mais le type du parc est accoudé au bar. En visioconférence, il débriefe : *"Je ne sens plus mes pieds, mais je te jure, certains de mes cheveux blancs sont redevenus noirs, c'est formidable."*
On songe brièvement à se mettre au tai-chi. Quelques minutes plus tard, l'homme qu'on attend arrive enfin, réservé, mais résolument relax. Il s'excuse du retard, salue deux jeunes gens branchés derrière leur laptop qu'il semble bien connaître, puis s'installe face à nous avant de commander un thé.
"J'ai grandi à Londres, mais dans le sud-ouest de la ville. Je n'aimais pas beaucoup le coin, alors je passais l'essentiel de mon temps entre Shoreditch et Hackney, c'était plus central. Quand je m'y suis installé, c'était parce que tous les musiciens y habitaient. Aujourd'hui, j'aime surtout le calme que l'on trouve ici", nous confie-t-il. •••

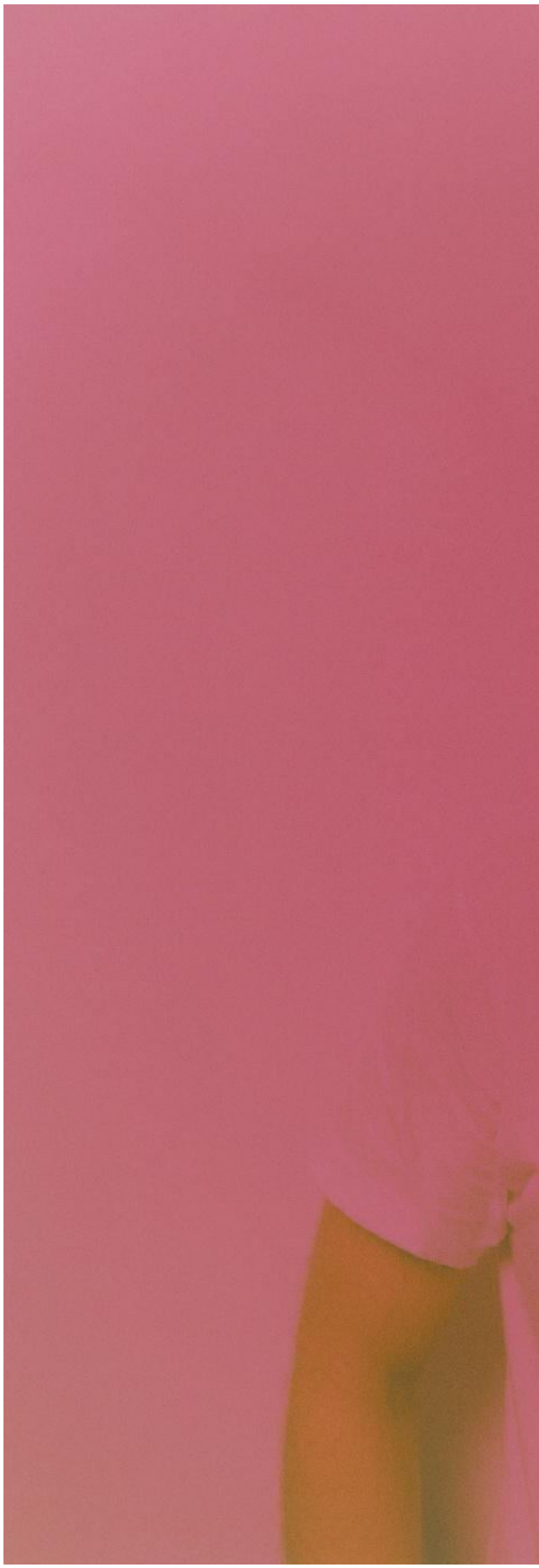


“Le surf ne m’aide pas du tout à faire de la musique. Quand je suis sur la planche, le seul truc qui m’obsède, c’est de continuer à surfer.”

→ Jamie a passé la journée de la veille avec Romy Madley Croft et Oliver Sim, ses copains de The xx, le groupe qu’ils et elle ont fondé à l’adolescence. Le trio s’est retrouvé chez Jamie, qui a aménagé sa maison en différents espaces de travail à chaque étage avec, au sous-sol, une pièce pour enregistrer et, au premier, une salle dédiée aux jam sessions : *“C’était notre premier jour de réunion, on a surtout discuté et écouté de la musique. C’était vraiment agréable. Avant, on se contentait de prendre nos instruments et de jouer, en espérant que quelque chose de bien en sorte. Maintenant, on prend le temps de réfléchir à la manière dont tout s’assemble. Au final, je pense que c’est une bonne chose, même si c’est une approche différente.”*
Le garçon a bon teint, il revient tout juste d’un safari surf sur la côte basque, vers Biarritz, où il a ses habitudes – son art martial à lui. Au début des années 1990, il n’y avait que la musique et le skate dans la vie du jeune homme, le genre de teenager qui filme avec une Super 8 ses potes en train de rentrer des tricks sur une barre de slide.

DES BLOCAGES FÉCONDS

Aujourd’hui, il peut se permettre de voyager plus fréquemment, c’est donc plutôt musique et surf : *“Je suis un peu trop vieux et fragile pour le skate”*, reconnaît-il – il aura 37 ans en octobre prochain. *“Avant, je n’avais pas peur de tomber, maintenant je ne pense qu’à ça. Je ne suis plus remonté sur une quelconque planche depuis des années par crainte de me péter un truc”*, lui confie-t-on. Il compatit : *“C’est de plus en plus présent chez moi également, mais j’ai l’impression que ça fait aussi partie du fun. Ce qui est gratifiant, c’est de surmonter cette peur, je trouve. Ça a le pouvoir de te donner une sensation d’accomplissement.”*
Est-ce parce que la pratique du surf l’inspire musicalement que son dernier album, publié en septembre 2024, s’appelle *In Waves* ? Ou ce titre a-t-il une portée plus métaphorique, évoquant cette idée d’accomplissement, qui expliquerait les neuf années écoulées depuis son premier disque solo, *In Colour,* paru en 2015 ? Jamie : *“Une des raisons pour lesquelles cet album m’a pris autant de temps, c’est qu’il m’a fallu comprendre ce dont j’avais vraiment besoin pour avancer. J’ai fini par accepter que les périodes de blocage faisaient partie du processus. Je ne suis pas pressé et j’ai le privilège de pouvoir me dire que, quand ça bloque, je peux m’échapper du studio, aller à un concert, ou faire tout autre chose. Ça m’aide à réactiver mon inspiration, même si, techniquement, on ne peut pas dire que c’est du travail. Mais c’est parfois nécessaire.”*





Les mots de Jamie nous ramènent à ceux de Nick Cave, pour qui aller boire des coups en terrasse et regarder passer les gens fait partie intégrante du job d'un artiste. Et le surf, alors ? *"Le surf, c'est autre chose. Ça ne m'aide pas du tout à faire de la musique. Quand je suis sur la planche, le seul truc qui m'obsède, c'est de continuer à surfer. Cette simple activité me satisfait pleinement. Mais c'est très utile pour me mettre dans un état d'esprit apaisé, ce dont j'ai besoin pour créer. Donc, d'une certaine façon, il a fallu que je surfe beaucoup pour être en mesure de faire cet album."*

UN HABITUÉ DE L'EUROSTAR

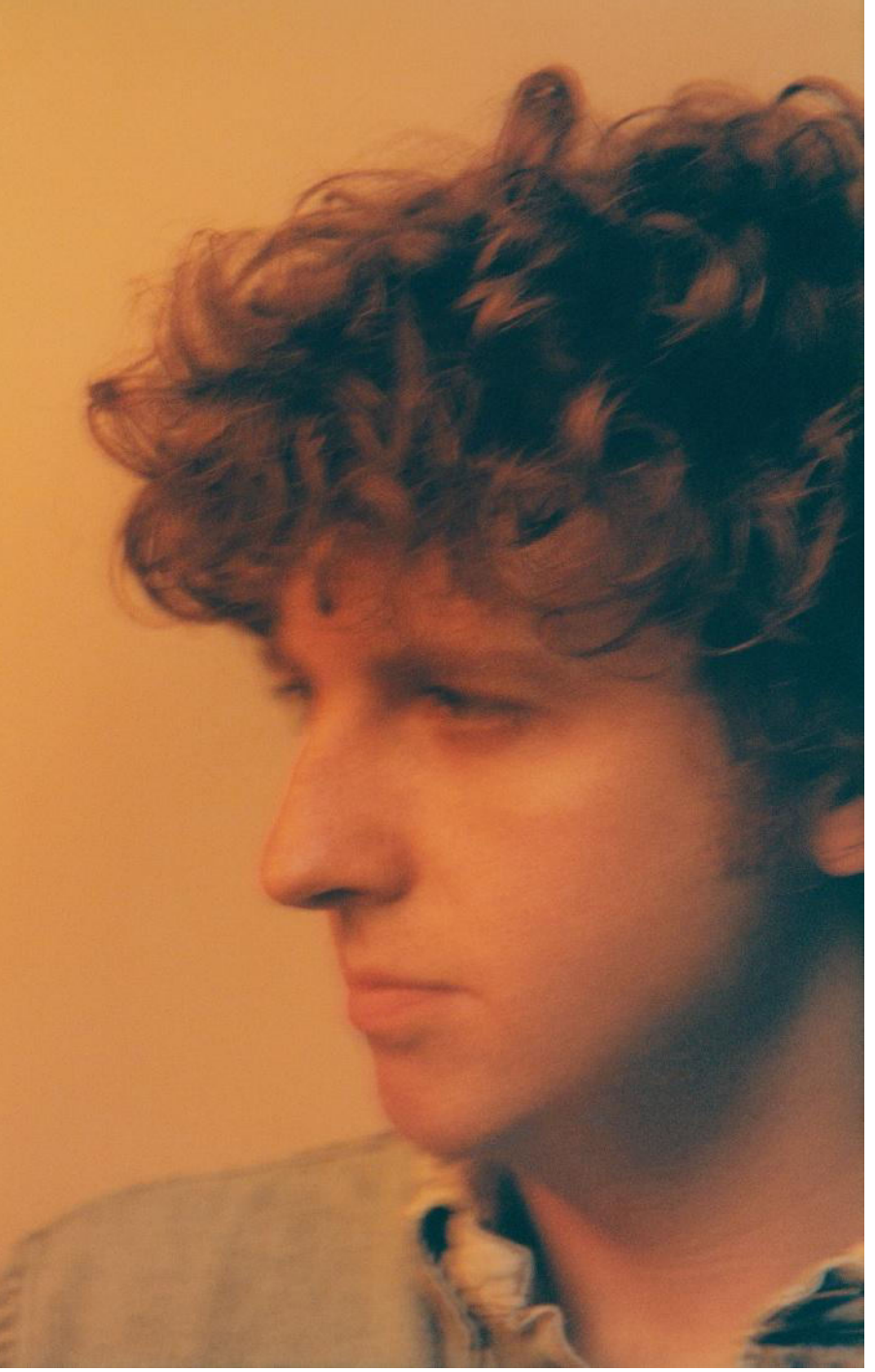
La quête de quiétude apparente de Jamie xx pourrait laisser entendre qu'*In Waves* serait un disque d'ambient pour méditation transcendantale aux effluves marins, caressé par les embruns. Alors qu'il s'agit surtout d'un album de pop électronique balèze, taillé pour le dancefloor des stades et hanté par la bass music – terme générique désignant l'ensemble des sous-genres de la musique électronique outre-Manche.

Il rigole : *"Me lancer dans un truc plus ambient ? J'y pense de plus en plus, oui. Sûrement par souci du contrepied, après avoir tourné toutes ces années dans le monde entier et joué dans des enceintes énormes. C'est excitant, mais ça t'oblige à rester debout une bonne partie de la nuit. Ça me plairait bien de me concentrer davantage sur la production d'une musique plus intime, que je pourrais jouer au Barbican* [Barbican Centre, centre culturel londonien] *ou à l'opéra, ce genre de lieux. Un défi qui correspondrait peut-être mieux à mon mode de vie, en effet. Bref, ça m'a traversé l'esprit, je ne dis pas que ça aboutira. Mais j'ai clairement réfléchi à m'éloigner du clubbing au moins un temps."*

L'occasion de rappeler que les clubs ne sont pas l'unique terrain de jeu de Jamie, qui a déjà rempli l'Opéra Garnier en 2017, sous la houlette du chorégraphe mancunien Wayne McGregor, pour le ballet *Tree of Codes,* dont il a assuré la composition et la direction musicale. Jamie Smith (son patronyme civil) n'est pas vieux, mais il est suffisamment âgé pour avoir connu le monde sans les réseaux sociaux, MySpace et l'Angleterre avant le Brexit. Au début des années 2000, il avait l'habitude de grimper dans l'Eurostar avec une simple carte d'identité pour venir faire du skate à Paris.

Il a surtout été, très jeune, contemporain de l'émergence ultra-localisée de cultures musicales underground fascinantes qui tissaient, à Londres, un réseau de tribus évoluant dans un monde interlope, à la marge des logiques mercantiles de la pop mainstream et du tout-venant charrié par les émissions de télé-crochet. À l'âge de 10 ans, il tripatouillait déjà les platines, faisait le mur à l'âge de 15 ans pour mixer dans les bars et écoutait en boucle les *tapes* que ses oncles, DJ eux aussi, concoctaient pour lui.

"Quand j'ai commencé à être assez grand pour aller en soirée, la ville était en pleine effervescence. Il y avait la scène dubstep et tous ces mouvements venus du sud de Londres, à deux pas de là où j'ai grandi. Au début, j'allais dans des endroits un peu miteux, les seuls qui nous laissaient rentrer. Et puis j'ai découvert le Plastic People [club culte de Londres, fermé depuis 2015]. *Ce soir-là, la salle était presque vide. On devait être deux, plus le DJ. Je ne sais plus qui mixait d'ailleurs, c'était de la drum and bass. Mais c'était la première fois que je dansais en prenant du plaisir. Après ça, j'adorais y aller seul, alors qu'avant, sortir était surtout un truc de socialisation. À partir de ce moment-là, j'y allais* •••



→ *vraiment pour la musique. En parallèle, la vague new wave, indie explosait en une multitude de groupes. À Shoreditch, tu entendais de la musique à tous les coins de rue. Comme c'était ma première expérience, je pensais que ça avait toujours été comme ça. Mais aujourd'hui, je réalise à quel point j'ai eu de la chance d'en être. Tout a un peu changé depuis : la façon dont les gens écoutent la musique a transformé leur manière de sortir et de vivre. Bien sûr, il se passe encore énormément de choses à Londres, mais ce n'est plus pareil. C'est une effervescence qui a été propre à cette époque.*"

UN PETIT COUP DE VIEUX?

In Waves encapsule ainsi la mémoire d'un homme autant que celle d'un temps, comme si Jamie jouait le rôle d'une interface biaisée par ses propres affects : *"Oh, c'est une manière très poétique de dire les choses. Mais c'est ça, je crois. Je pense que quand je crée quelque chose que j'aime vraiment, c'est souvent le résultat d'une erreur. Ensuite, il y a toujours une sensation qui surgit, un truc difficile à décrire, mais que je vis à chaque fois que je crée. Une sorte de tension entre un mélange de souvenirs et de nostalgie et la volonté d'en faire quelque chose de moderne, parce que je ne veux pas donner l'impression de regarder dans le rétro.*"

On suggère l'idée que par sa texture, ses embardées inattendues mais aussi par son aspect très attendu, comme si elle répondait sans complexe à un cahier des charges d'efficacité pop, sa musique ne serait ni tendance, ni rétro, ni avant-gardiste, mais plutôt intemporelle. Comment expliquer sinon un morceau tel que *Treat Each Other Right,* avec son slogan en forme d'appel à l'unité scandé comme si on était dans un club américain au mitan des années 1980 ?

Il acquiesce. On lui fait remarquer, en revanche, que son disque n'a pas été affecté par la dernière révolution en date dans le business de la musique électronique : l'hyperpop, cette forme accélérée et excessive de la pop clinquante des années 2000.

On a pris un coup de vieux, Jamie ? Il se marre : *"Je me suis vraiment senti prendre de l'âge, oui. C'est la première fois de ma vie que je me suis dit que je ne comprenais pas ce qu'il se passait dans le domaine de la musique. J'ai déjà joué dans des soirées hyperpop, je vais même faire une sorte de collaboration avec PC Music prochainement, mais si je sais apprécier le fait qu'ils s'efforcent tous de proposer un son frais et nouveau, je ne me suis jamais senti connecté.*"

LA MUSIQUE, UN PUR PLAISIR

Pendant le confinement, Jamie réalise qu'il a passé plus de la moitié de sa vie dans la peau d'un musicien professionnel : *"Tu sais, je n'avais jamais pensé que je pourrais vivre un jour de la musique. Je me contentais de la vénérer, tout simplement. Au lycée, je faisais partie d'un groupe, mais je n'allais pas souvent en cours. Quand j'étais dans ma chambre, je créais* •••

"Je pense que quand je crée quelque chose que j'aime vraiment, c'est souvent le résultat d'une erreur."

Jamie xx, un mix exclusif sur une K7 collector

Cofondateur de The xx, l'un des groupes les plus influents des années 2010, et infatigable producteur électronique depuis quinze ans, Jamie xx offre en exclusivité pour *Les Inrockuptibles* une mixtape renversante de 18 titres, avec le soutien de Chanel Coco Crush. Sur cette cassette collector éditée à seulement 2 000 exemplaires, disponible en kiosque et pour nos abonné·es, on retrouve en titre bonus *It's So Good*, l'inédit composé par Jamie xx pour la campagne Coco Crush de Chanel. Sur les deux faces, le producteur londonien a pris un malin plaisir à mélanger ses propres morceaux (*F.U.* avec Erykah Badu, *Still Summer*, *Kill Dem*, *Wanna*, *Treat Each Other Right*, *The Rest Is Noise*, *All You Children* avec The Avalanches), des trouvailles de la scène club et UK garage britannique dont il a le secret (Bakey, Villager, Waleed, Frazer Ray, D.E.A. Project, Or:la, Champion, Notion, SPD) et autres curiosités (du mystérieux The Dove au saxophoniste japonais Yasuaki Shimizu). Un voyage musical signé Jamie xx pour transformer vos soirées domestiques en véritables dancefloors. **Franck Vergeade**



“Je n’avais jamais pensé que je pourrais vivre un jour de la musique. Je me contentais de la vénérer, tout simplement.”

→ *de la musique sans vraiment réfléchir à ce que ça pourrait devenir. À un moment, j’ai eu le choix entre aller à l’université ou partir en tournée avec The xx à travers l’Europe, entassés à l’arrière d’un van. J’ai choisi le van. L’équilibre entre la passion et le job me travaille encore. J’ai souvent l’impression de n’avoir que deux options. Soit je suis inspiré et excité par la musique, mais à bout de force ; soit je suis totalement reposé, mais si déconnecté que je me sens incapable d’avancer. Je navigue en permanence entre les deux. Le surf m’aide sans doute à trouver cet équilibre.”*

La pause imposée par le Covid aura donc été salutaire, le DJ et producteur ayant eu l’occasion de se replonger dans ses disques comme à l’époque où il samplait les albums de soul et de jazz de ses parents. Redécouvrir les joies simples de faire de la musique sans objectif de vente et de diffusion a requinqué le garçon, abasourdi comme tout le monde par l’urgence imposée par son statut de star de la musique électronique.

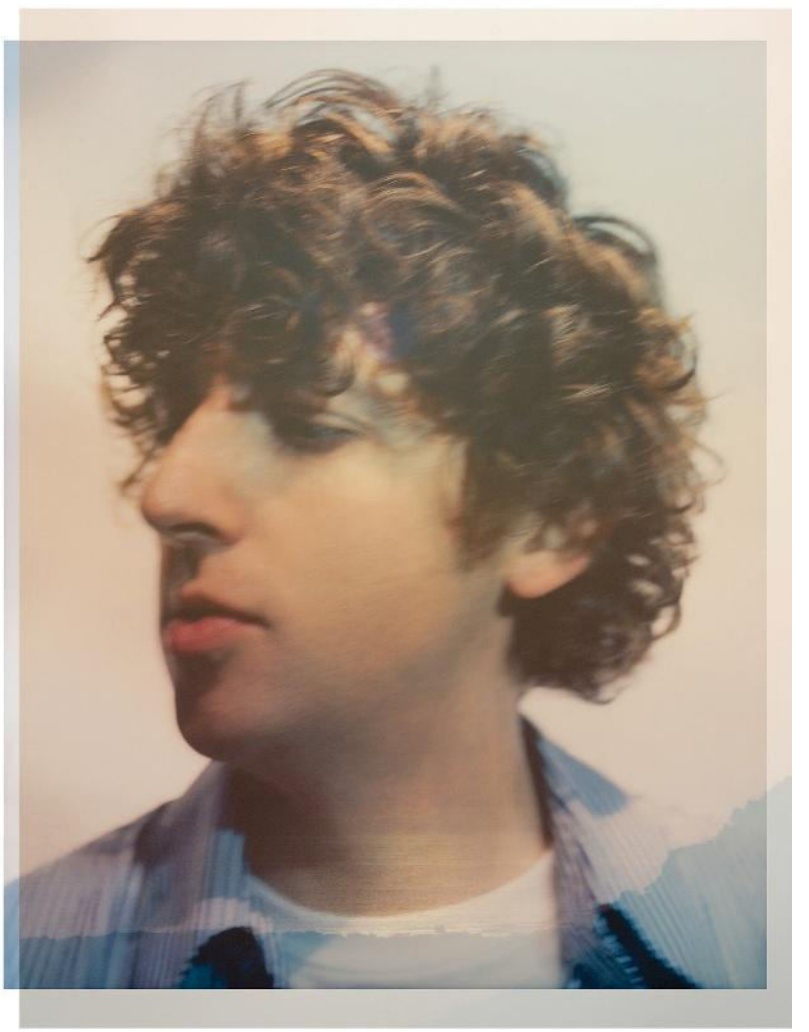
“GLISSER AVEC GRÂCE”

“Je ne sais pas compartimenter, genre désactiver la partie créative de mon cerveau. Ça m’enthousiasme vraiment quand j’entends un morceau qui me donne envie à mon tour de composer. Pas forcément en samplant, mais juste en m’inspirant d’une idée pour créer un truc nouveau. J’ai compris que je n’avais pas pu faire cela depuis très longtemps.” Au sortir du confinement, il part gambader à Hackney, le long du canal sur les rives duquel de petites raves ont poussé comme des champignons, signe que la vie londonienne, indissociable de la musique, reprenait ses droits : *“Ça ressemblait à ce que j’avais toujours rêvé de revoir surgir. Bien sûr, ce n’était pas comme dans les années 1990-2000. Enfin, pas exactement. Mais ça a été une étincelle inspirante.”*

La sortie de l’enthousiasmant *In Waves* coïncide peu ou prou avec l’arrivée au pouvoir du parti travailliste en la personne du Premier ministre Keir Starmer, qui pourrait faire souffler un vent nouveau post-Brexit. Jamie, lui, refuse de parler politique, et nous invite à écouter le disque. Avant de nous quitter, on aperçoit au loin Oliver Sim traçant son chemin. Il se rend probablement chez Jamie, pour avancer sur le prochain album de The xx : *“On a tous fait du chemin depuis toutes ces années avec le groupe, mais aussi en solo. Tout ça va forcément influencer le son du prochain disque, mais aussi rendre notre collaboration plus difficile, chacun ayant développé son propre univers. Tout l’enjeu est de réussir à combiner tout ça. C’est ce qu’on va s’efforcer de faire cette semaine.”*

Comme disait le philosophe Ralph Waldo Emerson : *“Nous vivons au milieu des surfaces, et le véritable art de la vie consiste à glisser dessus avec grâce.”* La preuve que les surfeur·ses sont des artistes.

In Waves (Young/Wagram). En concert à l’Adidas Arena, Paris, le 21 mars et au festival Rock en Seine, Saint-Cloud, le 23 août.





Jamie xx par Oliver Sim (The xx) : “Un producteur accompli, avec une vraie vision artistique”

“Je me souviendrai toujours de la première fois où j’ai vu Jamie. On avait 11 ans, c’était le jour de la pré-rentrée et on était assis l’un à côté de l’autre dans une classe d’art à la Elliott School. À ce moment-là, je connaissais déjà Romy, c’était un peu mon filet de sécurité, mais on nous avait mis dans deux classes différentes. Comme je sentais Jamie tout aussi effrayé que moi, on a très vite sympathisé. Avec le recul, je me dis même qu’il ne pouvait en être autrement : on était faits pour être amis !
À l’époque, il n’avait pas vraiment confiance en lui. C’était typiquement le genre d’adolescent qui pense être condamné à ne pas faire de vagues, persuadé de ne pas avoir les moyens de créer quelque chose d’exceptionnel. Ça lui a pris du temps de croire en ses capacités, si bien que j’ai été surpris de voir qu’il était le premier d’entre nous à tenter l’aventure en solo *[*In Colour *en 2015]*. Avec, en prime, une chanson comme *Gosh,* qui reste encore aujourd’hui l’une de mes préférées. Parce qu’elle a donné vie à l’un des clips les plus incroyables de tous les temps. Et parce qu’elle est d’une efficacité redoutable quand on la passe en DJ-set, à un volume très élevé et dans un contexte adapté à ce son de caisse claire si caractéristique de Jamie.
Au fur et à mesure des années, on a évidemment vécu beaucoup de choses ensemble, mais l’enregistrement de mon album solo *[*Hideous Bastard *en 2022]* a indéniablement renforcé notre amitié. C’était la première fois que l’on travaillait uniquement à deux, et j’ai aimé la manière dont il s’est glissé dans son rôle de producteur, avec beaucoup d’humilité, sachant que cet album était quelque chose d’assez lourd à porter pour moi *[Oliver y dévoile notamment sa séropositivité]*. Je me souviens notamment de toutes ces discussions que l’on a pu avoir au sujet de l’homosexualité, ce qui n’arrive pas si souvent lorsqu’on traîne avec des gars hétérosexuels. Je me souviens aussi de tous ces films d’horreur qu’il a consenti à regarder pour pleinement comprendre mon concept, quand bien même il déteste ce genre de films. *[rires]* Avec le temps, il a appris à se faire confiance, à s’extraire d’une certaine forme de timidité. C’est un producteur accompli, avec une vraie vision artistique, mais sa force sur *Hideous Bastard* a été de donner une direction sans jamais crier ni chercher à dominer les discussions ou à imposer son identité musicale.
Waited All Night est officiellement le dernier titre fait ensemble, et il est né avec beaucoup de spontanéité, lors de sessions pour The xx. Romy et lui avaient cette chanson en commun, elle me paraissait déjà à un stade avancé, mais Jamie m’a suggéré d’ajouter quelques idées, puis quelques notes, et a fini par me demander de poser ma voix. Cette façon de procéder illustre bien la manière dont il travaille, par strates, très méticuleusement, en étant à l’écoute des meilleures idées qui flottent autour de lui. Début février, j’ai passé la semaine à composer à ses côtés, et la façon dont il a mené ces sessions m’a totalement bluffé. Il est dans une forme incroyable, avec une réelle envie de montrer encore une nouvelle facette de lui, de sa musique.” **Propos recueillis par Maxime Delcourt**

↑
Oliver Sim photographié pour *Les Inrockuptibles* par Valentin Hennequin à Paris, en 2022.

Valentin Hennequin pour Les Inrockuptibles



“Un opéra et un nouvel album de Gorillaz, ça me semble suffisant pour 2025!”



Goethe, Mozart, le Lido… et Damon Albarn : ceci n'est pas un Kamoulox, mais les pièces maîtresses de *The Magic Flute II, La Malédiction*, un opéra électronique présenté au Lido 2 Paris fin mars. Le leader de Blur nous invite dans les coulisses de ce projet singulier.

Texte Carole Boinet
Photo Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles

À Paris, en novembre 2024.

On savait Damon Albarn bûcheur, on le découvre acharné de travail. Après un nouvel album et une tournée internationale avec Blur (voir à ce propos le très bon docu *Blur : To the End* de Pierre Dejalieu, sur Canal+, sur leur reformation), le voici déjà de retour pour un projet étonnant : la suite de *La Flûte enchantée* au Lido 2 Paris. Oui, *La Flûte enchantée* de Mozart avait une esquisse de suite, sous la plume de Goethe. Jean-Luc Choplin, actuel directeur du Lido 2 Paris, a remis la main dessus, contacté le metteur en scène britannique Jeremy Sams et Damon Albarn (qu'il accueillit au Théâtre du Châtelet, qu'il dirigea de 2004 à 2017) pour monter un opéra électronique. Ça tombe bien : Damon aime l'étonnement, les secousses même, sortir de sa zone de confort, se frotter à l'inconnu, surtout en ce qui concerne la musique. Très peu pour lui, la nostalgie au doux parfum de naphtaline ; très peu pour lui, les lauriers sur la tête et les pieds sur le canapé. Damon bouge, s'agite, sans jamais se disperser, mu par une curiosité hyper-enthousiasmante et communicative. Doit-on refaire la liste des projets menés tambour battant depuis les années 1990 par ce jeune Britannique plus féru de découvertes que de la *lad attitude* de ses frères ennemis, Oasis ? Gorillaz, The Good, the Bad & the Queen, des opéras pop et comédie musicale – *Monkey, Journey to the West* (2007), *Wonder.land* (2015), *Le Vol du Boli* (2020) avec Abderrahmane Sissako… –, Africa Express (organisation facilitant les collaborations culturelles entre l'Afrique, le Moyen-Orient et les pays occidentaux), son projet solo….
À chaque rencontre avec Damon Albarn, la même impression : celle de croiser la route d'un type brillant, emporté par l'envie démentielle de découvrir et de partager, obsédé par la musique mais ouvert à l'art sous toutes ses formes. Sans mièvrerie. Avec, plutôt, ce petit sourire en coin, ce rire d'une coquinerie adolescente qui ne l'a jamais quitté.

Damon Albarn — C'est ma première œuvre opératique. C'est un véritable opéra, qui provient d'un livret, ou d'un fragment de livret écrit par Goethe, qui voulait le voir adapté par Mozart. Malheureusement, Mozart est mort et je ne pense pas que Goethe le lui ait transmis. Ça a donc atterri dans un tiroir pour des centaines d'années. Je ne sais même pas comment cela a été redécouvert. C'est un fragment, donc plutôt vague, mais ce fragment comporte l'ADN de Goethe et est assurément tissé avec l'ADN de *La Flûte enchantée*. Donc, quand Jean-Luc *[Choplin]* m'a proposé d'écrire la partie 2 de *La Flûte enchantée*, j'ai sauté sur l'occasion, certainement dans un accès de folie. C'était si ridicule de m'essayer à l'opéra avec *La Flûte enchantée*, le plus grand opéra de tous les temps ! Le niveau d'absurdité était si élevé que cela n'avait plus grande importance… Il n'y avait aucun moyen que je sois à la hauteur. Par conséquent, j'étais plutôt libre de faire ce que je voulais. La proposition était si énorme que la seule façon pour moi de l'approcher était justement d'oublier totalement sa dimension énorme. Et le sérieux de ces deux hommes, Mozart, Goethe… complètement fou !

Mais Goethe n'écrivait pas de partition… Il s'agit donc d'un récit ?

Non, non, pas vraiment. Ce sont des instructions super-vagues, rien sur quoi se baser réellement. Il n'y avait pas grand-chose. Jeremy *[Sams, auteur de* The Magic Flute II, La Malédiction*]* a fait un travail brillant pour étoffer l'opéra afin qu'il y ait suffisamment de matière sur laquelle travailler. L'histoire de *La Flûte enchantée* a des personnages très identifiables que l'on retrouve dans *La Malédiction*, à tel point qu'on pourrait quasiment le jouer à la suite de *La Flûte enchantée* !

Tu connaissais bien *La Flûte enchantée* ?

Je l'ai vu plusieurs fois, oui. J'allais occasionnellement à l'opéra avant ce projet, mais je l'avais vu. Depuis ce projet, je vais beaucoup plus à l'opéra afin de m'en faire une idée plus précise, et j'ai vu tous les projets autour de *La Flûte enchantée*.

Comment as-tu travaillé sur la musique ?

Par où commencer ? C'est fou.. par où commencer ? J'ai eu plusieurs mauvais départs, mais heureusement je n'ai pas eu besoin d'aller bien loin avant de m'apercevoir que c'était nul et que je devais tout recommencer à zéro. Ce qui a été le plus compliqué, c'est que je suis un songwriter qui écrit pour des voix populaires, au sens du R&B, du folk, du rock… peu importe le style musical. La différence entre ce type d'écriture et l'écriture d'un opéra est tout simplement immense. Si un chanteur d'opéra chante une chanson pop, cela sonnera très mauvais. Le langage pop ne fonctionne pas du tout avec l'opéra. Le langage de l'opéra est beaucoup plus… je ne dirais pas "compliqué"… C'est simplement que tu ne vas pas d'une note à l'autre en ligne droite. C'est beaucoup plus chromatique. La seule façon d'écrire un opéra est d'acquérir une écriture chromatique, l'opposé même d'une chanson pop. Nous avons des notes bleues, des trucs de ce type. Mais il s'agit principalement d'un voyage linéaire. Cela m'a pris du temps de comprendre ça. J'ai eu la chance d'avoir des ateliers avec des chanteurs d'opéra, de tester des choses et de comprendre assez clairement et rapidement ce qui marchait ou non. Tout ce qui avait le moindre ADN pop : affreux ! Si moi je le chantais, ça sonnait bien pourtant ! Une fois que j'ai pigé ça, j'ai pu retourner à ce que je sais faire : écrire de la musique. Mais j'ai dû utiliser un langage complètement différent.

Tu nous avais présenté le projet il y a un an comme un mix entre un opéra et la musique club, est-ce toujours le cas ?

C'est entièrement électronique. Tout d'abord parce que c'est présenté au Lido, qui a un plafond très bas. Je me suis donc dit que c'était l'endroit pour recréer une atmosphère de club tout en produisant un opéra. C'est comme ça que j'ai commencé à m'intéresser à la musique électronique, surtout aux instruments des années 1980. Mais ça reste un opéra – un opéra qui pourrait être une œuvre de musique club. Mais ce n'est pas une rave !

Tu t'es plongé dans l'œuvre de Goethe ?
J'ai lu *Les Souffrances du jeune Werther*, ses *Maximes*. Je ne dirais pas que j'ai tout lu, ce qui serait un vrai défi car il a beaucoup écrit je crois, mais je m'intéresse à Goethe désormais !

Et pourquoi t'intéresse-t-il ?
Quand j'étais à l'école, pour être tout à fait honnête, j'ai fait la terrible erreur d'apprendre l'allemand et non le français. Résultat, dans les années 1980, je suis allé dans des villes pas très glamour comme Francfort, alors que j'aurais pu aller à Marseille ou Avignon ! Et les filles n'étaient pas aussi intéressantes et cool que les Françaises ! Donc, voilà, j'ai fait cette erreur et je ne parle donc pas français, ce qui est très gênant car j'ai passé beaucoup de temps à travailler en France sur divers projets. J'aurais aimé avoir les bases en français que j'ai en allemand et parler couramment français. Bref, ce que j'aime chez Goethe, c'est ce mélange de logique et d'émotions dans lequel les Allemands excellent. Durant le confinement, j'ai beaucoup lu Kant, ce qui était épuisant. La seule manière de le lire pour moi, c'était au réveil, afin de ne pas m'endormir.

Qu'as-tu retenu de Kant ?
Kant… Bordel de merde… Je suppose l'idée que l'intention est l'élément le plus important d'une action.

Tu es d'accord ?
Suis-je d'accord avec quoi que ce soit ces derniers temps ? J'ai lu une très belle chose de Gide : selon lui, dans un moment d'extase, tu enveloppes le monde entier dans ta propre extase. Est-ce que je suis d'accord avec ça ? Oui. Mais comment est-ce possible d'être d'accord avec quoi que ce soit ? En étant d'accord de tout cœur avec quelque chose, on exclut automatiquement plein d'autres choses…

Pas faux…
C'est vrai ! Donc je suis toujours ouvert et curieux.

Mais être d'accord, c'est aussi trouver des réponses aux questions qui nous habitent…
Oui, mais les réponses vont être contredites par quelqu'un, ou quelque chose. En quoi je crois réellement ? Je crois à la nouveauté. Je crois aux jours nouveaux.

Même en ce moment ?
D'autant plus en ce moment. En tant qu'Européens, nous sommes embarqués dans un moment existentiel fou. Je ne crois même pas que nous réalisions combien les questions que nous devons nous poser sont grandes. Pour revenir à l'opéra, je crois qu'il y a la musique, le style d'écriture et les questions posées par les personnages qui ont vraiment trait au bouleversement et au chaos. C'est un opéra qui me semble donc très moderne, notamment avec l'apport des instruments électroniques. C'est une œuvre très moderne, très contemporaine. •••



“J’ai toujours été proche de l’imaginaire apocalyptique, de la mélancolie.”

→ **Être moderne, c’est important pour toi ?**
Oui, mais j’aime aussi le côté décadent de cet opéra, au sens où l’on s’affaisse dans des fauteuils très confortables, on boit du champagne et on l’écoute. Il y a une *vibe* très fin d’Empire. Mais en général, je n’aime pas être trop nostalgique. C’est important d’être pertinent. Plus tu vieillis, plus tu dois travailler pour l’être. Ce n’est pas quelque chose qui est acquis. Des gens de mon âge se disent : *“C’est à quelqu’un d’autre d’y aller désormais, j’ai suffisamment travaillé.*” Tu me connais… moi, j’ai cette volonté éreintante d’apprendre constamment et de m’améliorer.

Sais-tu pourquoi ?
Je ne sais pas, non. C’est fatigant parfois car, de temps à autre, ça serait bien que je ralentisse un peu, ce que je trouve très difficile à faire. J’y suis parvenu ce week-end, car j’ai voyagé aux États-Unis et j’ai attrapé une très mauvaise toux. Je tombe rarement malade, mais là j’ai dû lever le pied pendant quelques jours. Je ne l’ai fait que pour pouvoir me remettre à travailler le plus vite possible.

Que faisais-tu aux États-Unis ?
Des trucs de boulot. Pas l’opéra. Pourquoi je travaille ? J’adore faire de la musique et j’adore voir ce que je peux produire avec mes idées, jusqu’où je peux les emmener, jusqu’où je peux dresser des ponts entre des cultures différentes, créer de nouvelles connexions.

Tu ne te sens pas un peu désespéré en ce moment vu l’état du monde ?
Oui, mais tu sais, le désespoir est un moteur créatif très puissant ! J’ai toujours été proche de l’imaginaire apocalyptique, de la mélancolie. Je me sens totalement à l’aise avec tout ce chaos.

Et en même temps, tu es mu par cette envie de créer des connexions culturelles… C’est plus optimiste que mélancolique, non ?
Complètement ! Quand j’étais aux États-Unis, je suis d’abord allé à Los Angeles, qui, en raison des feux et de la météo, était vraiment merdique. C’était hyper-déprimant. Puis je suis allé sur l’autre côte, à Miami, et c’était totalement différent. Cela me semblait moins touché par Trump, et la présence d’une culture latino très forte donne à la ville une énergie singulière. C’était optimiste.

Pour revenir à l’opéra, comment as-tu travaillé avec Jeremy Sams ?
Jeremy Sams est très, très ouvert. C’est une personne extrêmement instruite sur l’opéra, et c’est un spécialiste de Goethe à Oxford. C’était très agréable de travailler avec quelqu’un d’impliqué dans cet univers. C’est Jean-Luc *[Choplin]*qui nous a fait nous rencontrer. Mais j’ai aussi travaillé avec des personnes fantastiques avec lesquelles j’avais déjà travaillé auparavant, notamment sur *Dr Dee [album-opéra de Damon Albarn, sorti en 2012]*. J’ai fait quelques trucs dans l’intervalle mais je n’ai jamais eu le sentiment qu’ils étaient particulièrement réussis créativement parlant. Je n’étais pas entièrement satisfait du résultat. Mais je suis reparti avec ma super-équipe de théâtre et j’ai le sentiment que, cette fois-ci, nous sommes parvenus à faire quelque chose de vraiment intéressant.

Ta fille a piloté les costumes ?
Oui. Et ma mère est aussi un peu impliquée ! C’est mon premier opéra, donc j’avais envie d’impliquer ma famille autant que possible. Ma fille vient d’être diplômée de la London School of Fashion. Je me suis donc dit que ce serait bien pour elle de continuer à apprendre avec nous, et elle a reçu beaucoup d’aide de personnes fantastiques à Paris. Elle a eu l’opportunité d’avoir accès à tous les vieux costumes du Lido depuis sa création, des trucs des années 1930, des costumes de cabaret. Si tu es dans la mode, c’est un rêve qui devient réalité !

Ce sont uniquement les costumes du Lido ?
Non, non. Ils sont réinterprétés. Un nouvel opéra, ce n’est pas une entreprise bon marché ! Il y a peu d’opéras contemporains qui voient le jour, et c’est bien dommage car c’est un médium merveilleux. L’opéra est en définitive la forme artistique la plus difficile à créer. Et je le dis uniquement car maintenant je sais à quel point c’est dur. Je n’ai pas spécialement réussi, mais je sais que c’est putain de difficile à faire. Et c’est merveilleux. J’adore à quel point c’est difficile. J’ai appris tant de choses, ça a complètement amélioré ma façon d’écrire. Ça l’a changée à tout jamais.

Tu as toujours conservé une curiosité pour la musique, comment découvres-tu de nouveaux sons ?
La musique me trouve elle-même. Je crée de la musique tout le temps. Je suis le genre de type qui travaille du matin au soir, cinq jours par semaine. Donc la musique m’entoure.

Ça ne t’a jamais lassé ?
Non, je pourrais littéralement m’asseoir au piano seize heures par jour.

Ah oui quand même…
Ouais, je sais ! *[rires]*

À partir de quel moment as-tu commencé à multiplier les projets, à vouloir être dans la connexion culturelle ?
J’ai été très chanceux. Mes parents sont artistes, donc j’ai grandi dans une maison incroyablement ouverte artistiquement parlant. C’était comme une seconde nature d’aller au musée, de voir de nouvelles expositions, de lire, de voyager, d’apprendre. C’est l’un des meilleurs trucs dans le fait de vivre : explorer la richesse de la condition humaine.

Envisagerais-tu de réaliser un film ou d’écrire un livre ? De sortir du cadre musical ?
J’ai un peu bossé sur des films par le passé, et je n’ai pas tellement apprécié. Ça a sûrement à voir avec le fait d’avoir

pris les mauvaises décisions quant aux projets sur lesquels je travaillais. Et un livre… Mon Dieu. Je devrais écrire un livre un jour, mais je ne suis pas du tout intéressé par l'autobiographie. J'aimerais écrire un livre sur le processus créatif.

On vit vraiment une ère du biopic, avec les sorties récentes de *Better Man* sur Robbie Williams et *Un parfait inconnu* sur Bob Dylan, pour ne citer qu'eux. Tu aimerais avoir ton biopic ?

Ça ne m'intéresse absolument pas. Je ne trouve pas ce type de films intéressant. Je ne suis pas intéressé par un film sur Bob Dylan. C'est du vide. J'adore Timothée Chalamet, mais je n'ai pas envie de voir ce film. Je n'ai pas envie de voir un film d'invention sur quelqu'un. Je peux aimer voir des gens faire semblant d'être d'autres personnes, mais quand il s'agit de musiciens… ça me met en colère. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de bons biopics… J'aime celui sur Joy Division, par exemple *[*Control *d'Anton Corbijn, 2007]*. J'aime aussi *Ray*.

Ride ?

Non, *Ray [Taylor Hackford, 2004]* ! Je ne suis pas certain que Ride ferait un biopic très intéressant… *[rires]* Mais pourquoi pas ! Pourquoi pas un film sur la scène shoegaze ? Wow ! *[rires]*

Quels sont tes projets pour 2025 ?

Je finis un nouvel album de Gorillaz. Un opéra et un nouvel album de Gorillaz, ça me semble suffisant pour 2025 ! À moins que quelqu'un m'accuse d'avoir levé le pied !

Et tu es excité par cet opéra ?

Je suis extrêmement excité. C'est l'une des meilleures choses que j'aie faites. Je commence les répétitions dans quelques semaines et je vais vraiment entendre si cela fonctionne ou non. J'ai vu des morceaux, des épisodes jusqu'à présent, mais là je vais avoir le projet final, l'ensemble musical. Tout est écrit, prêt à être joué. Je pense que cela ne ressemblera à rien de ce que tu as pu entendre auparavant. Je peux garantir au public une expérience complètement nouvelle.

Est-ce qu'un album sortira autour de cet opéra ?

Je l'espère. La version que nous allons présenter est vraiment une première mouture. Ce n'est pas un travail en cours, car c'est bien plus que ça. Mais c'est définitivement pour les gens curieux ! Je suis hyper-excité pour être honnête avec toi.

Tu étais déjà allé au Lido ?

Non, jamais. Mais je pense que c'est le truc le plus décalé qu'il y ait jamais eu là-bas ! Ce qui est une bonne chose. Cet endroit en a besoin ! C'est un quartier de Paris assez prétentieux, qui a besoin qu'on le secoue un peu, ce que cet opéra va faire, c'est certain ! ▮

The Magic Flute II, La Malédiction de Damon Albarn et Jeremy Sams d'après Goethe, direction musicale Stephen Higgins, supervision musicale Michael Smith, au Lido 2 Paris, du 27 au 30 mars.



Qui se souvient des femmes de la Beat Generation ?

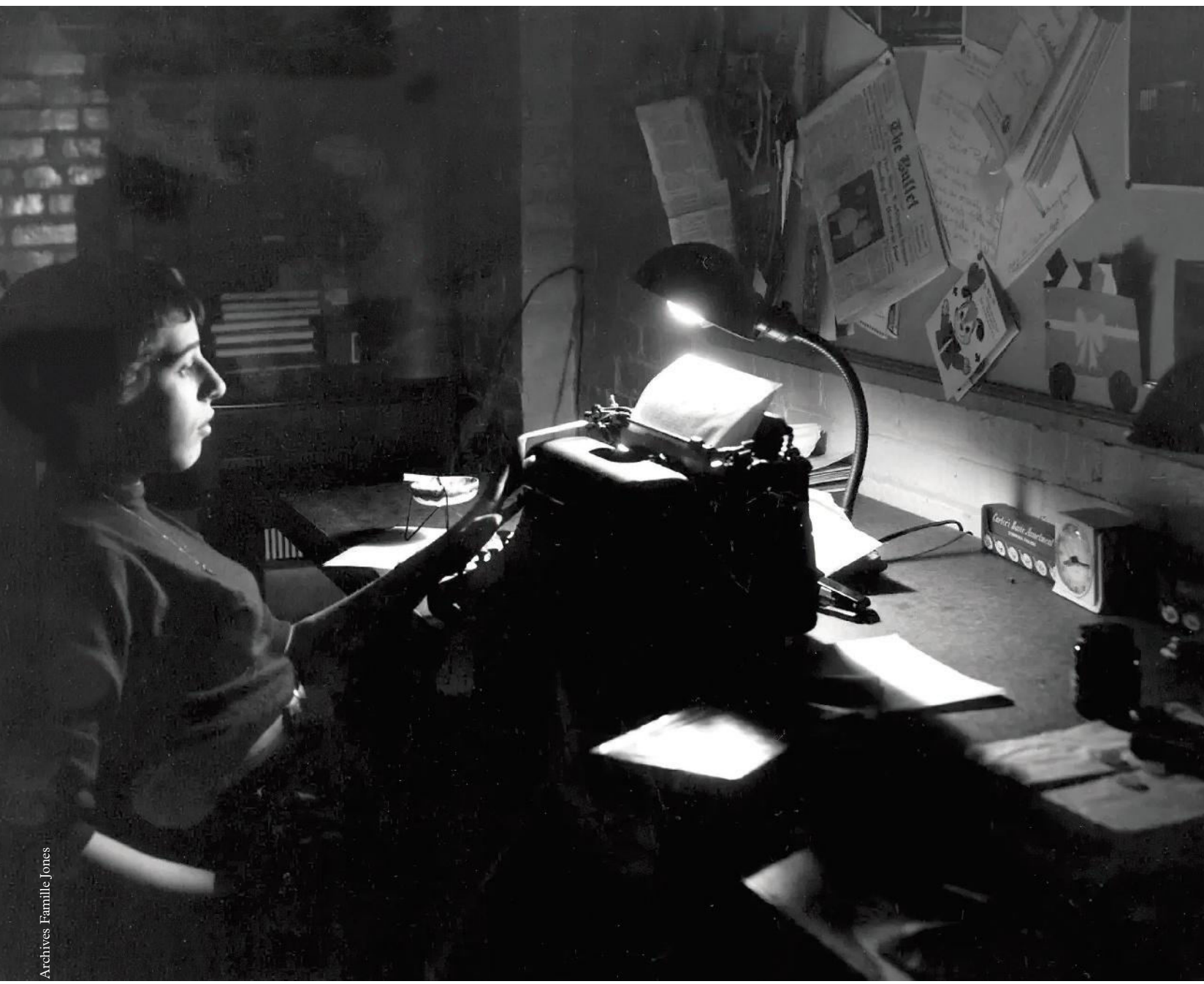
L'Histoire les a occultées pour ne retenir que Kerouac, Burroughs ou Ginsberg. Pourtant, la Beat Generation fut un mouvement aussi féminin que masculin. La parution de *Drive*, le recueil de la poétesse Hettie Jones, met en lumière ces autrices qui défièrent l'Amérique patriarcale dans les années 1950-1960. On vous emmène sur leur route.

Texte Nelly Kaprièlian



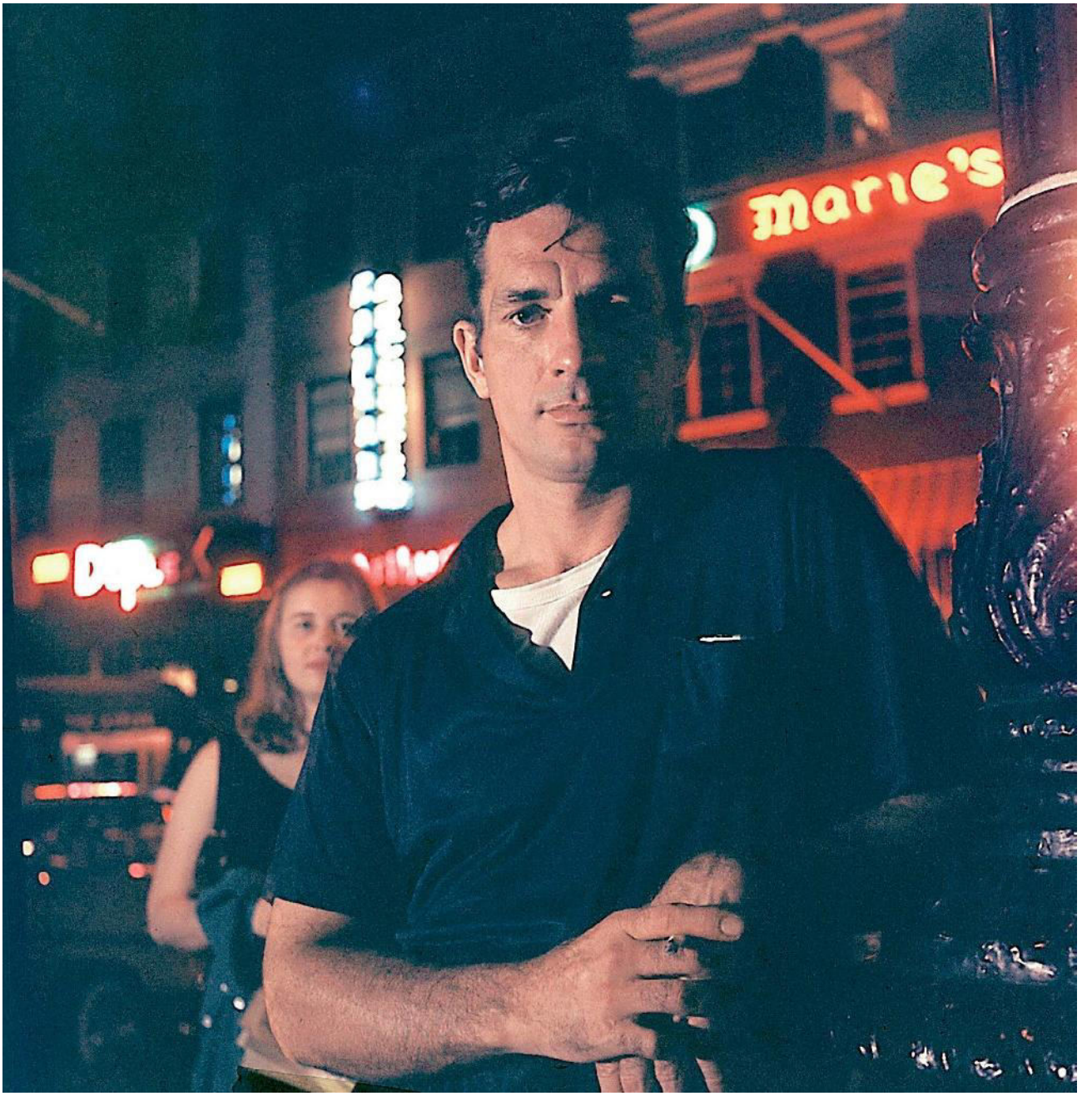
À l'origine de la Beat Generation, il y a une femme morte. Le 6 septembre 1951, alors qu'ils ont fui New York et vivent à Mexico City, William Burroughs et Joan Vollmer passent toute la journée à boire du gin avec des ami·es, quand le couple décide soudain de jouer à Guillaume Tell. Joan place son verre sur sa tête, Bill prend son revolver automatique calibre 38 et le vise. Le reste appartient à la mythologie beat, reléguant Joan, tuée à 28 ans, au statut d'accessoire sulfureux d'une "affaire d'hommes", cette fameuse Beat Generation incarnée par la gueule d'ange sauvage de Jack Kerouac.

Quelques mois plus tard, en mai 1952, Kerouac est toujours à Mexico chez Burroughs quand celui-ci entreprend la rédaction de *Queer*. Alors que l'adaptation de Luca Guadagnino est sortie en salle le 26 février dernier, *Queer*, deuxième roman autobiographique après *Junky* qui ne sera publié qu'en 1985, est réédité chez Bourgois avec l'introduction que l'écrivain signa alors. Elle est importante, car il s'agit de l'unique fois et du seul texte où Burroughs revient sur la mort de sa femme. Accident dû aux terrifiantes quantités d'alcool ingurgitées ce jour-là, acte manqué, désir de meurtre de la part de Bill ou élan suicidaire de la part de Joan ? Burroughs a passé le reste de sa vie hanté par le fantôme de Joan, allant d'un lieu à l'autre, d'un pays à l'autre, comme traqué par sa propre culpabilité : *"Ce livre s'est cristallisé autour d'un événement dont il n'est jamais fait mention, et qui est même soigneusement refoulé : la mort accidentelle, par balle, de ma femme Joan, survenue en septembre 1951"*, écrit-il de *Queer*. Car c'est par l'écriture, et par l'écriture seule, poursuit-il, qu'il peut parvenir à dompter, à annihiler le virus du mal qui s'était, ce soir-là, emparé de sa main : *"Me voilà rendu à la conclusion consternante que jamais je ne serais devenu écrivain sans la mort de Joan."* Sans elle, un autre texte fondateur de la Beat Generation n'aurait peut-être pas vu le jour non plus : c'est après avoir rêvé de la mort •••



↓
Hettie Jones au début des années 1950, alors étudiante au Mary Washington College à Fredericksburg, Virginie.

Archives Famille Jones



→ de la jeune femme qu'Allen Ginsberg commence la rédaction de son poème *Howl* en 1956. C'est aussi chez elle que les membres du mouvement se rassemblèrent et se rencontrèrent. Mais qui se souvient, aujourd'hui, de Joan Vollmer Adams ?

AU VOLANT DE SA VIE

"Beat", Joan l'était elle-même dans son attitude, sa vie, et elle a joué un rôle fondamental dans les débuts du mouvement beat, rassemblant chez elle tous·tes ceux et celles qui deviendraient les protagonistes de cette avant-garde – j'évite d'employer le mot "muse", trop passif pour cette femme affranchie, intellectuelle, bohème. Née en 1924 dans un milieu très privilégié, Joan Vollmer Adams rejette tous les carcans de sa classe et de son genre pour s'installer, en 1944, avec Edie Parker – qui épousera plus tard Jack Kerouac – dans un grand appartement au 421 W 118th Street à Manhattan. Elle loue une chambre à Burroughs, puis Ginsberg et Kerouac les rejoignent lors de soirées mémorables où se côtoient écrivain·es, artistes, prostitué·es, dealers, et où elle-même carbure à la benzédrine. À la suite de son internement en HP pour crises psychotiques dues aux amphétamines et de l'arrestation de Burroughs pour falsification de prescriptions et deal de came, les deux fuiront New York pour le Texas, puis La Nouvelle-Orléans, enfin Mexico City, où elle trouvera la mort.

Il est intéressant de voir ce que l'histoire littéraire retient. Des hommes, donc, d'abord. Un parfait contresens réactionnaire sur l'essence même de la Beat Generation qui, inspirée par

la musique afro-américaine, le beat du jazz, entend détruire toutes formes de frontières, d'injonctions, de conventions. Depuis seulement quelques années, soit des décennies après les débuts du mouvement beat, on découvre enfin qu'il y eut autant de femmes que d'hommes, et pas seulement des "muses". Ce sont d'abord les "petites amies" des garçons connus du mouvement qui lèvent le voile sur tout un pan oublié de cette génération en publiant leurs mémoires. Joyce Johnson, compagne de Jack Kerouac en 1957-1958, a signé un livre passionnant sur sa vie avec l'écrivain et les membres de la Beat Generation : *Personnages secondaires,* titre plus que parlant pour désigner les femmes du groupe, dont elle était.

D'autres compagnes de Kerouac, Edie Kerouac-Parker et Joan Haverty Kerouac (dont il parlait comme son égale et complice en écriture) écrivirent elles aussi des pages et des pages de mémoires – jamais publiées –, comme on l'apprend dans la bible que Brenda Knight a consacrée à ces femmes, *Women of the Beat Generation* (1996). Carolyn Cassady, autre figure de la mythologie beat car épouse de Neal Cassady, celui qui inspira *Sur la route* à Kerouac, réussit à publier les siens : *Off the Road, My Years with Cassady, Kerouac and Ginsberg*.

← Joyce Johnson, ici dans l'ombre de Jack Kerouac, en 1958.

Off the road, hors la route : c'est donc là que l'histoire a maintenu nombre de ces femmes dont on réalise aujourd'hui qu'elles furent nombreuses, fortes, brillantes, libres. Elles aussi firent de la route, mais pas seulement au sens propre : les obstacles qu'elles durent braver pour vivre libres, aimer librement, écrire, voyager étaient autrement plus durs pour elles que pour leurs homologues masculins. Elles n'ont pas hésité à rejeter cette Amérique bigote, conservatrice, encore hyper-patriarcale des fifties, qui les condamnait au seul rôle de *housewife*. Elles ont pris beaucoup plus de risques que les hommes pour s'approprier le contrôle de leur corps et le volant de leur vie.

WILD AT HEART

Drive, le titre du recueil de Hettie Jones, dit tout de ce double mouvement. Recueil de poèmes écrits dès le milieu des années 1960, *Drive* n'a été publié qu'en 1998 aux États-Unis, en 2021 en France grâce aux Éditions Bruno Doucey ; aujourd'hui, le recueil est réédité en poche chez Robert Laffont, ce qui devrait lui permettre, on l'espère, une plus ample visibilité. Il était temps : Jones est l'une des figures emblématiques de la Beat Generation, complètement et injustement méconnue, surtout en France. À bord de ses voitures – *"la Plymouth 53 achetée en 1965/toutes des breaks, une Ford et deux/Ramblers, une Valiant, une Chevrolet 56/volée à Newark en 69 et enfin/la super Maverick verte, qui a toujours bien roulé/jusqu'à ce qu'elle rende l'âme et me conduise jusqu'à toi/ ma chère Honda bleue, au look si moderne* […] *"* –, la narratrice de l'autobiographique *Drive* assène son mantra dès le premier poème, *Hard Drive* : *"J'ai toujours été à la fois/suffisamment femme pour être émue aux larmes/et suffisamment homme/pour conduire ma voiture dans n'importe quelle direction."*

Hettie Jones, c'est un immense vent de liberté qui souffle à chaque page, une rage de vivre qui nous donne un coup de fouet des décennies plus tard.

Hettie Jones, c'est un immense vent de liberté qui souffle à chaque page, une rage de vivre qui nous donne un coup de fouet des décennies plus tard, alors que Jones est morte en août dernier, à 90 ans. Dans le poème *"Bienvenue dans notre bande",* on a l'impression qu'elle nous entraîne dans sa vie avec les membres de la Beat Generation à New York dans les années 1950 et 1960 : *"J'ai dormi/dans toutes les pièces sauf/dans la cuisine, j'ai dormi/seule ou/avec d'autres, en harmonie/ou dans le chaos. Maintenant/l'homme en chaussettes, l'autre/qui dort sur son oreiller,/le tendre amant, le jeune/curieux, le boss de la baise/ – tous ces fantômes habillés ou nus –/ont une même façon d'habiter la lumière,/ de s'installer un temps/ou de s'évaporer."*

Née en 1934 dans une famille juive de Brooklyn, Hettie Cohen (de son vrai nom) prendra la direction de Greenwich Village, où elle s'installe dès 1955. Dans le magazine de jazz où elle travaille, *The Record Changer,* elle fait la connaissance d'un jeune poète afro-américain, Everett LeRoi Jones, dont elle tombe amoureuse. Dans son autobiographie (non publiée en France), *How I Became Hettie Jones,* elle raconte une soirée de lecture du très charismatique Jack Kerouac dans une galerie du Lower East Side. Il n'y a qu'une trentaine de personnes, des ami·es. Elle, absorbée, fascinée par ses mots, s'assoit à part ; il la remarque et la fixe, semble ne lire que pour elle ; elle et LeRoi Jones les ramèneront dans leur grand appartement vide pour faire la fête, et Kerouac, heureux d'apprendre que cette jeune femme blanche, enceinte, est la compagne de ce jeune poète noir, les entraîne l'un vers l'autre à travers les pièces, et les soulève tous les deux comme deux trophées, en riant. Il a raison : avec LeRoi, Hettie forme l'un des premiers couples mixtes à défier l'Amérique blanche et raciste, leur mariage – dans un temple bouddhiste – défrayant la chronique.

Ensemble, Hettie et LeRoi fondent en 1958 la revue littéraire d'avant-garde *Yugen,* qui jouera un rôle central dans la publication des textes de Burroughs, Ginsberg et les autres, puis la maison d'édition Totem Press dans leur appartement de l'East Village, le quartier où pulse la Beat Generation. C'est à son domicile, au 27 Cooper Square, que le couple organise des folles soirées musicales où se croisent écrivain·es, artistes et musicien·nes – dont Billie Holiday et Thelonious Monk –, et les poètes et poétesses de la Beat Generation, dont Diane di Prima, avec laquelle LeRoi Jones va filer. Après l'assassinat de Malcolm X, il rejoint le mouvement Black Power et se convertit à l'islam (il prend alors le pseudo d'Amiri Baraka). Hettie et lui divorcent en 1965, et la jeune femme se retrouve seule avec ses deux filles métisses, se heurtant chaque jour au racisme de la société Wasp. *"Elle a continué à écrire, à publier les autres, à élever ses filles",* raconte l'éditeur •••

Jerry Yulsman/Zumapress/Bridgeman Images

→ Bruno Doucey, qui a découvert Jones quand deux slameur·ses, Annalisa Marí Pegrum et Sébastien Gavignet, sont venu·es lui proposer de publier une anthologie des femmes poètes de la Beat Generation. Ce sera *Beat Attitude*, publié en 2020, géniale porte d'entrée dans l'œuvre de dix poétesses hors norme, inconnues, effacées.

UNE UTOPIE FÉMININE, FÉMINISTE ET LITTÉRAIRE

"Leur entreprise littéraire est d'une authenticité fantastique, raconte Bruno Doucey. *On a finalement moins le sentiment qu'elles font œuvre ou carrière littéraire que les hommes. Chez elles, l'insurrection, la rébellion, le refus de toute forme de reddition n'est pas une posture ni un fonds de commerce. C'est vraiment lié aux vies difficiles, aux limites qu'il leur a fallu personnellement dépasser. Je m'incline devant cette force d'autant plus grande qu'elles sont restées dans l'ombre de leur vivant. Même après la dislocation du mouvement beat, elles ont continué à écrire sans battage médiatique, sans excès de provocation, mais parce qu'elles avaient l'urgence d'écrire et la liberté chevillée au corps."*

Il y a Diane di Prima, figure importante de la Beat Generation, qui publie de la prose et des poèmes dès 1957, poursuivie pour obscénité par la justice à cause de la revue littéraire d'avant-garde qu'elle fonde avec LeRoi Jones, *The Floating Bear*; elle pose pour les artistes, étudie le zen, se convertit au bouddhisme, vit un temps dans la communauté psychédélique expérimentale de Timothy Leary, élève cinq enfants, publie Audre Lorde et décrit dans ses mémoires une "orgie" avec Ginsberg, Kerouac et deux autres comme *"chaleureuse et amicale, pas du tout sexy – comme être dans une baignoire avec quatre autres personnes"*. Son œuvre majeure reste le long poème épique *Loba*.

Il y a sœur Mary Norbert Körte, qui, après avoir assisté à une lecture de poésie, en 1965, avec Gary Snyder, Allen Ginsberg, Jack Spicer et d'autres, décide de dédier sa vie à la poésie et plaque le couvent. Il y a ruth weiss – elle décide d'écrire son nom sans majuscules, contre *"la loi et l'ordre"* –, juive allemande née à Berlin en 1928, dont les parents fuient l'Allemagne de Hitler pour Vienne, puis, l'Autriche tombant aux mains des nazis en 1938, qui s'exilent aux États-Unis.



Fred W. McDarrah/Getty Images

↙
Diane di Prima lors d'une lecture de ses poèmes au Gaslight Cafe, à New York, en 1959.

Elle prendra la route pour établir son camp à San Francisco, l'autre haut lieu des poètes beats, clame sa poésie accompagnée de musiciens de jazz, réalise le film *The Brink* en 1961, un ovni au charme dingue, hybride des *Mystères du château du Dé* de Man Ray et de *Pierrot le Fou* de Godard. Un jour, dans un bar de San Francisco, elle passe la soirée avec Neal Cassady et Jack Kerouac, qui lui déclare qu'elle écrit de bien meilleurs haïkus que lui. Il y a Elise Cowen, l'amoureuse et sœur spirituelle d'Allen Ginsberg, internée en HP pour dépression par ses parents, qui se suicide à 27 ans en sautant à travers une fenêtre fermée. Il y a Lenore Kandel, qui signe un petit livret de huit pages et quatre poèmes en 1966, *The Love Book*.
La police fait une descente dans les librairies City Lights et Psychedelic Book Shop à San Francisco pour saisir l'objet du scandale. Condamnée pour outrage aux bonnes mœurs – ce dont le gouverneur de Californie, alors Ronald Reagan, se réjouit, en profitant pour accentuer son "programme d'assainissement" de l'Amérique des hippies –, son *Love Book* est interdit, mais connaîtra le succès, sous le manteau – *"Je t'aime/ta bite dans mes mains/s'agite comme un oiseau/ dans mes doigts/pendant que tu gonfles et durcis dans ma main"*. Ironique, Kandel décidera de reverser un pourcentage des bénéfices de ses ventes clandestines à une association pour la retraite des policiers.
Issues de cette génération dite silencieuse qui choisit la poésie pour se forger une voix et la faire entendre, ces femmes
se sont emparées de la littérature pour dire leur corps, leur sexualité, leur désir, leur "chatte" et la "bite" de leurs amants, leurs règles, leurs orgasmes, leurs accouchements, leur ménopause. Elles se connaissaient entre elles et s'entraidaient, se lisaient, se publiaient mutuellement. Elles sont plus que les pionnières et les annonciatrices de la deuxième vague féministe qui allait déferler dans les seventies : elles forment une utopie féminine, féministe et littéraire, qui résonne forcément avec notre temps.

Queer de William Burroughs (Christian Bourgois/ "Énonciations"), traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Durastanti et Christine Laferrière, 240 p., 9 €. En librairie. *Drive* de Hettie Jones (Robert Laffont/"Pavillons poche"), édition bilingue, traduit de l'anglais (États-Unis) par Florentine Rey et Franck Loiseau, 288 p., 10 €. En librairie le 20 mars.
How I Became Hettie Jones de Hettie Jones (1990, réédition Grove Press, 2007).
Beat Attitude – Femmes poètes de la Beat Generation, anthologie établie par Sébastien Gavignet et Annalisa Marí Pegrum (Éditions Bruno Doucey, 2020).
Women of the Beat Generation – The Writers, Artists and Muses at the Heart of a Revolution de Brenda Knight (Conari Press/Berkeley, 1996).
Off the Road: My Years with Cassady, Kerouac, and Ginsberg de Carolyn Cassady (1990, réédition Abrams Press, 2008).
Personnages secondaires de Joyce Johnson (Cambourakis, 2016), traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent.



Ligne

Être punk au Myanmar : c'est l'histoire de Kyaw Kyaw, leader du groupe The Rebel Riot, qui a fui son pays (ex-Birmanie) pour la Suisse, où nous le rencontrons.

Texte Stéphane Damant
Photo Cedric Arnold

Alors que le vol EK089 amorce sa descente vers l'Aéroport international de Genève, le 20 septembre 2024, un voyageur cramponné aux accoudoirs de son siège passe de l'excitation à l'abattement façon montagnes russes. Pantalon noir, veste en jean de la même couleur aux manches coupées ornée de clous, la gorge et les bras couverts de tatouages, il tranche parmi la masse des passager·ères de ce vol, principalement des touristes de retour de Bangkok et Dubaï. Son iroquoise aux pointes rouge cerise est sagement plaquée sur sa tête, l'heure n'est pas à la fête : Kyaw Thu Win, alias Kyaw Kyaw, le leader du groupe punk The Rebel Riot, a pris un aller simple pour rejoindre sa compagne en Suisse et fuir la répression qui sévit au Myanmar. Et il ne sait pas quand il reverra son pays ou les proches qu'il laisse derrière lui.

Avant même son départ, on avait été averti·e : le fondateur de The Rebel Riot quittait le pays, ce qui signifiait que les choses allaient encore plus mal qu'on ne le pensait au Myanmar. Le groupe incarne le punk à la sauce birmane : rébellion + compassion. Il était devenu au fil de la dernière décennie une curiosité sur la scène musicale internationale, mélange de bonne vieille provocation street punk, de cuir et résille crânement portés dans la touffeur de la mousson, de vocalises d'outre-tombe et d'activisme humanitaire : un collectif hybride, emblématique de l'ouverture du pays. Il fallait rencontrer Kyaw Kyaw pour qu'il rembobine cette histoire, celle d'une décennie d'espoir et de promesses fracassées. Direction Lausanne pour un voyage à Rangoun.

Au début des années 2010, le monde entier couve du regard l'avènement d'une démocratie au Myanmar, après des décennies de dictature militaire marxiste à tendance autarcique. Les investisseurs se ruent sur un eldorado aux ressources naturelles multiples et aux infrastructures déliquescentes ; les touristes, sur l'ultime frontière d'Asie, promesse d'un pays quasi vierge de leur présence. Pêle-mêle, Georges Soros, Barack Obama et Angelina Jolie défilent à Rangoun. Luc Besson y va de son mélo hagiographique, *The Lady*. Car le miracle en train de se produire a pour l'Occident un nom et un visage : celui d'Aung San Suu Kyi, fille d'un des pères de l'indépendance du pays et madone de la démocratie.

Étranglée par les embargos commerciaux, rincée par les multiples guérillas, la junte lâche du lest et libère la lauréate du prix Nobel de la paix 1991 assignée à résidence. Elle est élue députée en 2012, puis son parti La Ligue nationale pour la démocratie (LND) gagne par KO les élections législatives de 2015. Les embargos commerciaux sont levés, des milliards de dollars d'aide se déversent sur le pays comme pour rattraper le temps perdu. Pour Thant Myint-U, historien, écrivain et acteur de premier plan de cette période en mouvement, le Myanmar ressemble à cette époque à *"certaines parties de l'Europe et de l'Amérique du Nord au XIX^e siècle, un mélange fébrile de nouvelles libertés et de nouveaux nationalismes, de capitalisme sans entraves, d'argent frais et de pauvreté nouvelle, de villes à croissance rapide et de bidonvilles, de gouvernements élus, de peuples exclus et de guerres frontalières brutales – un miroir du passé, mais dynamisé par Facebook…"* (*The Hidden History of Burma*, W.W. Norton, 2019).

UNE ÉRUPTION DE COLÈRE

C'est aussi une période d'exaltation et de libération de la parole sans précédent, que Kyaw Kyaw nomme la *"democrazy"*. Le curseur de ce qui peut être dit ou fait bouge sans cesse, chacun·e essaie d'anticiper la nouvelle norme en train de s'établir. Pour beaucoup d'artistes, cela peut se résumer à : jusqu'où peut-on aller trop loin ? C'est le cas du poète et trublion Maung Saungkha, qui publie en 2015 un texte nommé *Image*, où il affirme avoir un portrait du président tatoué sur le sexe, ce qui dégoûte sa compagne. Tout Rangoun s'étrangle de rire, mais un policier porte plainte au nom du président et le sizain coûtera quand même six mois d'emprisonnement au jeune provocateur. Kyaw Kyaw n'avait de son côté pas attendu ce moment propice pour fonder son groupe, The Rebel Riot.

L'impulsion en avait été la répression des grandes manifestations de 2007, causées par l'augmentation brutale de plusieurs sources d'énergie : essence, diesel, gaz. À la population s'étaient joints des milliers de bonzes, donnant au soulèvement le nom de Révolution safran, de la couleur de leur robe. Mais la junte alors au pouvoir avait multiplié arrestations et descentes dans les monastères prodémocratie, et tiré sur les manifestant·es, faisant plusieurs morts.

De ces événements, le jeune Kyaw conçoit une monstre colère qu'il ne peut plus garder pour lui. Mais pourquoi le punk ? •••

"Peut-être que je suis un moine habillé en punk."

↗ Kyaw Kyaw photographié à Bangkok la veille de son départ pour la Suisse, en septembre 2024.

de crête



→ Il avait découvert quelques années plus tôt des vidéos des Sex Pistols sur un étal au marché noir vendant essentiellement des vidéos pornos. Le choc avait été total. *"Je ne pensais pas que la musique pouvait exprimer des émotions avec cette force et cette radicalité",* se souvient-il encore. Cette éruption de colère n'est, de son propre aveu, pas vraiment accompagnée d'une réflexion politique. C'est l'expression de la haine de la junte qui tire indifféremment sur celles et ceux qui s'opposent à elle. Au moment de la formation du groupe, la communauté punk compte à peine 200 membres à Rangoun. La vie est compliquée, au jour le jour, en butte à l'hostilité de tout ce qui porte un uniforme mais aussi des petites frappes du coin de la rue. Pour pousser les murs et ne pas se laisser isoler, Kyaw Kyaw, en bon enfant des réseaux sociaux, se constitue – à force de likes et de messages – une communauté à l'international, touchée par ces punks tropicaux qui brandissent bien haut leur majeur face aux généraux.

PHILOSOPHIE ET MÉDITATION

Après 2010 et l'ouverture du pays, plusieurs membres de cette communauté débarquent à Rangoun, où tous ne seront pas bien reçus : *"Certains me donnaient l'impression de venir visiter des animaux au zoo",* explique Kyaw Kyaw. Cedric Arnold, photographe et vidéaste franco-britannique résidant à Bangkok n'est, lui, pas trop mal reçu : il déambule avec la tapageuse équipe, squatte les trottoirs, grimpe avec eux sur les rooftops de Rangoun. Le reportage qu'il en tire est publié par *Newsweek* en 2012, l'une de ses photos en fait même la une. *"Imagine, un punk birman en couverture de* Newsweek*! Je crois bien que c'est ce qui a achevé le magazine!",* se marre encore Kyaw Kyaw. *Newsweek* abandonne effectivement son édition papier et passe temporairement en tout-numérique la même année. En 2015 suivra le documentaire *My Buddha Is Punk,* d'Andreas Hartmann, où est abordé ce qui fait la singularité de la "voie" The Rebel Riot développée par son leader et qui tient en deux mots : punk et bouddhisme. *"Pour moi, nous avons deux combats à mener,* commente Kyaw Kyaw. *Le premier, c'est le monde matériel, où nous sommes témoins de la cruauté de la classe dirigeante, de la corruption, de l'oppression, de la répression des dissidents, du terrorisme et de la lutte pour le pain. L'autre lutte est d'ordre spirituel ou mental, quand nous sommes confrontés à la colère, à la jalousie, à la haine."*

La philosophie et la méditation, oui, le dogme, non. Sa filiation n'est pas à chercher du côté du Sangha (la communauté des moines), mais plutôt de celui des frondeur·ses comme le bonze Vénérable Nyar Na, pour qui l'objectif ultime du bouddhisme n'est pas l'illumination mais la place de l'individu éclairé dans la société, à l'aune de son engagement pour la chose commune, son altruisme… Il ira jusqu'à rejeter la robe safran pour en adopter une couleur bleu ciel et affirmer pratiquer sa propre lecture du bouddhisme. Une telle audace lui fera connaître la prison, dont il a été libéré aujourd'hui, vivant sous les radars des autorités. *"C'est un punk qui porte la robe de moine,* dit



↓
Des membres du collectif Common Street, auquel appartient The Rebel Riot, attendant leur concert annuel le jour du nouvel an birman à Rangoun, en avril 2012.

←
Une partie de Common Street lors de son rassemblement hebdomadaire dans les rues de Rangoun, en février 2012.



de lui Kyaw Kyaw, *et je suis peut-être un moine habillé en punk*." Punk et bouddhisme sont pour lui à l'identique : une voie, une philosophie de vie partageant le même ADN, celui du *do it yourself*. Et de dégainer sa citation favorite de l'Éveillé : *"Ne crois pas à ce que dit ton père, ni à ce que dit ta mère, ne crois pas à ce que dit ton enseignant. Je suis le Bouddha et ne crois pas non plus à ce que je te dis. Pense par toi-même!"*

LES "CHARITY PUNKS"

Les Rebel Riot s'emparent de cette injonction et leur pensée forme une action : DIY toujours ! Ils créent, entre Sule Pagoda (l'un des lieux les plus sacrés de la ville) et Yangon Central (la gare historique) une plateforme informelle nommée Common Street, où se rencontrent punks et activistes et où l'on trouve fanzines, T-shirts sérigraphiés ou simplement du whisky à la nuit tombée. Lors d'une tournée en Indonésie en 2013, le groupe rencontre les activistes de l'ONG Food Not Bombs, qui distribue à travers le monde des repas aux plus nécessiteux·ses.
The Rebel Riot décide d'ouvrir une antenne de manière indépendante dès son retour au Myanmar.
De l'aveu de Kyaw Kyaw, les débuts sont laborieux : *"Nous avions décidé de financer les premiers repas en nous passant d'alcool pendant une semaine… Quand nous sommes arrivés très fiers à un point de distribution où nous avions identifié des familles vivant dans la rue, celles-ci ont déguerpi lorsque nous nous sommes approchés pour distribuer les repas. Elles ont cru que les punks venaient les racketter ! Il a fallu passer par des discussions,* •••

"Les généraux ont très concrètement mis en application sur nous ce qu'on disait d'eux : si tu veux changer le système, vise la tête."



→ *expliquer qui nous étions, se faire accepter…"* L'initiative fonctionne, recrute des bénévoles et donateur·rices individuel·les, se politise en distribuant des repas aux étudiant·es qui manifestent contre la réforme de l'éducation en 2014 et touche un très large public lorsque le delta de Irrawaddy se trouve submergé par les eaux en 2015, causant plus de 100 morts et entre 200 000 et 300 000 déplacé·es. L'action de Food Not Bombs Rangoun est remarquée par les médias nationaux qui baptisent le collectif les *"charity punks". "Solidarity, not charity",* répondront ceux-ci du tac au tac…

La deuxième moitié de la décennie voit la belle histoire d'une démocratie en construction se fissurer : les Birman·es les plus progressistes et les bailleurs internationaux ne comprennent pas le déni d'Aung San Suu Kyi dans la crise qui touche la minorité des Rohingyas, vivant dans l'État d'Arakan, et son lot de massacres qu'elle semble légitimer par ses silences. L'icône est déchue sur la scène internationale, même si elle reste dans le cœur de la majorité des Birman·es. La chute n'en sera que plus dure. Le 1er février 2021, c'est l'enterrement de la démocratie au Myanmar. Le président Win Myint et Aung San Suu Kyi sont arrêté·es, le chef de l'armée Min Aung Hlaing proclame l'état d'urgence et dissout le Parlement. Dans le pays et à l'étranger, la sidération est totale. La population descend dans la rue, trois doigts levés comme dans la série *Hunger Games,* signe de contestation pacifique adopté en Thaïlande en 2014 après un coup d'État. L'armée fait ce qu'elle sait faire, dans son habituelle stratégie contre-insurrectionnelle : tirer dans le tas. *"Ils ont très concrètement mis en application sur nous ce qu'on disait d'eux : si tu veux changer le système, vise la tête."*

"J'ai l'esprit au Myanmar chaque seconde de ma vie, éveillé ou endormi."

PRENDRE LES ARMES OU PARTIR

Ce coup-là n'est pas un coup comme un autre, il va entraîner une telle colère, un tel dégoût contre la junte que beaucoup de jeunes urbain·es ne croient plus parvenir à quoi que ce soit en manifestant, en écrivant des textes ou en les chantant. Alors ils et elles prennent les armes comme Zarni, le batteur des Rebel Riot et tatoueur surdoué qui a rejoint la Karenni Nationalities Defence Force (KNDF). *"Je me suis rebellé de diverses manières contre ce régime fasciste. Quelques mois après le coup de 2021, j'ai décidé après avoir bien réfléchi de rejoindre la lutte armée. La KNDF est une armée multiethnique, et jeune. J'y ai rencontré toutes sortes de gens, dont beaucoup excellaient dans un domaine avant de prendre les armes",* témoigne-t-il depuis sa base quelque part dans l'État de Kayin (ou État Karen). Kyaw Kyaw, resté à Rangoun, organise quelques *flash protests,* trois doigts levés, avant de disparaître dans la nature. Mais la pression, la peur d'une descente nocturne, les fantômes des ami·es dont il est sans nouvelles, les coupures d'électricité érodent sa combativité et minent son moral. Il part rejoindre sa compagne Nadia, enseignante et travailleuse sociale, à Lausanne, dont elle est originaire.

↙
Préparatifs dans un salon de coiffure pour le collectif Common Street avant son rassemblement du lundi, en février 2012.
↓
Zarni, batteur des Rebel Riot, lors d'une opération contre les forces armées birmanes.

Une nouvelle vie commence. Pleine de perplexité et de questions étranges de type "comment fait-on pour vivre dans une des villes les plus opulentes et ordonnées d'Europe lorsqu'on vient de l'une des villes les plus chaotiques et pauvres d'Asie ?" La Suisse, c'est le grand écart absolu. La sûreté des rues ne le réconforte pas : *"Dès que je vois un gyrophare, j'ai envie de courir me cacher dans une entrée d'immeuble."* Il y a aussi, plus insidieux, la tension entre devoir faire sa vie ici et ne pas oublier celles et ceux qui sont resté·es. *"J'ai l'esprit au Myanmar chaque seconde de ma vie, éveillé ou endormi."* Kyaw Kyaw se met au français, ses progrès sont rapides. Ce soir-là, il échange avec chaque personne croisée dans les rues ou au Cylure, le bar à bières alternatif de la ville, expliquant à des Suisses médusé·es, agrippé·es à leur pinte, comment les militaires ont fracassé la tête d'enfants dans un village soutenant la rébellion, une semaine plus tôt. Des discussions hantées, comme les photos de la série *Accidents/Premeditated or Not* de Daido Moriyama qu'on ira voir le lendemain à Photo Élysée, ces images *are, bure, boke* ("granuleuses et floues", en japonais) devant lesquelles Kyaw fera de longues pauses concentrées.
Les réseaux sociaux restent un cordon qui le relie au Myanmar. Il y a la méditation, son équilibre. Et puis sa conviction qu'il faut entretenir la voix qui raconte et redit le destin de ce pays lointain pour ne pas qu'on l'oublie. C'est pour cette raison qu'il sera présent avec une poignée de Birman·es et d'activistes deux semaines plus tard, dans le centre de Lausanne, pour marquer les 4 ans du coup d'État, les trois doigts brandis, un pâle sourire et une pancarte en forme de profession de foi : *"Myanmar Never Silenced."*



Opéra de Lyon
Opéra
9 — 21 mai 2025
Direction musicale
Wayne Marshall
Mise en scène
Christof Loy
Orchestre, Chœurs et Studio de l'Opéra de Lyon
Benjamin Britten
Peter Grimes
L'Opéra national de Lyon est conventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Lyon, la Métropole de Lyon et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité
VILLE DE LYON
MÉTROPOLE GRAND LYON
La Région Auvergne-Rhône-Alpes
TRANSFUGE
un événement Télérama
Les Inrockuptibles
JCDecaux
10€ → 116€
opera-lyon.com
04 69 85 54 54
Photographie : 25 juin/365° © Eugenio Recuenco – Design : ABM Studio

Géopolitique du bortsch



Musique, littérature, food… La résistance ukrainienne face à la Russie s'organise aussi du côté de la sphère culturelle. Objectif : défendre une identité que Poutine cherche à éradiquer. Rencontre avec un chef, un éditeur et un programmateur de festival en rébellion.

Texte Hélène Coutard (envoyée spéciale à Kyiv)
Photo Cerise Sudry-Le Dû pour Les Inrockuptibles



Un vent froid s'engouffre dans la rue Volodymyr, dans le centre-ville de Kyiv. Si les Ukrainien·nes assurent qu'il s'agit d'un *"hiver chaud"*, les coups de vent redoublent et les habitant·es se précipitent pour pénétrer dans le restaurant 100 rokiv tomu vpered, au rez-de-chaussée d'un immeuble bleu ciel.
À l'intérieur, devant le menu concocté par le chef Klopotenko, l'heure est néanmoins à la perplexité. Qu'est-ce que peut bien être le *bukovyna* farci ou le *zozulya pudding* ? La réponse : de la cuisine ukrainienne, mais issue d'un mélange de recherches et d'imagination, et dont aucun·e Ukrainien·ne n'a jamais entendu parler. Le chef Yevhen Klopotenko, trentenaire sur piles aux cheveux électrisés et au débit survitaminé, est une star en Ukraine, ainsi qu'un businessman accompli. Avec ses restaurants, son food truck et ses livres de recettes, il est surtout devenu le porte-parole de la cuisine ukrainienne dans son pays et dans le monde, ce qui fait de lui l'un des chefs de file de la révolution culturelle locale. Infatigable, il mène ainsi sa propre guerre contre la Russie, et il se pourrait bien que lui la remporte.
Quand, en 1990, l'analyste géopolitique américain Joseph Nye inventait le terme de *"soft power"*, on n'imaginait pas encore à quel point le sport, la cuisine ou la musique allaient devenir essentiels dans les prochains conflits. La guerre en Ukraine, entrée dans sa quatrième année en février, parachève peut-être sa théorie en faisant de la culture un front à part entière.
De l'architecture aux groupes de rock, des romans à la soupe, en passant par l'usage même de la langue : sur le sol ukrainien, plus rien n'est laissé au hasard.

LE GOÛT DE L'UKRAINE

Sur le plan culinaire, Yevhen Klopotenko a déjà remporté une bataille : celle de la reconnaissance par l'Unesco du bortsch comme *"recette ukrainienne"*, officialisée à l'été 2022.
C était son combat depuis 2014 et la révolution de Maïdan, provoquée par l'envahissement du Donbass par les troupes russes. *"En 2014, j'ai compris qu'on était attaqués et que plus rien ne serait jamais pareil. L'année suivante, j'ai remporté* Master Chef *en Ukraine et tout le monde me demandait si j'avais un restaurant,* raconte-t-il aujourd'hui entre deux services dans son restaurant de Kyiv. *Je n'en avais pas parce que je ne savais pas quoi ouvrir. Je ne voyais pas l'intérêt de devenir le meilleur resto italien ou français en Ukraine. Moi, ce que j'avais étudié, c'était la cuisine du monde, c'est ce qu'on apprenait tous. Parce que la cuisine ukrainienne, ça n'existait pas."*
En effet, à l'époque de l'URSS, le pouvoir communiste de Moscou n'autorisait que la production de quelques légumes prédéfinis, quand il ne laissait pas mourir les Ukrainien·nes de faim, comme lors de la Grande Famine de 1932-1933.
"Il n'y avait pas de secteur privé, les gens ne pouvaient pas décider de planter tel légume et de le vendre. On avait donc trois ou quatre légumes et rien d'autre. Les épices étaient interdites. Alors, les gens cuisinaient des plats fades et sans goût, comme partout en URSS."
Quand Klopotenko se décide enfin à ouvrir son restaurant, il se met en tête de ressusciter la cuisine ukrainienne. •••

←
Le chef Yevhen Klopotenko dans les cuisines de son restaurant 100 rokiv tomu vreped, à Kyiv, le 6 février 2025.



→
Mémorial aux soldats morts en service, avec les drapeaux des combattants étrangers venus se battre en Ukraine, place Maïdan, à Kyiv, en février 2025.

→ Cela nécessite des années de recherches : il se plonge dans les livres, parle à des historien·nes, voyage dans son pays, interroge les personnes âgées des petits villages, fouille les bibliothèques à la recherche de récits de banquets… Et quand il prépare enfin les recettes qu'il a mises au jour, elles n'ont aucun goût. *"La cuisine, ce n'est pas seulement les recettes, c'est aussi l'évolution des techniques utilisées, les modes, etc. J'ai testé des vieilles recettes françaises, et je me suis aperçu qu'elles non plus n'étaient pas top, simplement parce que les chefs français les avaient fait évoluer, en cent ou deux cents ans, avec d'autres techniques. Sauf que personne n'a fait évoluer la cuisine ukrainienne. Il fallait que je le fasse."* Klopotenko imagine alors un siècle de cuisine ukrainienne en accéléré. Son restaurant ouvre en 2019, et même si les client·es ne comprennent rien au menu, ils trouvent cela *"intéressant"* : *"À l'époque, ils me disaient 'c'est un plat avec du porc, du pain et de la camomille, vraiment ?' et ils essayaient, ils étaient… surpris."*

Tout change en 2022. Alors que la Russie envahit l'Ukraine avec la volonté de diffuser l'idée que le pays n'est qu'une création artificielle soviétique, les excentriques expériences du chef Klopotenko revêtent soudainement une importance existentielle. Outré de découvrir qu'à l'international les gens pensent que le bortsch est russe, il en fait une affaire personnelle. Il constitue un dossier auprès de l'Unesco et, grâce à ses recherches documentées, parvient à ses fins. *"C'était très émouvant pour moi,* dit-il. *Grâce à cette première victoire, la gastronomie ukrainienne commence à exister sur la carte. Peu à peu, on met fin à cette période pendant laquelle on ne savait pas ce qui était russe et ce qui était ukrainien. Pour l'instant, ça me suffit, même si les gens ne connaissent que le bortsch. Partout dans le pays, ça a permis à des familles de préparer à nouveau leur propre recette de bortsch en étant fières de le faire."*

Aujourd'hui, Klopotenko a lancé un mouvement, et d'autres jeunes chef·fes s'intéressent à la cuisine locale. Dans son restaurant, il a installé un petit coin boutique afin de vendre et de diffuser quelques produits et, à chacun·e, il sert un assortiment de pains à tremper dans de l'huile et des épices. La carte des boissons propose désormais, elle aussi, uniquement des alcools ukrainiens. Et si les client·es ne comprennent toujours pas grand-chose, ils lui font confiance. La même révolution se déroule désormais aux quatre coins de l'Ukraine dans d'autres domaines.

LA MUSIQUE COMME UNE ARME

En 2024, le morceau le plus écouté dans le pays sur Spotify n'est autre que celui défendu par l'Ukraine à l'Eurovision : *Teresa & Maria* d'Alyona Alyona et Jerry Heil. Ce n'est pas une surprise pour Vladyslav Yaremchuk, le programmateur de l'Atlas Festival, l'un des plus gros d'Europe de l'Est : *"Pendant longtemps, les Russes ont acheté les artistes ukrainiens en leur faisant croire que s'ils voulaient avoir du succès, il fallait qu'ils chantent en russe pour toucher une plus large audience, mais depuis 2014, les Ukrainiens ont repensé leur relation à la langue. Et maintenant, avec la guerre, je ne connais plus grand monde qui écoute de la musique russe."* Les groupes chantent désormais en ukrainien et ont puisé leur inspiration dans la défense du territoire. *"La scène est maintenant très diverse, et c'est déjà, en soi, une grande victoire."*

L'Atlas Festival, lui, a souffert ces dernières années : à peine la pandémie de Covid contenue, l'invasion russe l'a condamné à nouveau. Il a dû être annulé en 2020, 2022 et 2023. *"Au départ, on s'est dit qu'on ne referait pas de festival tant que durerait la guerre,* se souvient Vladyslav, *mais on n'imaginait pas que ça allait durer des années."* Alors, en 2023, l'équipe se met



“La musique ukrainienne n’est plus juste du divertissement, c’est devenu la musique de ceux qui luttent pour la liberté.”

Vladyslav Yaremchuk, programmateur de l’Atlas Festival



←
L’éditeur Andriy Vyshnevsky dans son bureau à Kyiv, le 6 février 2025.

à réfléchir à une édition 2024. Pour *“maintenir un semblant de vie normale”* et lutter avec les armes disponibles. Les leurs ? L’envie des Ukrainien·nes de se retrouver tous et toutes ensemble et de célébrer leur musique. Au fur et à mesure, les petites salles de concerts commencent à rouvrir prudemment grâce à des générateurs en cas de coupure d’électricité, avec des horaires modifiés pour respecter le couvre-feu de minuit et en inventant des plans d’évacuation les plus rapides possible vers les abris. Si bien que même près de la ligne de front à l’Est, certains petits concerts parviennent ponctuellement à se tenir en se déroulant entièrement sous la surface de la terre. Mais organiser un festival avec plus de 20 000 personnes demeure un défi de taille. *“On a fini par trouver une salle à Kyiv, où l’on pouvait évacuer tout le monde en quelques secondes en cas d’alerte. On a travaillé avec la mairie et l’armée pour avoir le plan le plus robuste possible”*, raconte Vladyslav Yaremchuk. Sa mission à lui : programmer des artistes.

Si certains groupes internationaux n’étaient pas contre l’idée de venir jouer dans la capitale ukrainienne, le fait de devoir atterrir en Pologne puis de mettre quinze heures pour atteindre Kyiv a découragé les tourneurs les plus téméraires. Ce n’est pas vraiment un souci : en réalité, Vladyslav Yaremchuk a envie de célébrer l’Ukraine avant tout. Le 12 juillet 2024, le premier Atlas Festival en temps de guerre se tient donc à Kyiv. *“Boombox est venu jouer – c’est l’un des plus grands groupes ukrainiens et il n’avait pas fait de concert depuis le début de la guerre. Et on a eu des dizaines de nouveaux groupes plus récents pour qui c’était leur plus gros concert.”*

Par chance, aucune sirène ne retentit pendant trois jours. L’ambiance a tout de même quelque chose de différent de celle des années précédentes : entre chaque performance, les groupes remercient les soldats qui se battent au front, pendant que, dans les abris installés pour l’occasion, des militaires apprennent au public les bases de la médecine de combat ou l’art du vol de drone. *“Il y avait quelque chose de spécial bien sûr, mais l’énergie était unique.”* En trois jours de festival, Atlas réunit plus de deux millions d’euros à destination de l’effort de guerre. Car la raison d’être de la musique en Ukraine aujourd’hui n’est plus de vendre des albums ou de multiplier les streams, mais bien de lever des fonds. *“Le secteur culturel n’est pas rentable en ce moment, il est alimenté par la solidarité, tous les organisateurs de concerts donnent une partie de leurs recettes à l’armée, voire l’intégralité. La musique ukrainienne n’est plus juste du divertissement, c’est devenu la musique de ceux qui luttent pour la liberté.”*

C’est aussi en musique que la Russie contre-attaque. C’est du moins la façon de voir du Centre de lutte contre la désinformation ukrainien, qui a déclaré que le titre *Sigma Boy*, rengaine répétitive très présente sur les réseaux sociaux depuis quelques mois et interprétée par deux petites *nepo babies* russes, n’était autre qu’une façon subtile pour la Russie de *“pousser ses narratifs”*. S’il est impossible de savoir si cet hymne aux *“sigma boys”*, cousins des mâles alpha tout aussi toxiques, est piloté par Vladimir Poutine, l’Ukraine prend tellement au sérieux sa propre culture désormais qu’elle est intégrée dans son armée. Sous le nom de Cultural Forces, une unité militaire composée de musicien·nes fait le tour des positions ukrainiennes près de la ligne de front pour offrir aux soldats soirées réconfortantes et cours de culture ukrainienne. •••

↓
La librairie Sens, dans le centre de Kyiv, le 23 février 2025.

↓
Misto (1929) de Valérian Pidmohylny, réédité par Osnovy Publishing avec des illustrations du graffeur Maksym Pavliuk. À Kyiv, le 6 février 2025.





→ L'ART CONTRE L'IMPÉRIALISME RUSSE

Sur le front de l'art, la revendication de vieux peintres dont on ne sait plus s'ils sont russes ou ukrainiens a pris de l'ampleur depuis que l'un d'eux a fait débat en 2023 : Ilya Répine, né près de Kharkiv mais formé à Saint-Pétersbourg. Comment un peintre mort en 1930 a-t-il été embarqué dans la guerre culturelle actuelle ? C'est en réalité l'œuvre d'un Français, Émeric Lhuisset, photographe, qui a décidé en 2023 de reproduire un tableau de Répine de 1891 représentant des guerriers cosaques du XVII[e] siècle réunis autour d'une table pour écrire une missive virulente au sultan ottoman qu'ils combattent. *"Ce tableau est important dans le récit national ukrainien, et pourtant il est dans les collections du Musée russe de Saint-Pétersbourg. En 2021, lorsque la toile fut présentée à Paris pour la rétrospective de Répine au Petit Palais, l'exposition était intitulée* Peindre l'âme russe…*"*, raconte Lhuisset.
Le photographe réunit les militaires de la 112[e] Brigade qui se prêtent au jeu et posent pendant plusieurs heures. Quand le Français poste sa photo en ligne, les médias et les politiques ukrainiens s'en emparent immédiatement. Alors que la plupart des musées de l'Est ont été détruits ou ont dû fermer, la photo d'Émeric Lhuisset a été exposée dans un centre culturel de Kyiv avant d'être enfermée dans un endroit sûr à l'abri des bombes – comme toutes les œuvres précieuses depuis le début de la guerre.
En Ukraine, l'Unesco a recensé à ce jour des dégâts sur 476 édifices culturels. En janvier 2023, le centre historique d'Odessa a rejoint simultanément les listes du "patrimoine mondial" et du "patrimoine mondial en péril", une façon d'alerter la communauté internationale mais aussi de renforcer sa protection via une assistance technique et financière de la part de l'instance culturelle. De la même façon, 27 biens culturels ukrainiens ont été inscrits sur la liste internationale des "biens culturels sous protection renforcée" en 2023 et 2024, comme le *pysanka,* l'art traditionnel de décorer les œufs de Pâques.

DES RENAISSANCES LITTÉRAIRES

Pendant que les œuvres ukrainiennes font leur apparition sur la scène internationale, les Ukrainien·nes achètent des livres. Dans les rues de Kyiv, les librairies pullulent, à l'image de Sens, nouvelle boutique de 1 500 mètres carrés dans le centre de la capitale qui a ouvert en 2024. Selon un sondage d'Info Sapiens datant d'août 2023, 16 % des Ukrainien·nes lisent désormais tous les jours, un chiffre qui a doublé depuis 2020. La raison : les coupures d'électricité qui rythment les hivers depuis le début de la guerre, privant les habitant·es de télé ou de Netflix, mais aussi l'envie de redécouvrir la littérature locale et d'échanger avec d'autres lecteur·rices. Profitant également de la disparition des livres russes, les auteur·rices ukrainien·nes contemporain·es, comme les romanciers Serhiy Jadan ou Illarion Pavliuk, ou classiques, comme le poète Taras Chevtchenko ou l'écrivain Ivan Franko, figurent aujourd'hui parmi les best-sellers.
Dans ce contexte de renaissance, Andriy Vyshnevsky ne pouvait pas laisser l'une des plus anciennes maisons d'édition indépendantes d'Ukraine disparaître. Ce grand gaillard de 47 ans, ancien fonctionnaire, a racheté avec sa femme la maison Osnovy, créée en 1992. *"La fille de la fondatrice a dû fuir le pays au début de la guerre, comme la plupart des employés, et elle ne pouvait plus se permettre de continuer à distance"*, explique-t-il dans ses petits bureaux sous les toits de Kyiv. Aujourd'hui, Vyshnevsky participe à réveiller la littérature ukrainienne en ressuscitant les modernistes des années 1920 et 1930, assassinés par le régime de Staline en 1937. *"Ils étaient l'élite intellectuelle de l'Ukraine, c'était un peu les Sartre, Beauvoir et Camus de notre pays. Ils ont été assassinés car ils écrivaient en ukrainien, leurs œuvres ont été détruites, et ils ont été remplacés par des écrivains payés par le régime pour produire de la propagande",* dit-il.

“Les Ukrainiens ont besoin de livres pour penser et pour reconstruire une nouvelle Ukraine après la guerre.”

Andriy Vyshnevsky, éditeur

L’une des plus grosses ventes d’Osnovy est désormais un roman de Valérian Pidmohylny de 1928, intitulé *Misto* (“la ville” en ukrainien), l’histoire d’un jeune homme originaire d’un village qui débarque à Kyiv pour devenir écrivain. *“On l’a réimprimé avec des illustrations d’un graffeur de Kyiv, car la ville est comme un personnage, et ça permet aux lecteurs d’aujourd’hui de s’approprier un roman qui a presque 100 ans.”* Le livre en lui-même est aussi un morceau de l’histoire de la guerre : l’imprimerie d’Osnovy, à Kharkiv, a été partiellement détruite pendant un bombardement. L’éditeur a attendu que son partenaire se remette sur pied pour imprimer le livre, mais l’imprimerie ne pouvait plus se fournir en matériel pour réaliser les couvertures rigides et les reliures. *“C’est pour ça que le livre est souple et relié avec des fils. Ça raconte aussi la réalité du pays, et ça montre que la littérature et les éditeurs sont en résistance.”*

EXISTER PLUS FORT

Pour Andriy Vyshnevsky, ce sont les livres qui sauveront l’Ukraine. Car un pays en guerre, et peut-être encore plus un pays après la guerre, a besoin de se ressourcer. *“Les Ukrainiens ont besoin de livres pour penser et pour reconstruire une nouvelle Ukraine après la guerre : des livres de philosophie, de politique, d’économie. On traduit par exemple Hannah Arendt. On sait que dans les sociétés post-guerre, il y a une montée de l’intolérance et de la violence. La littérature pourra nous aider à surmonter le traumatisme, à comprendre ce qu’il s’est passé et à rétablir la paix à l’intérieur de notre société.”* Dans ses bureaux d’où les livres débordent, Osnovy emploie désormais une dizaine de personnes. Avec le projet de publier 30 à 40 livres par an. Ici aussi, le sentiment d’urgence, qui se fait sentir dans tous les coins de Kyiv, dans les librairies ou les restaurants, est palpable. Pour ne pas disparaître, il faut exister un peu plus fort.

Dehors, il s’est mis à neiger, et personne ne veut plus penser au fait que la guerre a déjà 3 ans. *“Quelque part, on est toujours bloqués au 22 février 2022”*, soupire l’éditeur. Pour envisager un avenir serein, Andriy Vyshnevsky s’est donné une autre mission, et pas des moindres : faire découvrir la littérature ukrainienne à l’étranger. Pour cela, Osnovy publie en anglais un poème de Chevtchenko, *Kateryna*, accompagné des illustrations du jeune aquarelliste Nikolai Tolmachov, en faisant une sorte de BD poétique. *“Pour moi, c’est comme une campagne : si l’Ukraine doit être intégrée à l’Europe, il faut qu’elle se fasse connaître. Pendant des siècles, la Russie a investi énormément de ressources pour promouvoir la culture russe. C’est notre tour.”*



Soa Ratsifandrihana
Fampitaha, fampita, fampitàna

chaillot danse

theatre-chaillot.fr

Wes world



Un autre cinéaste en activité a-t-il jamais produit une œuvre se prêtant mieux au jeu de l'exposition de cinéma ? Wes Anderson rangé, encadré, inventorié, enluminé – bref, wesandersonisé : c'est un rêve méta qui se réalise à la Cinémathèque française. Visite guidée d'une œuvre dont il est temps de dépasser les caricatures.

Texte Théo Ribeton

Photo Moos Tang pour Les Inrockuptibles





TATI ET LA MAISON DE POUPÉE

Fermez les yeux et imaginez un film de Wes Anderson (ou demandez à une intelligence artificielle d'en recomposer un pour vous). Il y a de grandes chances qu'apparaisse bientôt une image : la vue en coupe d'une habitation, qu'elle soit maison *(La Famille Tenenbaum)*, sous-marin *(La Vie aquatique)*, terrier *(Fantastic Mr. Fox)*, tant qu'elle est subdivisée en petites cellules communiquant entre elles, à la façon d'une maison de poupée. Ce plan-signature, comme toute signature digne de ce nom, ne lui appartient pas : c'est un emprunt à son maître le plus évident, Jacques Tati, qu'Anderson a souvent cité en interview (notamment *Mon oncle* et *Playtime*), et à qui il a finalement eu la courtoisie de rendre un hommage moins dissimulé dans *The French Dispatch*, en reconstituant carrément l'immeuble de M. Hulot pour en pasticher un plan légendaire. Un rêve d'entomologiste (l'humanité vitrifiée comme une fourmilière en kit pour chambre d'enfant), qui marque bien sûr l'héritage burlesque – en remontant le fil, avant Tati, on retrouvera Buster Keaton (le célèbre plan de poursuite à travers les trappes de *Malec champion de tir*), même si lui ne montait des maisons de poupée que pour le plaisir de les détruire, et préférait toujours le chaos à l'harmonie. À moins qu'il ne s'agisse des deux facettes d'un même rapport au monde ?

CLÉS

Dans *The Grand Budapest Hotel*, M. Gustave révèle appartenir à une congrégation secrète de maîtres d'hôtel fonctionnant comme un réseau d'agents dormants et répondant au nom de The Society of the Crossed Keys – un élément de l'intrigue qui lui est manifestement cher, puisque c'est aussi le titre de l'anthologie d'écrits de Zweig qu'Anderson publiera dans la foulée de ce film, inspiré notamment par *Le Monde d'hier* de l'écrivain autrichien. Dans une œuvre où reviennent énormément les motifs du casse, de l'évasion, du coffre-fort et de la serrure, la clé est un objet séminal, à la fois moyen magique de circuler dans le monde compartimenté que fabrique le cinéaste, mais aussi – comme en atteste la séquence de *The Grand Budapest Hotel* où chaque membre de l'organisation est représenté par le trousseau élégamment ouvragé de son palace – une allégorie de la singularité : à chaque serrure, sa clé unique. Dans l'utopie de l'artisanat chantée film après film par Wes Anderson, il n'existe pas de chaîne de fabrication ni de produit de série : tout objet est aussi unique que son possesseur. On s'habille chez le tailleur, on se chausse chez le cordonnier, et on ferme les portes par de lourdes clés en fer forgé.

←
À Paris, en 2018.
↖
Mon oncle de Jacques Tati (1958).
↑
La Vie aquatique (2003).

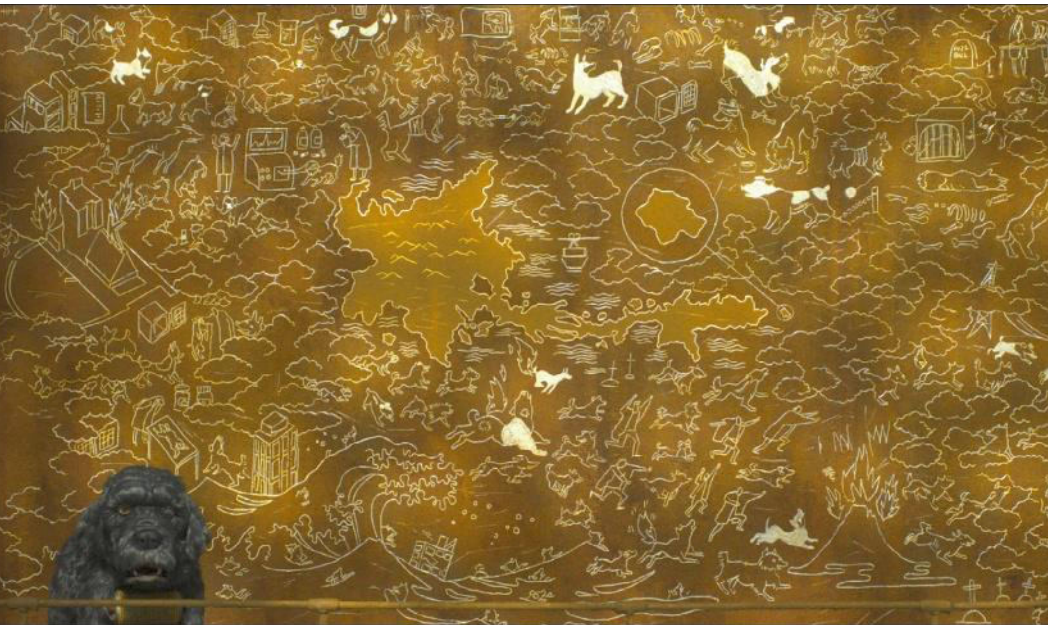
Carlotta Films · Touchstone Pictures

LA CARTE ET LE TERRITOIRE

"La première image, c'est d'abord l'atlas de géographie", disait Serge Daney dans *Itinéraire d'un ciné-fils* : à la racine de la cinéphilie, il y a le goût des cartes. Et quand on n'aime rien tant que faire tenir le monde dans une maquette, quoi de plus normal que de coucher la Création sur un plan ? Les films de Wes Anderson inventent souvent des lieux imaginaires qui leur sont consubstantiels, comme la ville française d'Ennui-sur-Blasé *(The French Dispatch)* ou le pays de Zubrowka *(The Grand Budapest Hotel)*. Ce n'est pas seulement pour satisfaire nos désirs de les explorer qu'ils intègrent presque tous, à un moment ou à un autre, un plan de leur propre décor, dont la présence est généralement justifiée par le fait qu'un personnage expose un projet de casse ou d'évasion *(Fantastic Mr. Fox, Moonrise Kingdom, La Vie aquatique…)*. C'est aussi pour faire entrer le film dans une dimension hybride, où il s'agira moins de laisser classiquement se dérouler ses péripéties que de pénétrer dans son processus, naviguer dans les story-boards et le travail de préparation – fusionner l'œuvre et son circuit imprimé, le plan et son modèle, la carte et le territoire. Regarder un film de Wes Anderson, ce n'est pas le regarder défiler, mais se concevoir et s'organiser directement sous nos yeux.



↑
À bord du Darjeeling Limited (2007).
→
The Grand Budapest Hotel (2013).





INSULARITÉ

Rouler par hasard à côté d'un panneau de signalisation anglais indiquant sans plus de précision une *"Isle of Dogs"* a suffi à faire naître en Wes Anderson une fascination telle qu'il se lança dans le film que l'on sait. Preuve s'il en est d'une certaine obsession pour tout ce qui est insulaire, c'est-à-dire les îles, mais au sens plus large un lieu à soi, enclavé sur lui-même, et posé au milieu d'une immensité vide et hostile, qu'elle soit classiquement liquide *(Moonrise Kingdom, La Vie aquatique)*, désertique *(Asteroid City)*, montagneuse *(The Grand Budapest Hotel)*. Un fantasme sans doute universel de l'autarcie, qui est peut-être aussi chez lui un avatar du studio de cinéma, vers lequel Anderson a peu à peu replié son art tout au long de sa carrière, jusqu'à finir par totalement abandonner les tournages en décors naturels avec son film pourtant le plus artificiellement extérieur, *Asteroid City*.

↖
L'Île aux chiens (2018).
←
Fantastic Mr. Fox (2009).

20th Century Fox



BAGAGES

Le tourisme tient une place très particulière chez Anderson – notoirement sous sa forme la plus luxueuse, l'hôtellerie, au centre dans *The Grand Budapest Hotel* et dans *Hôtel Chevalier,* le court métrage introduisant *À bord du Darjeeling Limited* et tourné à l'hôtel Raphael à Paris ; mais aussi sous des aspects plus indirects, comme le scoutisme *(Moonrise Kingdom)* ou l'exploration scientifique *(La Vie aquatique),* qui ne font que prolonger chez lui une même aspiration au voyage, et plus exactement à inventer un cocooning nomade, à domestiquer le monde pour faire sa chambre partout où l'on passe.
Parce qu'il témoigne à la fois du goût du déplacement et de celui de la miniaturisation, il n'y a peut-être pas d'objet plus andersonien que la valise, maison ambulante pour personnages organisés, totem du rangement et boîte de Pandore. Celui que l'on accuse volontiers de fabriquer des cartes postales (d'Inde, de France, d'Europe de l'Est) ne saurait s'en passer : la valise est après tout la reine des boîtes.



Regarder un film de Wes Anderson, ce n'est pas le regarder défiler, mais se concevoir et s'organiser directement sous nos yeux.

HORLOGES

Il y a chez Wes Anderson une obsession du temps, dont il a beaucoup joué à faire varier l'écoulement. Dans la première moitié de sa carrière, le cinéaste fut un inconditionnel du ralenti, souvent accompagné de choix musicaux de bon goût (*Ooh La La* de Faces dans *Rushmore, These Days* de Nico dans *La Famille Tenenbaum, Gut Feeling* de Devo dans *La Vie aquatique*), et soulignant assez lestement l'intensité désignée des situations, dans une palette d'effets presque scorsesienne, tranchant avec la distanciation habituelle de son style. Plus récemment, on l'a vu user d'effets d'accélération burlesque (dans *The French Dispatch* par exemple). Entre-temps bien sûr, il y eut deux films d'animation – donc du pur temps artificiel, fabriqué avec de la fixité. De quoi est fait le temps qui s'écoule au cinéma ? Que peut-on faire de sa labilité ? La question court d'un film à l'autre, semblant même hanter des personnages qui passent leur temps à regarder l'heure : du chronomètre de plongée de Steve Zissou à la montre à gousset de Bill Murray dans *The French Dispatch*, jusqu'à la pendule de *The Grand Budapest Hotel.*





↗↑
Moonrise Kingdom (2012).

CADRES

Dans quelle boîte doit tenir un film de Wes Anderson ? S'il est si souvent question, pour ses personnages, de rentrer eux-mêmes ou de faire rentrer quelque chose dans un coffret, une valise, un cercueil ou un compartiment quelconque, la question se pose forcément de celui dans lequel devrait s'insérer l'œuvre elle-même, pathologiquement gigogne. Après un début dans les standards du 1:85 *(Bottle Rocket),* le cinéaste s'est plutôt approprié le Scope, propice à son goût du défilement horizontal et des travellings langoureux le long, par exemple, des rails de *Darjeeling Limited*. Mais il y a chez lui une double aspiration paradoxale pour le paysage et l'objet, c'est-à-dire pour l'étalement, l'horizontalité, et à l'inverse pour la symétrie centrale, le portrait en médaillon, la fixation en un point. Dans *The Grand Budapest Hotel* puis *Asteroid City,* il relie les deux et mélange les formats selon les époques représentées, occasion de revenir ponctuellement au compactage primitif du 4/3, voire au carré – il faut bien faire valoir son titre de "cinéaste Instagram".

LETTRES

Il y a chez Anderson une obsession tous azimuts de l'écriture, que les personnages pratiquent parfois du fait de leur métier (les écrivains de *La Famille Tenenbaum,* les journalistes de *The French Dispatch*), plus souvent par une multitude d'utilités personnelles. On tient un journal de bord *(La Vie aquatique),* intime *(Moonrise Kingdom)* ou à la frontière entre les deux *(Rushmore)*. Les machines à écrire sont en abondance chez cet incurable brocanteur, de même que le principe de la correspondance, central notamment dans *Moonrise Kingdom* (où les enfants décident et planifient leur fugue par voie épistolaire), décisif aussi dans *The Grand Budapest Hotel* (dont l'action principale est lancée par la réception d'une missive mystérieuse), entre autres. Dans le monde d'Anderson, qui n'est pas un espace contigu, pleinement arpentable, mais une grande interconnexion de cellules, un hyper-réseau d'îles et de chambres séparées et communiquant par des tuyaux, il n'y a véritablement que les lettres qui circulent librement. L'extase du naufragé seul sur son île ne serait rien sans celle de glisser un message dans une bouteille. Et ce n'est par ailleurs pas un hasard si ce grand publicitaire dans l'âme n'a finalement accepté qu'une seule fois de jouer l'égérie pour une marque : les stylos Montblanc.

→
Les meilleures B.O. de Wes Anderson en une playlist.

Studio Canal

La mort est partout, mais plus que tout dans sa mise en scène, qui est en tout point une nature morte.

MORT

Un frère que l'on n'a pas su sauver *(À bord du Darjeeling Limited)*, un fils dévoré par un squale *(La Vie aquatique)*, un génie raté qui s'ouvre les veines *(La Famille Tenenbaum)*, un concierge exécuté d'une balle dans la tête *(The Grand Budapest Hotel)* : la mort est partout chez Wes Anderson, mais plus que tout dans sa mise en scène, qui est en tout point une nature morte. Elle n'est certes souvent qu'un tout petit événement, un tracas imperceptible, car chez lui rien n'est grave, sinon l'inélégance, et la barbarie politique n'a pas plus d'intensité que le pliage d'une serviette de table. À l'instar de la mort de M. Gustave dans *The Grand Budapest Hotel* (film de faux papiers mais de vrais linceuls, terminalement endeuillé), réduite à une note de bas de page, il faut savoir accueillir la fatalité avec distance, avec distinction, voire avec une certaine forme d'humour ou d'ironie – comme les trois frères de *Darjeeling Limited*, en quête d'un père mort qu'ils n'ont jamais su pleurer, et qui se retrouvent à transporter le cercueil d'un enfant qu'ils ont vu mourir sous leurs yeux. Vivre, en somme, c'est apprendre à bien mourir.

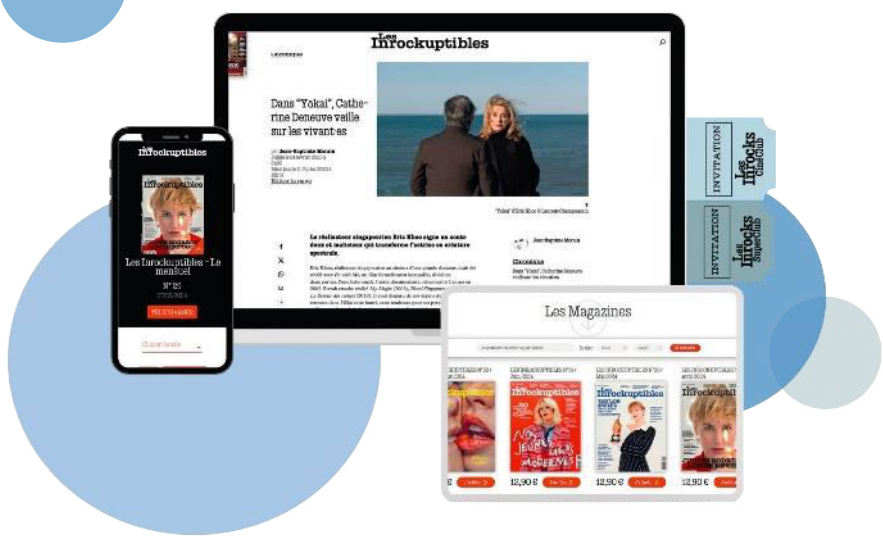
Cependant, il est frappant de voir à quel point cette obsession devient un système : la mort est pour Anderson la seule façon d'organiser le monde. La prolifération de superstars, qui a atteint chez lui un stade paroxystique dans *The French Dispatch*, avec des figurant·es joué·es par des têtes d'affiche de films à moyen budget, n'est pas seulement l'hubris d'un cinéaste surpuissant : c'est l'aboutissement parfaitement cohérent d'une démarche confinant à la formolisation d'Hollywood et à la pratique de la tête réduite des Jivaros.
Anderson empaille le monde, transforme tout ce qu'il touche en poupée de musée : la diction mécanique de ses personnages, leurs gestes mesurés à la perfection les réifient, la lumière tamisée de ses intérieurs évoque un mausolée. La mort est sa patrie, son idéal : il faut peut-être la conjurer, mais il ne faut surtout pas la déranger.

Wes Anderson, l'exposition à la Cinémathèque française, Paris, jusqu'au 27 juillet.



ABONNEZ-VOUS

Le meilleur de la culture, où vous voulez, quand vous voulez



OPTEZ POUR UN ABONNEMENT 100% NUMÉRIQUE

4,90 € PAR MOIS
sans engagement de durée

OU 49 € POUR 1 AN

Musiques, cinémas, livres, scènes, arts, séries...

Formule numérique Les Inrockuptibles :

- Le magazine en version numérique
- L'accès au site lesinrocks.com dans son intégralité et ses archives depuis 1995
- L'accès à l'application des Inrocks disponible sur Apple Store et sur Google Play
- L'actualité culturelle personnalisée via cinq newsletters thématiques
- Des invitations culturelles exclusives via le Club Inrocks, la plateforme d'invitations. Les Inrocks Super Club, la soirée concert mensuelle à la Boule Noire et Les Inrocks Ciné Club, la soirée projection mensuelle.
- La web radio des Inrocks : une expérience audio de qualité supérieure pour les abonnés

Choisissez le paiement rapide et sécurisé en scannant le QR code

Les Inrockuptibles Bulletin abonnement :

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **4,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement. Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

❑ **49 € pour 1 an.** Je paie par chèque à l'ordre des "Éditions indépendantes."

Coordonnées de l'abonné :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG39**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

* | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

* | | | | | | | | | | | |

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques

↘
Barbara
Carlotti
p. 118.

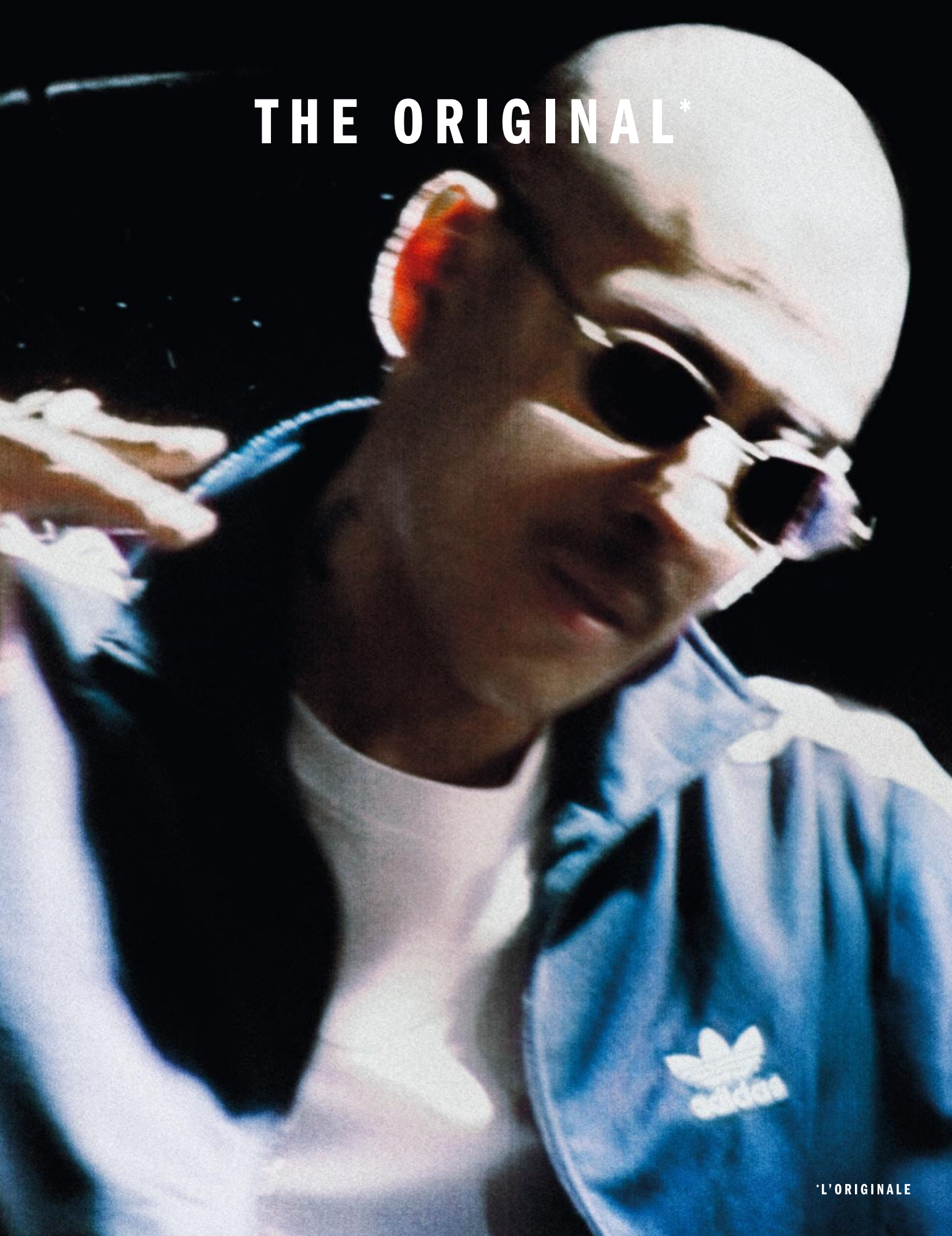


Gabrielle Riouah

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com



Adidas AG 2025


THE ORIGINAL*
adidas
*L'ORIGINALE

Save the date

L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS -

Trois ans après le bien nommé *Forever Melodies*, le duo Kids Return signe le brillant *1997*, titré d'après leur année de naissance et riche en références pop modernes.

Des Kids Return, soit Adrien Rozé et Clément Savoye, deux amis des nineties depuis les bancs du collège nés, à un mois d'intervalle, l'année de *Homework* de Daft Punk et d'*OK Computer* de Radiohead, on a déjà dit qu'ils étaient les enfants d'Air (pour leur attirance pour les voix vocodées), Phoenix (pour leur quête de la pop song ultime) et Blur (pour leur goût de l'éclectisme musical). Successeur de l'inaugural et acclamé *Forever Melodies* il y a trois ans, *1997* est un deuxième album qui affiche ses intentions. Dès le bien nommé *First Choice*, tube instantané avec son gimmick introductif à la *Common People* de Pulp, Kids Return passe un cap, aussitôt confirmé par le single panoramique *All Yours Now* et la redoutable tournerie *Teenage Dreams*, en mode *Screamadelica*.
Trois titres en haute altitude pour entamer sur les chapeaux de roue *1997*, qui est autant un retour vers le futur qu'un grand bond en avant pour les inséparables têtes pensantes et chantantes de Kids Return (un nom choisi en clin d'œil au film de Takeshi Kitano, sorti en France en… 1997).



"Notre deuxième album est très imprégné des groupes qu'on écoutait quand on s'est rencontrés en classe de quatrième, il y a quinze ans, et qu'on écoute encore avec nos oreilles d'adultes et de musiciens. Pour 1997, *on souhaitait reproduire l'énergie rock des concerts et on a surtout décidé de ne se fixer aucune règle, que ce soit composer un morceau pendant la tournée précédente et mettre six mois à le produire, comme* Teenage Dreams, *ou en écrire un autre en trois heures, comme le prochain single* My Hero. *Comme l'a dit Nick Cave dans une interview, pour concevoir un nouvel album, il faut réussir à tuer l'ancien."*

Après le premier album, une expérience joue un rôle crucial dans la genèse de *1997* : leur création gospel pour l'Hyper Weekend Festival en janvier 2024 et la sortie consécutive de l'EP inédit *Lovers War,* qui fait office de trait d'union artistique entre *Forever Melodies* et la suite encore en chantier. *"Le gospel, c'est le son de la vie"*, nous disent-ils alors en chœur, en réécoutant l'immense *Tender* de Blur. *"Ce concert unique, avec Shades of Gospel à la Maison de la radio et de la musique, nous a ouvert les yeux sur la manière d'élargir encore la palette de la production. Pour* 1997, *nous nous sommes ainsi retrouvés comme deux enfants avec des étoiles dans les yeux qui avaient carte blanche."*

Entre construction réfléchie et déconstruction savante des maquettes, Adrien Rozé et Clément Savoye peaufinent dix nouvelles chansons entre leur antre parisien du IX[e] arrondissement et un studio de fortune installé dans une maison pyrénéenne avec leur pote Louis Bes, ingénieur du son chez Motorbass Studio. *"On a toujours fantasmé les disques dont tu ne comprends pas vraiment la production aux premières écoutes. Surtout que pendant le long processus de composition et d'enregistrement, tout a changé, le monde alentour comme nos vies personnelles et sentimentales."* Comme sur *Forever Melodies,* Thomas Bangalter – dont le fils Tara-Jay réalise des clips pour le duo – a joué le rôle d'homme de l'ombre et de conseiller artistique à la fin du mixage du nouvel album. *"Après l'écoute de* 1997 *dans notre studio, un moment toujours précieux, Thomas nous a recommandé de monter les voix de 10 dB sur tous les titres ! Encore une fois, il avait mille fois raison, car nous sommes un groupe de pop : les chansons sont accompagnées par des instruments, et non l'inverse."*

Avec leur touche française mâtinée de références anglo-saxonnes, les deux Kids Return cultivent leur singularité qui commence à faire sensation outre-Manche, à la manière d'autres glorieux aînés versaillais. De l'immédiat *Time to Time,* première chanson achevée et révélée de *1997,* à *Perfect Lover,* avant-dernier morceau placé dans l'ultime ligne droite qui rappelle *Where Is My Mind?* de Pixies, du single imparable *My Hero* à l'exercice de style britpop *Welcome to My Life* avec Sasha Frantz (qui rend hommage au *Parklife* de Blur avec l'acteur britannique Phil Daniels), les Kids Return réussissent le coup de maître de faire le tour de leur discothèque en chansons avant de se produire pour leur premier Olympia, un mois après la sortie de *1997*. L'avenir leur tend les bras. **Franck Vergeade**



1997 (Ekler & Hamburger Records/ Virgin Records/Universal). Sortie le 4 avril. En tournée française et en concert à l'Olympia, Paris, le 14 mai.



Matthieu Fortin/Ekler & Hamburger Records

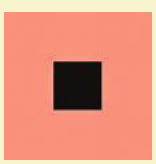


SABLE, FABLE de Bon Iver

Longtemps étranger au bonheur, Justin Vernon ressort du bois avec une sincérité déconcertante, où l'espoir se mêle à ses démons.

Tout est régi par un mouvement perpétuel inéluctable, une succession de révolutions à la parfaite constance, pour certain·es angoissante, pour d'autres plutôt rassurante. Savoir où se situe Justin Vernon relève de l'évidence, tant le chemin parcouru par l'Américain depuis sa retraite dans une cabane isolée du Wisconsin n'a eu de cesse de refléter les hauts et surtout les bas d'une existence tourmentée.
Pourtant, l'imposant folkeux d'Eau Claire a toujours raisonné en saisons. Toute sa discographie s'en trouve influencée. Chacun de ses albums renvoie aux quatre grandes divisions de l'année. De l'hiver (*For Emma, Forever Ago,* 2008) à l'été (*22, A Million,* 2016), du printemps (*Bon Iver, Bon Iver,* 2011) à l'automne (*I, I,* 2019), cette saisonnalité offre d'emblée une coloration spécifique aux compositions signées Bon Iver et délimite un cadre thermique, sensoriel et émotionnel qui permet d'appréhender les différentes phases et les états d'âme du musicien.

Après avoir bouclé la boucle en 2019 avec *I, I,* Justin Vernon était donc bien parti pour obéir à la suite logique de ces cycles. Sur *Sable,* EP dépouillé publié à l'automne dernier, où résonnent l'intimité d'un guitare-voix et quelques arrangements subtils, l'hiver, la solitude et les angoisses semblaient bel et bien de retour. Seulement voilà, comme le laissaient présager les dernières minutes des quatre chansons et d'ultimes bruissements (*Awards Season,* saison toujours), la lumière d'un nouvel espoir a fini par émerger. L'amour est venu tout dérégler. *Sable* n'est alors devenu qu'un simple prologue, entièrement intégré à un cinquième album où les saisons se confondent jusqu'à disparaître. Jamais Justin Vernon n'a semblé si sincère et exalté, mais également si conscient de ses propres démons.
Derrière l'euphorie et une forme inédite d'apaisement qui glisse vers la pop, la soul et un soft rock revisité (le single *Everything Is Peaceful Love, I'll Be There, From*), Justin Vernon reste néanmoins prudent. Il le rappelle : *There's a Rhythmn*. Il y a bien un mouvement perpétuel qui menace, un schéma répétitif auquel il ne peut échapper et qui pourrait bien tout stopper si les affres du passé venaient remettre la suite des événements sur les rails, pour que les cycles reprennent leur cours normal. Inéluctable ? Rien n'est moins sûr. C'est toute la morale de la fable. **Valentin Gény**



Sable, Fable (Jagjaguwar/Modulor). Sortie le 11 avril.

RATHLIN FROM A DISTANCE/ THE LIQUID HOUR de Yann Tiersen

L'explorateur finistérien navigue entre pièces minimalistes mélancoliques et amples compositions épiques où bruissent les remous du monde.

Le 12 juin 2023, Yann Tiersen et sa compagne Émilie Tiersen, alias Quinquis, ont embarqué – avec leur fils et deux marins aguerris – à bord de leur voilier, à Ouessant, pour se lancer dans une expédition maritime un peu particulière. Sillonnant principalement les eaux britanniques, le navire et son équipage se sont rendus jusqu'aux îles Féroé. Longue de quatorze semaines, la traversée a été jalonnée de haltes régulières au cours desquelles Yann et Émilie Tiersen ont proposé des concerts (près de quarante au total), dans des endroits et des contextes souvent (très) inhabituels.
On imagine sans peine l'intensité d'une telle épopée iodée, au niveau humain comme au niveau musical. Le désir de traduire en musique(s) cette aventure irrigue tout entier le nouvel album de Yann Tiersen, composé de deux parties. Ancrée dans la terre, la première, *Rathlin from a Distance,* déverse huit morceaux au piano solo, dont les cascades de notes cristallines exhalent une mélancolie rêveuse, plus ou moins prononcée selon les morceaux.
Chaque titre évoque un lieu marquant du voyage – par exemple, l'île de Rathlin en Irlande du Nord. Immergée en eaux troubles, la seconde, *The Liquid Hour,* explore les abysses intérieurs et les remous du monde via cinq plages électroniques foisonnantes autant que fluctuantes. Riches de multiples détails, le morceau-titre et *Stourm,* tournant tous les deux autour des onze minutes, révèlent une formidable puissance de soulèvement et semblent jaillir du cœur profond de la mer. **Jérôme Provençal**



Rathlin from a Distance/The Liquid Hour (Mute/PIAS). Sortie le 4 avril.

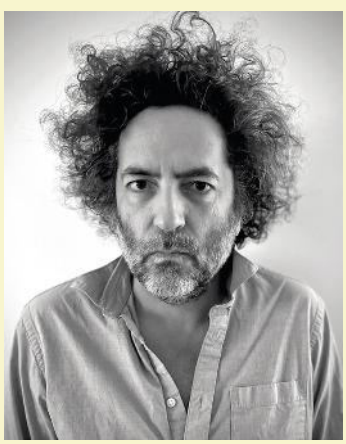
Giulio Romano/Jagjaguwar

DAN'S BOOGIE de Destroyer

Toujours fluctuant, le sphinx de l'indie pop se renouvelle encore une fois sans jamais renoncer à son sens de la fulgurance.

Une ouverture belle comme un lever de rideau de velours rouge dans un théâtre baroque. Des cordes éthérées, un arrangement luxuriant et l'inimitable voix de Dan Bejar, aussi nasillarde qu'élégante, illuminent l'inaugural *The Same Thing as Nothing at All*. Cinq minutes magistrales qui nous ramènent brièvement à l'époque de *Streethawk: A Seduction* (2001), un album qui mettait l'accent sur un glam rock arty du plus bel effet. Chez cet adepte des revirements stylistiques permanents, le single *Hydroplaning Off the Edge of the World* glisse instantanément vers une pop enjouée gorgée de synthétiseurs et de chœurs aériens, qui contrastent avec ses paroles intimistes et caustiques. Dan Bejar ne reste jamais bien longtemps là où on l'attend.

Alors que *Labyrinthitis* (2022) était un disque dense et expérimental, *Dan's Boogie* est plus cinématographique et organique, marqué notamment par la présence du piano, derrière lequel son auteur a passé beaucoup de temps durant la composition. Plein de fulgurances, *Dan's Boogie* joue l'équilibre entre introspection et liberté musicale. Pour la première fois, Dan Bejar prend du recul sur certains morceaux, notamment *Bologna*, où il laisse la voix principale à Simone Schmidt du groupe Fiver. Avec *Cataract Time*, suite musicale longue de huit minutes, hallucinante de maîtrise, ou une ballade intimiste et dépouillée telle que *Travel Light*, l'album explore une palette sonore variée. Présenté comme une *"série de rêveries musicales"* entremêlées en une grande fresque musicale, *Dan's Boogie* capture l'essence même de Destroyer : une valse à la fois délicate, drôle et cruelle avec le monde, à la frontière du réel et de l'imaginaire.



Nicolas Bragg/Merge Records



Arnaud Ducome

Dan's Boogie (Merge Records/Modulor). Sortie le 28 mars.

6 → 11 AOÛT '25 BUDAPEST
SZIGET
the island of freedom

6 AOÛT — CHARLI XCX — MER
PAPA ROACH
999999999 • FATIMA HAJJI • I HATE MODELS
KENYA GRACE • KISS OF LIFE
PALAYE ROYALE • RØRY

7 AOÛT — SHAWN MENDES — JEU
BORIS BREJCHA • JUSTICE
NELLY FURTADO
BALU BRIGADA • CO LEE
HORSEGIIRL • NOGA EREZ • S10

8 AOÛT — A$AP ROCKY — VEN
AHADADREAM • ASH OLSEN • BLOSSOMS
CARIBOU • CARLITA • EKKSTACY
HONEYLUV • HOT SINCE 82
SCARLET PLEASURE

9 AOÛT — ANYMA — SAM
ADRIATIQUE • BEDOUIN • DIXON • ELEFÁNT
HELADO NEGRO • HERMANOS GUTIÉRREZ
KÖLSCH • KOROLOVA • RY X

10 AOÛT — POST MALONE — DIM
ARMIN VAN BUUREN
ECCA VANDAL • ELLI ACULA
ESTELLA BOERSMA • FAT DOG • FJAAK
HANABIE. • ISABEL LAROSA • RILÈS
SAMA' ABDULHADI • ZAHO DE SAGAZAN

11 AOÛT — CHAPPELL ROAN — LUN
THE BLESSED MADONNA • BRUTALISMUS 3000
DESIREE • ELIZA ROSE • FATIMA YAMAHA
HEDEX B2B BOU • JOEY VALANCE & BRAE
KNEECAP • LUVCAT • REFUSED • YOUNG MARCO

ET PLUS DE NOMS À VENIR...

SZIGETFESTIVAL.COM

FOREVER HOWLONG de Black Country, New Road

Après le départ soudain du chanteur, guitariste et parolier Isaac Wood, le sextet anglais parvient à sublimer la force de son collectif dans une mue baroque et orchestrale.

Rien ni personne n'est irremplaçable. Mieux, tout est surmontable. Il suffit de s'entourer de quelques ami·es et de se laisser entraîner par un puissant esprit de camaraderie. Depuis ses débuts en 2018, la bande originaire de Cambridge ne cesse d'utiliser sa musique pour se réunir, resserrer ses liens et célébrer une amitié que ses chansons prennent un malin plaisir à retranscrire.
En seulement deux albums, *For the First Time* (2021) et *Ants from up There* (2022), portés par l'alchimie entre ses musicien·nes aussi complices que talentueux·ses et l'intensité de son chanteur, Black Country, New Road est devenu l'une des formations indie les plus acclamées du moment. L'une des plus suivies aussi, rien que par sa communauté d'adorateur·rices et de fanatiques 2.0 qui dépasse le simple engouement. Alors quand Isaac Wood préfère décamper pour prendre soin de sa santé mentale, le reste de la troupe ne tarde pas à répliquer, fidèle à sa propre pensée. *"Look at what we did together, BCNR friends forever"*, laisse-t-il éclater en ouverture de *Live at Bush Hall* (2023), un disque d'inédits enregistré sur scène peu de temps après pour panser les plaies, tourner la page et se recentrer.



Clin d'œil à cette notion d'amitié, c'est bien avec le single *Besties* que le désormais sextet anglais inaugure son tant attendu troisième LP. Mais la relation désignée n'est peut-être pas celle que le titre tend à suggérer. C'est ce qui résume l'ensemble de *Forever Howlong*, au contenu beaucoup plus profond que ce que l'innocence de sa pochette laisse présager. Autrefois autodésigné *"deuxième meilleur groupe de reprises de Slint au monde"*, Black Country, New Road poursuit sa mue vers une pop baroque et orchestrale. Les Anglais·es ne s'imposent aucune limite et glissent vers le folk, la country ou même le rock progressif, où subsiste cette manière si particulière de jouer avec le rythme et d'asseoir son magnétisme. Les trois voix féminines et multi-instrumentistes Tyler Hyde, May Kershaw et Georgia Ellery – moitié du duo electronique Jockstrap, qui chante pour la première fois pour BCNR –, se partagent le chant, les paroles et la base des compositions, auxquelles viennent s'ajouter les arrangements fignolés en groupe avec l'aide des garçons, Lewis Evans, Luke Mark et Charlie Wayne, sous la supervision de l'éminent producteur anglais James Ford. Se crée alors une émulation au service des chansons, mais surtout de l'association des six musicien·nes. L'amitié pour toujours.



Valentin Gény

Forever Howlong (Ninja Tune/PIAS). Sortie le 4 avril. En concert au Casino de Paris, le 9 octobre ; à Stereolux, Nantes, le 10 et à l'Épicerie Moderne, Lyon, le 26.

LITTLE DEATH WISHES de CocoRosie

Sans chercher à plaire, les inclassables sœurs Casady poussent la pop dans ses retranchements.

Voilà plus de deux décennies que Sierra et Bianca Casady nous invitent régulièrement à les rejoindre sur leur planète, ce royaume fertile où toutes les folies sont autorisées. Leur indétrônable premier album, *La Maison de mon rêve* (2004), a mis la barre très haut en matière de pagaille surréaliste et d'inspirations déstructurées. La suite a montré que le charme n'opérait pas toujours et qu'il était difficile de se renouveler quand on semblait s'être déjà essayé à tous les styles, du hip-hop espiègle à la comptine céleste, du folk hanté à l'electronica irréel, des envolées de soprano aux méditations new age. Les deux Américaines enchaînent les expérimentations sur leur huitième album, *Little Death Wishes,* où certains morceaux sont de simples ébauches (comme l'enivrant *No Need for Money*), alors que d'autres s'étirent déraisonnablement sur cinq ou six minutes, au risque de lasser. Parfois, CocoRosie perd de vue sa substance et son sens de la mélodie à force de s'éparpiller autant. Pourtant, on ne peut pas reprocher au duo un manque de créativité dans cette quête d'excentricité et de liberté.



Noémie Lecoq

Little Death Wishes (Joyful Noise Recordings/Modulor). Sortie le 28 mars. En tournée française et en concert au Trianon, Paris, le 19 mai.



EVENFALL de Sam Akpro

Le Londonien propose un chaud-froid en frottant le dub au postpunk. De quoi entretenir de solides espoirs pour la suite.

Urbain : un terme éculé s'il en est pour parler de musique contemporaine au sens large. Difficile de l'éviter pourtant lorsqu'on évoque le premier album de Sam Akpro, ne serait-ce qu'en parcourant la liste des titres, de *Chicago Town* à *City Sleeps*. Difficile aussi de détacher l'artiste de son terreau londonien, celui-là même qui a vu éclore le collectif Sault, creuset de fusions dont cet *Evenfall* réverbère certaines nuances. Un saxophone astringent, des guitares glaçantes, des basses et des chœurs qui enveloppent : Sam Akpro mêle le sensuel et le menaçant dès l'envoûtante ouverture *I Can't See the Sun*, et les déplace aussi sur le terrain des cordes synthétiques sur *Gone West*. En frottant ainsi (souvent brillamment) le froid du postpunk contre la chaleur du dub, il ne fait parfois que redécouvrir l'eau tiède (d'aucun·es diraient le trip-hop), mais ses atmosphères épaisses et son écriture évasive nous tiennent en alerte.
Aidé en cela par la voix épisodique de Theodora Laird, alias Feeo – autrice d'une poignée de maxis, dont le très beau *Run Over* en 2024 – et par des basses anguleuses, il est à son meilleur lorsqu'il tend vers une forme toxique de transe, notamment sur *Tunnel Vision* ou *Cherry*, acmé d'une fin d'album particulièrement réussie. Il est encore trop tôt pour savoir si, comme les prototypes de Dean Blunt ou les premiers Tricky (évidents modèles), Sam Akpro saura nous emmener là où on ignorait vouloir aller, mais pour l'heure, on refera volontiers avec lui quelques tours en ville. **Rémi Boiteux**



Evenfall (Anti-/PIAS). Sortie le 28 mars.

Beth Boswel/Anti-

Nuits sonores

28 mai — 1er juin 2025
22e édition Lyon, France

Airod b2b Dj Physical
Alice Glass live
Âme live feat. Curses
Anetha presents 'EXHIBIT'
Anto <3
Avalanche Kaito live
Azu Tiwaline & Forest Drive West live
BICEP present CHROMA AV DJ set
BLACKCLUB
The Blessed Madonna
Blood Of Aza
Burna
Busy P b2b Mad Rey
Cashu b2b RHR
Cassius b2b Myd b2b Bambounou
CCL
Chläir live
CHLOE
Daria Kolosova b2b Lacchesi
Das Kinn live
Digital Mystikz [Mala x Coki]
Dylan Dylan b2b Mall Grab
eat-girls live
Effy
Ellen Allien b2b BADSISTA
Fadi Mohem live
Fasme live
FÖLLAKZOID live
Funk Assault [Chläir & Alarico] dj set
Gargantuan Collapse live
Girl Ultra dj set
Goooooose live
Heith, James K & Günseli Yalcinkaya present "The Talk" live AV *Création TIMES*
Helena Hauff b2b DJ MELL G
Honey Dijon
Interplanetary Criminal
Irène Drésel live
IVM Trio [Mika Oki, Apulati Bien & Sébastien Forrester] live
Jeff Mills
Jennifer Cardini b2b Pablo Bozzi
Jersey live
John Maus live
Julmud live
Juno Reactor live
Justine Perry b2b Paula Koski
Jwles live
Kalte Liebe hybrid live
Khalil Epi présente Aïchoucha live AV
KI/KI
KOMPROMAT live
Korea Town Acid live
LB aka LABAT live AV
LEGIT GIRL DJ
LeLeon
Luke Vibert
Lyra Pramuk live
Mac Declos
Machine Girl live
Mall Grab
Manu Le Malin
Mental Overdrive live
Minna-no-kimochi
Mochakk
Mogwaa live
Mohammad Reza Mortazavi live
Moktar
Moxie b2b Wallace
MU540
Mun Sing live
Naajet
Nadah El Shazly live
Nubiyan Twist live
O.B.F x Sr. Wilson
O Ghettão [DJ Nigga Fox, DJ Danifox & DJ Firmeza] live
Patrick Mason
Peggy Gou
Polar Inertia live
Priori live
Promesses b2b Raz 404
Raïna Raï live
Realo live
Renick Bell live coding
Reymour live
Robert Hood
Rosa Pistola
Sara Persico & Mika Oki present 'Sphaîra' live AV
Scorpio Qveen hybride live
Shlømo b2b Oposition
Simo Cell & Abdullah Miniawy live
Solomun
Special Request b2b Flore
Speedy J hybrid live
Suzanne Ciani live
Takkak Takkak live
Tatie Dee live
TOCCORORO
Traumer
Tshegue live
TSVI b2b Surusinghe
Volition Immanent live [Parrish Smith & Mark van de Maat]
Vel
Violent Magic Orchestra live

& many more...

nuits-sonores.com



GLORY de Perfume Genius

Un rock sensible et sophistiqué innerve le septième album de Mike Hadreas. Son plus beau à ce jour.

On dit en psychanalyse que, lors du développement de l'individu, le miroir aide à acquérir une consistance – faire tenir ensemble des parties premièrement perçues comme éparses. S'ouvrant sur l'idéal single *It's a Mirror,* le nouvel album de Perfume Genius semble avoir pour objectif de faire de même avec l'identité musicale de son concepteur, Mike Hadreas. Premier vrai contrepied dans une discographie jusqu'alors dirigée par un mouvement expansif, *Glory* marque, après les explorations d'*Ugly Season* (2022), un retour au lyrisme contenu de *No Shape* (2017), voire à la fragilité des premiers albums, héritée autant de Sufjan Stevens que de Mark Linkous.

S'il trouve ainsi l'équilibre parfait entre les facettes de Perfume Genius, cet humble accomplissement est aussi un disque de lent dégel, de poussées contrebalancées par de douces vagues d'apaisement, installant une tension caressante qui en fait sûrement le plus réussi de toute sa carrière. Plutôt que s'imposer dès la première écoute, ce constat s'instille au fur et mesure de sa patiente combustion : sans bomber le torse, *Glory* prend juste le temps de se rendre indispensable. Hadreas, ayant coupé le cordon avec le giron numérique antédiluvien qui lui a fait voir le jour (on parle d'un artiste découvert sur MySpace), va trouver l'inspiration là où il le veut. Et *Glory* est sûrement de ses albums celui qui se soucie le moins de l'air du temps. Pour autant, ce disque sensible est loin d'être l'œuvre insulaire d'un autarcique.

C'est au contraire un album conçu en groupe, au-delà du fidèle Blake Mills (producteur et co-auteur) : Meg Duffy (Hand Habits), Alan Wyffels (compagnon de Hadreas à la ville) ou encore le singulier guitariste Gregory Uhlmann (à découvrir en solo par ailleurs) ont été partie prenante de l'élaboration de ces morceaux d'une beauté sidérante. Ainsi les irrévocables classiques instantanés *Me & Angel* et *Left for Tomorrow*, ou le duo *No Front Teeth* avec la bienvenue Aldous Harding. Rarement, depuis disons Michael Stipe, avait-on entendu de telles inflexions soul dans un chant indie mis au service d'authentiques chansons – cette forme à laquelle Perfume Genius semblait moins attaché après *Put Your Back N 2 It* (2012). Or l'art suprême de la chanson, c'est de transformer une inspiration venue du for intérieur en une surface de projection où reconnaître ses propres atermoiements. Mike Hadreas nous avait prévenu·es d'entrée de jeu : *"it's a mirror"*.



Rémi Boiteux

Glory (Matador/Wagram). Sortie le 28 mars.

FOREVER IS A FEELING de Lucy Dacus

Évadée du supergroupe Boygenius, la chanteuse américaine nous invite dans son monde feutré et romantique.

Au sein de Boygenius, le supergroupe qu'elle a cofondé avec Julien Baker et Phoebe Bridgers, Lucy Dacus a incarné la force tranquille, la touche folk apaisée qui contrebalançait les envolées parfois plus rageuses de ses deux complices. Si ce trio, aujourd'hui en pause, lui a valu ses plus grands succès (dont trois Grammy pour leur album *The Record*), l'Américaine de 29 ans a eu envie d'ajouter un nouveau chapitre à sa carrière solo, débutée en 2015.

Composé entre l'automne 2022 et l'été 2024, période durant laquelle la chanteuse et compositrice était immergée dans Boygenius, *Forever Is a Feeling* a le tic un peu agaçant de doubler la voix principale un peu trop systématiquement, comme si Lucy Dacus était encore membre d'une troupe plutôt que seule aux commandes – quelques invité·es figurent bien au générique de ce quatrième album, comme Hozier, Blake Mills et les deux autres membres de Boygenius. Mais c'est quand elle se débarrasse de cet effet superflu qu'elle captive le plus – citons notamment le féerique *Come Out* et ses clins d'œil au *Magicien d'Oz,* le minimaliste et attendrissant *For Keeps,* ou encore le sublime *Limerence* et ses envolées baroques dignes de Fiona Apple ou de Rufus Wainwright.

"J'envisage de te briser le cœur un jour prochain", gazouille-t-elle de sa voix voluptueuse qui semble ne vouloir que notre plus grand bien.



Noémie Lecoq

Forever Is a Feeling (Geffen/Polydor/Universal). Sortie le 28 mars.

Cody Critcheloe/Matador

L'OUTREBLEU de Frédéric Lo

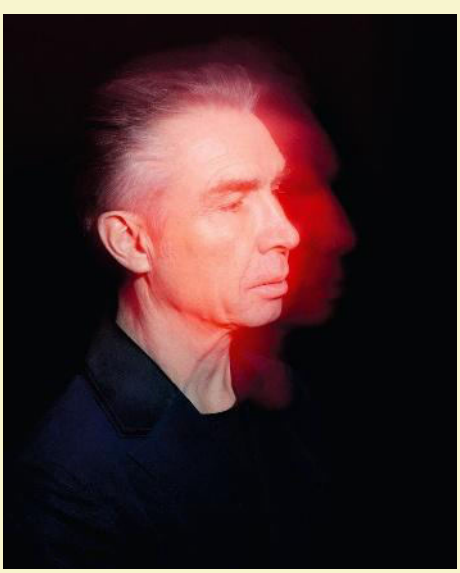
Après son album avec Peter Doherty, le chanteur et musicien sexagénaire revient avec un disque solo endeuillé et cathartique.

De *La Marne bleue*, son premier album méconnu paru en 1997, à *L'Outrebleu*, son quatrième chapitre discographique en autant de décennies, il y a comme une manière de boucler une boucle chez Frédéric Lo. Désormais aussi actif en solo (le brillant *Hallelujah!* en 2019) qu'en binôme (avec le regretté Daniel Darc, Bill Pritchard ou Peter Doherty, excusez du peu), le natif de Rodez – comme son aîné disparu Pierre Soulages, inspiration largement revendiquée jusque dans le titre de *L'Outrebleu* en clin d'œil au célèbre outrenoir du peintre – revient sur l'air de *Ne plus penser à vous*. Ce single touchant donne le ton d'un album endeuillé après les disparitions successives de la mère *(Est-ce Madeleine ?)* et de la sœur de Frédéric Lo (*Une année particulière,* en référence à une funeste année 2023), ainsi que de son ami Marc-Antoine Moreau, qui avait notamment découvert Amadou & Mariam (*You Look Fresher Now,* avec Peter Doherty aux chœurs). *"Je voudrais chanter où dort la tendresse"*, implore-t-il dans un morceau plus léger et presque sautillant où il est encore question de sa ville natale et de l'Aveyron. Dans cette seconde partie du disque, Frédéric Lo passe précisément du noir au bleu, entre *"tristesse douce et joie mélancolique"*, philosophant sur *Notre vie est voyage* (avec le guitariste Robin Guthrie) et proclamant *Mon amour des chansons tristes*. Un album crèvecœur et cathartique.



Franck Vergeade

L'Outrebleu (Water Music/Modulor). Sortie le 28 mars. En concert au Café de la Danse, Paris, le 10 juin.



Nicolas Despis/Water Music

SUPER !

PRÉSENTE

07 mars 2025
FAUX REAL
Trabendo
Paris

22 mars 2025
ONLY REAL
Le Hasard Ludique
Paris

29 mars 2025
CASH SAVAGE AND THE LAST DRINKS
La Maroquinerie
Paris

25 avril 2025
DIVORCE
Le Hasard Ludique
Paris

26 avril 2025
PETER DOHERTY
Le Trianon
Paris

12 mai 2025
GIORGIO POI
La Bellevilloise
Paris

18 mai 2025
BONNIE PRINCE BILLY
La Cigale
Paris

24 mai 2025
THE WORLD IS A BEAUTIFUL PLACE...
Trabendo
Paris

24 mai 2025
DOUBLE VIRGO
Point Éphémère
Paris

03 juin 2025
PEARL & THE OYSTERS
Trabendo
Paris

25 juin 2025
LUCY DACUS
Trianon
Paris

13 septembre 2025
LORD HURON
Olympia
Paris

23 octobre 2025
JOHNNY JANE
Unplugged
Le Trianon
Paris

24 octobre 2025
JOHNNY JANE
Normal
Le Trianon
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

GREATEST HITS: EVERYTHING IS REAL de Poni Hoax

Quatre ans après la mort brutale de son chanteur charismatique Nicolas Ker, le meilleur groupe rock français des années 2000 publie un best of essentiel pour le Disquaire Day.

Pour beaucoup, c'est le meilleur groupe rock français des années 2000. Deux décennies après la sortie du single-manifeste *Budapest* (2005), hymne inusable enchaîné avec le bien nommé *She's on the Radio,* Poni Hoax fête ses vingt ans de carrière, malheureusement sans Nicolas Ker, chanteur charismatique et grand écorché vif foudroyé à l'âge de 50 ans, le 17 mai 2021.

Après une césure légitime et une longue réflexion, le fondateur Laurent Bardainne, le guitariste Nicolas Villebrun, le claviériste Arnaud Roulin et le batteur Vincent Taeger, qui s'étaient rencontrés sur les bancs du Conservatoire national de musique de Paris, ont décidé de réactiver Poni Hoax pour souffler les 20 bougies du groupe le plus inflammable de l'Hexagone, en mémoire de leur ami tragiquement disparu.

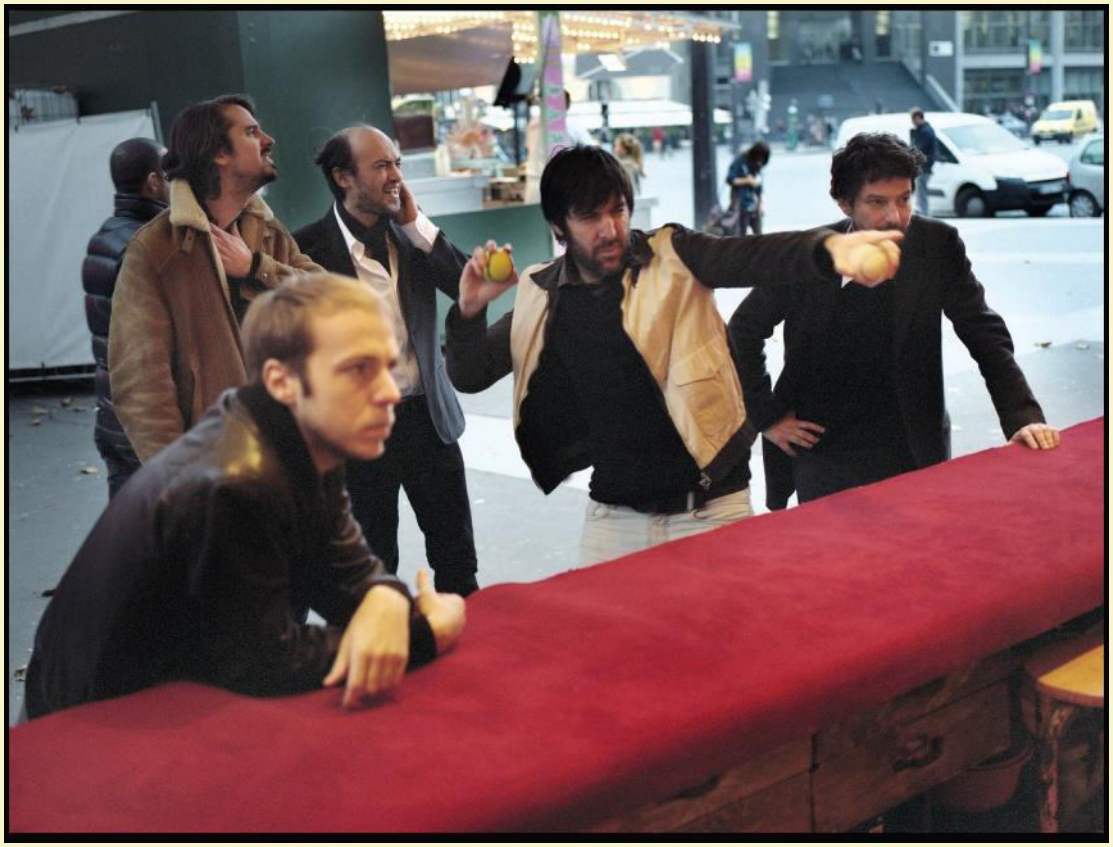
À l'occasion du Disquaire Day, samedi 12 avril, le quatuor historique – Nicolas Ker n'étant devenu le cinquième élément du groupe qu'après le départ de la première chanteuse – publie le premier best of de sa carrière, fort logiquement intitulé *Greatest Hits: Everything Is Real,* en référence à un morceau de *Tropical Suite* (2017), le quatrième et ultime album de Poni Hoax, qui a également inspiré le titre conclusif de cette rétrospective absolument essentielle et ô combien visionnaire par les champs musicaux explorés : *The Music Never Dies*. Ce qui frappe de prime abord, c'est le sentiment ambivalent du plaisir de réécouter ces quinze morceaux que l'on connaît par cœur (*Budapest* et *She's on the Radio,* donc, *Antibodies, Life in a New Motion, Pretty Tall Girls, The Paper Bride, I Shall Take It Anyway, The Word,* etc.) et du chagrin de réentendre la voix de Nicolas Ker, parolier hors pair et interprète magnétique, comme sur l'inédit touchant *Country Leather*.

Comme son titre l'indique, *Everything Is Real* chez Poni Hoax, ce qui a d'ailleurs constitué le génie chaotique et la ferveur électrique du groupe, en studio comme en concert, sans parler des interviews mémorables et des afters noctambules. Ainsi, on replonge dans la discographie exemplaire de Poni Hoax, deux albums produits par Joakim chez Tigersushi puis deux autres chez Pan European Recording, avec la même passion, tout en se demandant encore comment ce groupe qui avait tout – la voix, les paroles, les chansons, le charisme, la sophistication, bref la classe internationale – n'est jamais devenu populaire, au-delà de l'unanimité critique et du soutien indéfectible de son auditoire.

"Pour la première répétition, on a halluciné d'entendre ce mec chanter de manière aussi énergique avec toutes ses coutures musicales, nous confiait Laurent Bardainne après la mort de son ami. *Et son côté rock'n'roll de la vie nous a aussitôt rassemblés dans le groupe. On a partagé tellement de souvenirs humains qui sont énormes et incomparables avec d'autres projets musicaux." "There is no voice for you to hear/Only the soundtrack of your fears",* comme le chantaient Nicolas Ker et Olga Kouklaki dans *The Soundtrack of Your Fears,* chanson bouleversante absente d'un best of d'intérêt général.

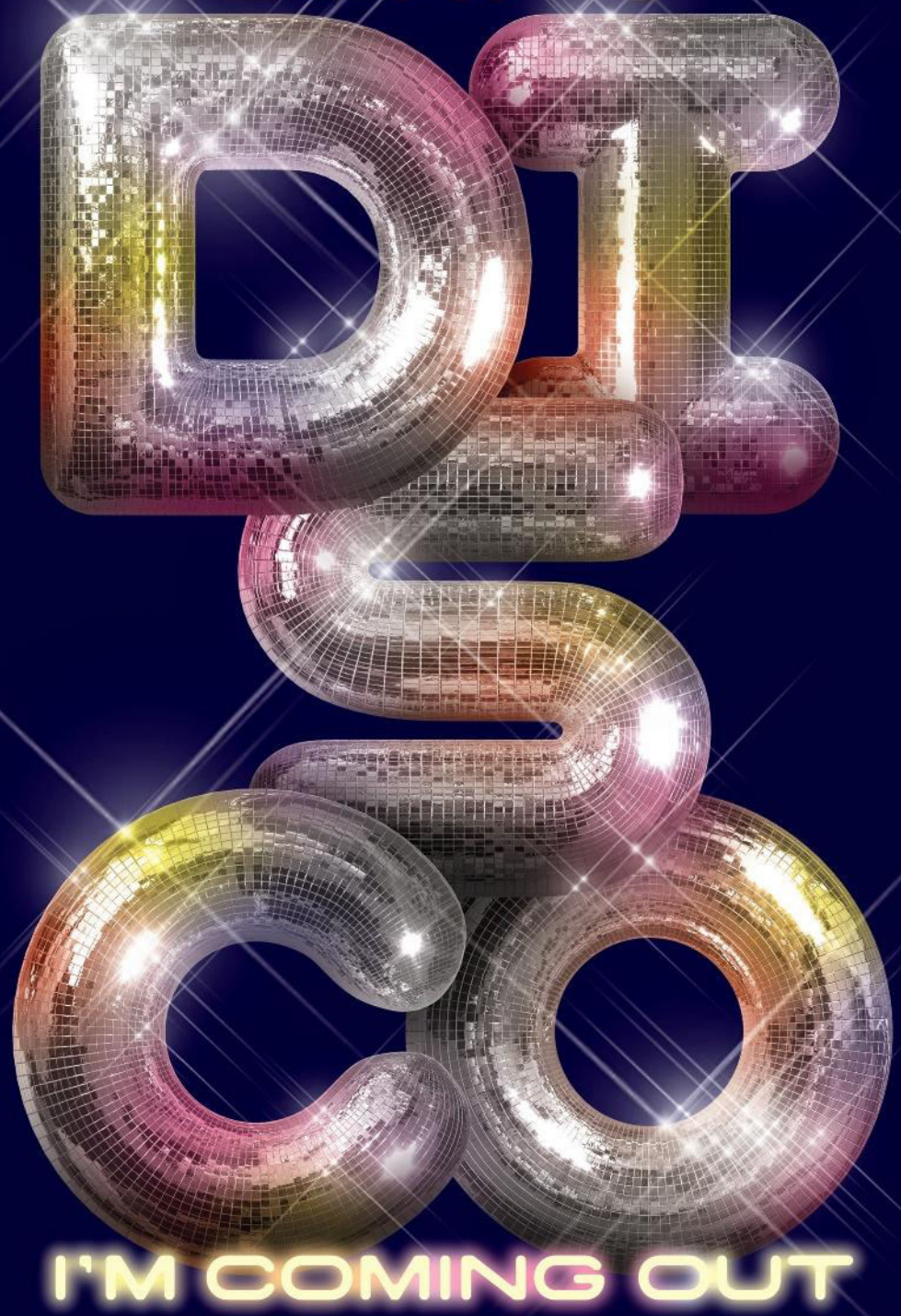
Franck Vergeade

Greatest Hits: Everything Is Real (Pan European Recording & Tigersushi/Bigwax). Sortie digitale le 11 avril. Sortie physique le 12 avril.



Agnès Dherbeys/Pan European Recording

L'EXPO



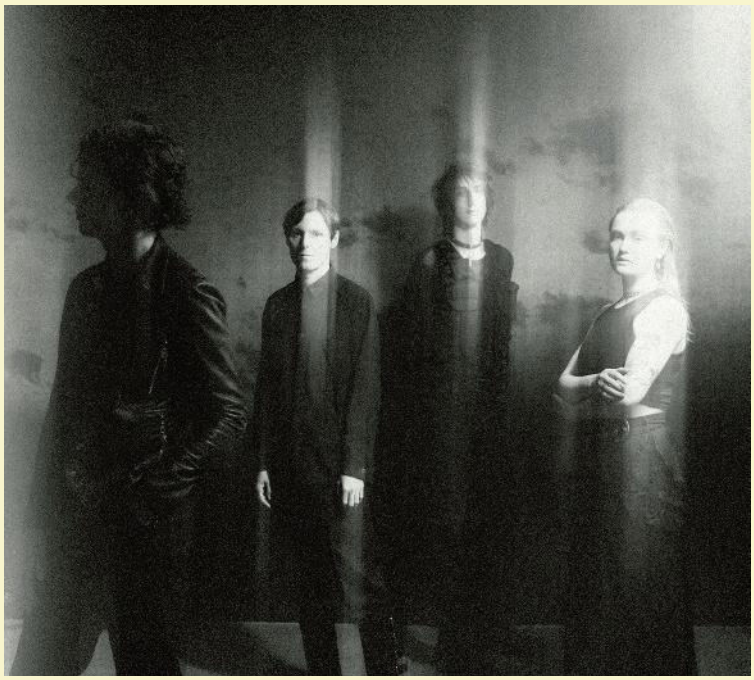
I'M COMING OUT

14 FÉVRIER
17 AOÛT 2025

PHILHARMONIE DE PARIS
MUSÉE DE LA MUSIQUE

LICENCES R-2022-004254, R-2022-003944, R-2021-013751, R-2021-013749. ARTWORK : FEELINGS

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité
VILLE DE PARIS
sacem
Ensemble, faisons vivre la musique
DLA PIPER
RATP
fnac
TC TROISCOULEURS
DURE VIE
Libération
tsugi
Konbini
Les Inrockuptibles
france inter



NIGHT LIFE de The Horrors

Avec un line-up remanié, leur rock ombrageux et, toujours, cette envie d'avancer, les Britanniques poursuivent leur route en refusant de regarder dans le rétro.

C'est la dure loi des groupes : qu'ils soient couronnés de succès ou injustement confinés dans les interzones de l'industrie, la ritournelle des concessions les attend au tournant. Il faut gérer les emplois du temps des un·es, composer avec la lassitude des autres, accepter que la vie de famille prenne le pas sur le reste. Il faut aussi se poser les bonnes questions : est-on encore vraiment un groupe quand trois des cinq membres ont pris la tangente ? Faut-il conserver le même nom ? Le monde a-t-il encore envie d'entendre un album de The Horrors, huit ans après la sortie d'un cinquième long format dont le titre *(V)* résumait presque à lui seul le manque d'imagination d'une formation autrefois chouchoutée (*Skying*, NME Award du meilleur album en 2012 ; *Primary Colours*, nommé au Mercury Prize en 2009) ?

À toutes ces interrogations, Faris Badwan et Rhys Webb, les deux derniers rescapés de cette aventure horrifique, ont décidé de répondre par l'affirmative, tout en ayant conscience qu'un nouvel album sans les autres (le batteur Joe Spurgeon, le claviériste Tom Furse et le guitariste Josh Hayward) revient en quelque sorte à commencer une partie de Scrabble avec sept consonnes. Le duo manque alors de ressources financières, doit changer de label, n'a pas vraiment de studio, sinon le sous-sol de Rhys Webb, et doit comme tout le monde apprendre à gérer l'isolement au printemps 2020...
De ce chaos va pourtant émerger *Night Life*, enregistré entre Los Angeles, sous la houlette d'Yves Rothman (Yves Tumor, Amaarae), et l'AirBnb d'un scientifique chrétien à Londres.
Soit neuf morceaux qui font parfois mine de brosser dans le sens du poil pour mieux l'arracher avec les dents la note d'après. À l'exception peut-être du troublé *The Feeling Is Gone*, placé au cœur de l'album, ou de *Lotus Eater*, complainte synthétique aux allures de confessions sur la piste de danse, *Night Life* est tout entier dédié à un rock qui ne se conçoit pas autrement que dans l'intensité (*Ariel*, magnifique ouverture), qui se moque de la pudeur (sur *The Silence That Remains*, Faris Badwan évoque la crise cardiaque de son père) et prend tout son sens au crépuscule. Quand les heures s'étirent et que les pensées nocturnes transforment ces morceaux en hymnes romantiques.



Maxime Delcourt

Night Life (Fiction Records/Universal). Sortie le 21 mars.

RELOADED de Kas Product

Porté par la flamboyante Mona Soyoc et sans le regretté Spatsz, le néo trio signe un nouvel album attendu depuis 1986. Une réussite qui se prend parfois les pieds dans le tapis.

Pionnier français de la cold wave tendance postpunk, le duo de Nancy a gravé à jamais de son empreinte le cœur des mélomanes avec ses boucles hypnotiques et la voix inimitable de Mona Soyoc. Kas Product s'est réinventé après le décès de Spatsz, en 2019, sous l'identité de Kas Product Reload. Mona Soyoc s'est alors entourée de Thomas Bouetel aux claviers (Monty Picon) et Pierre Corneau (ex-Marc Seberg) à la basse. Le trio a opéré un virage plus rock : le son historique, à la fois chirurgical et froid, s'est fait plus organique.
Quatre décennies plus tard, l'histoire d'amour tient-elle toujours ? Si Mona Soyoc est toujours une diva rock et les concerts aussi jouissifs, il n'en est pas de même de tous les morceaux de *Reloaded*. La sortie de l'artillerie lourde – beats martiaux, basse et guitare à gogo, chant puissant et sensuel – est manifeste sur la majeure partie du disque, mais certains titres *(Human Complexity, No Distance)* sonnent plus datés que ceux composés entre 1982 et 1987. Certes, on ne craint pas d'appuyer sur les clichés rock, et même si les coutures sont apparentes, on prend la pose avec panache. À force de vouloir séduire à tout prix, l'approche se fait parfois rock FM, ronflante et légèrement indigeste. C'est le bémol d'un album qui fait preuve d'une belle maîtrise mélodique et conserve une sincérité totale (mention spéciale à *I Dont Care*, drôle, sautillant et halluciné).



Arnaud Ducome

Reloaded (Verycords/Warner Music France). Sortie le 28 mars.

Sarah Piantadosi/Fiction Records

LES 10 ALBUMS DU MOIS

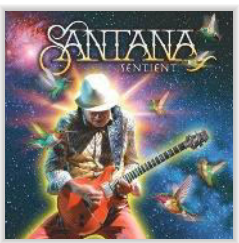
Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



POLO & PAN 22 : 22

Vibrations rétro-modernes léchées et enveloppantes, collaborations fertiles et polyglottes, oreilles grandes ouvertes sur les vibrations du monde : c'est tout tranquillement, à l'image de ce 3e LP, que Polo & Pan scintille de plus en plus dans le paysage de la nouvelle scène française.

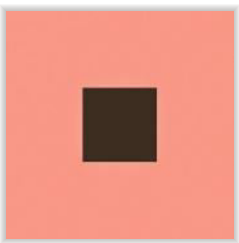
Julien, disquaire Fnac Montparnasse
Retrouvez son blog sur fnac.com



SANTANA
SENTIENT



SMITH / KOTZEN
BLACK LIGHT / WHITE NOISE



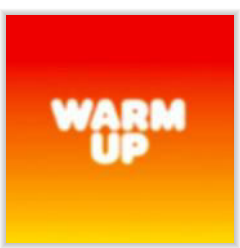
BON IVER
SABLE fABLE



GEORGE KA
LES REBORDS DU MONDE



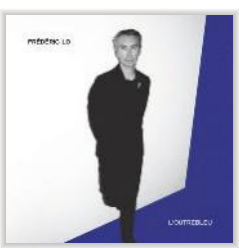
THE HORRORS
NIGHT LIFE



ETIENNE DE CRECY
WARM UP



TAMINO
EVERY DAWN'S A MOUNTAIN



FRÉDÉRIC LO
L'OUTREBLEU



CHASE ATLANTIC
LOST IN HEAVEN

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

* Offre réservée aux adhérents du 31/03/2025 au 04/05/2025 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

CHÉRIS TON FUTUR ! de Barbara Carlotti

Au sommet de son art d'autrice-compositrice-interprète, la chanteuse française nous offre un futur solaire, lyrique, exaltant. Bref, pop.

"La mort est partout/Elle t'attend dans tous les recoins/Avec ta perche à selfie sur le bord du ravin", rappelle Barbara Carlotti dans *Chéris ton futur !*, une chanson qui offre logiquement son titre à ce sixième album montant encore d'un cran le niveau de sa pop. *"Je voulais autant renouveler ma musique que raconter la réinvention de l'amour"*, nous expose-t-elle.



De l'ouverture ludique de *La Chamade* et ses *"rires en cascade"* face à la désillusion sentimentale au groove sexy du *B.A-BA*, de la majesté italienne du single *Roma Amor* à la conclusion cathartique du *Syndrome de Stendhal*, l'instrumentation est exaltante, rappelant l'état de grâce de *L'Amour, l'argent, le vent* (2012). Enregistré au studio de Bastien Doremus, *Chéris ton futur !* a exigé quatre années de travail, entre une résidence à la Villa Médicis et une collaboration fructueuse avec Maxime Daoud (Ojard). *"Si depuis mes débuts, il y a une évidence pop dans ce que je propose, le travail avec Maxime Daoud m'a permis de questionner sans cesse mes harmonies, de changer de couleurs en permanence…"* Autour d'eux, Adrian Edeline (guitare), David Numwami (guitare, chant, et cocompositeur de *Cinéma*, un titre qui revient sur le coup de foudre entre Jane Birkin et Serge Gainsbourg), Louis Delorme (batterie), Corentin Kerdraon (claviers) et l'irrésistible saxophone d'Adrien Soleiman.
"Cette trame fait partie de mon ADN musical : incisive mais aussi nuancée. On caresse les oreilles en donnant à voir."
Les influences fusent au sein de cette auguste démonstration de pop hybride : le Bowie cuivré de la fin des années 1970, Michael Jackson pour *"la quête du rythme imparable"*, le rock mâtiné de disco de Blondie, la spontanéité punk des Stooges… *"La pandémie, les crises, les guerres… J'étais inquiète du climat socio-politique mondial. Que mettre en œuvre pour que l'avenir puisse nous éclairer ?"*
Barbara Carlotti y répond en chansons, qui fouillent notre rapport des un·es aux autres comme à la planète, ce dont témoignent *Parle* ou *L'Inconnu*, partagé avec notre Philippe Katerine national. *"Avec du respect, de l'attention, du soin, du doute également, aux antipodes des discours catégoriques d'aujourd'hui"*, précise-t-elle.



Et notre futur, soudain, nous apparaît dans tout son potentiel lyrique et solaire, digne d'être chéri – passionnément.

Sophie Rosemont

Chéris ton futur ! (La Maison des Rêves/Kuroneko). Sortie le 28 mars. En concert à la Gaîté Lyrique, Paris, le 28 novembre.
Retrouvez le "Pourquoi j'aime…" de Barbara Carlotti p.34.

EVERYTHING CHANGES, EVERYTHING STAYS THE SAME de The Loft

Le groupe de Peter Astor livre son premier album officiel quarante ans après sa tonitruante séparation. De l'indie rock rafraîchissante.

Tout groupe de rock en devenir, s'il veut se construire une légende digne de ce nom, se doit de connaître l'histoire de The Loft. Le quatuor anglais fut l'une des premières signatures du label Creation Records, qui sortit son premier single *Why Does the Rain* en 1984. Un an et un second single plus tard, le groupe se séparait sur la scène de l'Hammersmith Palais de Londres, pendant l'ultime date de leur tournée avec The Colourfield. Difficile de faire plus rock'n'roll. Il s'est ensuite passé vingt ans avant que les musiciens s'adressent à nouveau la parole, et donc vingt années de plus avant la parution du premier album officiel de The Loft.
Voilà un disque dans la plus pure tradition indie rock britannique, une scène que The Loft aurait pu dominer dans les années 1980 aux côtés de The Smiths, The Fall et autres The Jesus and Mary Chain. Les compositions, signées Peter Astor, sont d'une limpidité exemplaire, preuve que le sexagénaire n'a rien perdu de sa superbe en matière d'imparables mélodies (*Feel Good Now*, le single *Dr Clarke*) ; quant à la guitare d'Andy Strickland, elle est au diapason, s'épanouissant au gré de ses solos et témoignant d'un amour véritable pour le rock sous toutes ses formes *(Storytime, Ten Years, This Machine)*. Preuve que les vétérans aussi savent être rafraîchissants.



Alexis Hache

Everything Changes, Everything Stays the Same (Tapete Records/Modulor). Sorti depuis le 14 mars.

Gabrielle Riouah/La Maison des Rêves



Raph Lopez/Record Makers

BLABLABLA de Blasé

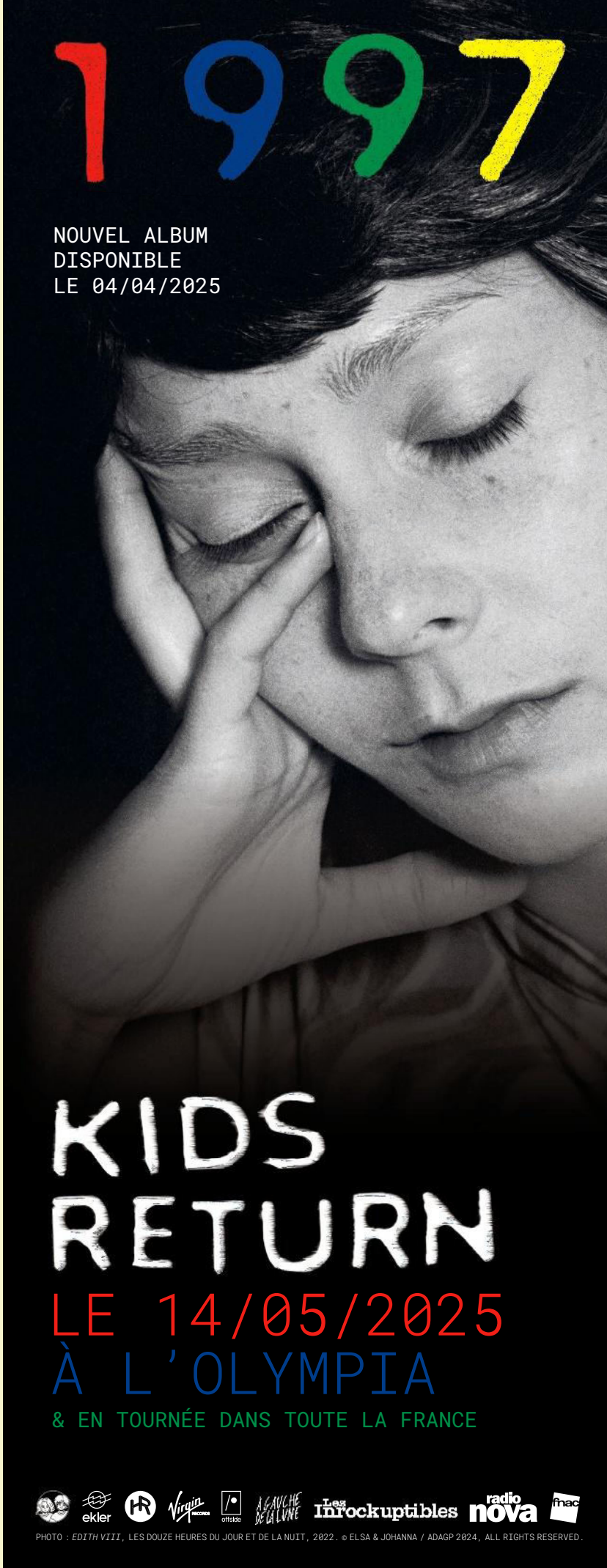
Croisé chez Jwles ou Lala &ce, le producteur publie son premier long format solo pour traquer le groove sous toutes ses formes.

Pourquoi Blasé ? Lorsqu'en 2023, le producteur franco-américain parachevait sa mutation en s'assumant en son nom, il se réintroduisait à nous par une question. Quelles pouvaient être les velléités de l'artiste, alors nouvellement signé chez Record Makers, à s'imaginer sur le devant de la scène ? Si ce premier EP émettait quelques hypothèses, la réponse à cette interrogation est pleinement réalisée sur son premier album en solo – dont le nom redouble l'ironique indolence de son nom de scène –, *Blablabla* : Blasé traque sans relâche la mécanique du groove mis à l'épreuve de toutes ses influences plus ou moins contemporaines.
Qu'il s'agisse de soul (au cœur de son duo Haute avec Anna Majidson), du groove tordu du postpunk et de la new wave anglo-saxonne (*Mirror*, *Different Mind*, *Ange* ou *I Know You*), de French house *(Not Now)*, du psychédélisme tendance Stereolab *(Instant magique)*, de disco (*I Need It (from You)* avec le regretté Cola Boyy), de l'influence latine des Neptunes *(Ice Comfortable)* ou du jazz électronique chic de St Germain (*Jacques* avec Jwles), Romain Hainaut échantillonne, croise et malaxe six décennies de groove pour accomplir son premier grand œuvre porté par sa voix traînante. Un disque qui donne tout sauf la flemme.



Théo Dubreuil

Blablabla (Record Makers/Bigwax). Sorti depuis le 14 mars.





SONG OF THE EARTH de Dirty Projectors, David Longstreth & Stargaze

Façonner de la musique orchestrale en s'inspirant de Mahler pour créer un objet pop ultra-innovant, voici le pari relevé par l'un des disques les plus épatants de l'année.

Quatre ans avant les incendies qui viennent de dévaster Los Angeles, la cité californienne avait déjà été victime des flammes, poussant la tête pensante de Dirty Projectors, David Longstreth, à rejoindre en urgence la fraîcheur de l'Alaska. De quoi s'interroger sur l'impact sous-estimé du changement climatique en imaginant ses possibles manifestations sonores, pleinement déployées sur ces 24 pièces composées pour orchestre, enrichies des harmonies vocales de David Longstreth et des chanteuses de Dirty Projectors. Après un enregistrement initial aux côtés du très chic collectif orchestral européen Stargaze, dirigé par André de Ridder, *Song of The Earth* a été façonné trois ans durant par David Longstreth : *"J'ai atomisé beaucoup de morceaux en créant de nouveaux assemblages, en changeant des textes. Puis j'ai réamplifié certaines parties à travers différentes chambres d'écho, afin d'intensifier l'émotion de la musique… tout en préservant le réalisme des performances de Stargaze."*

Song of the Earth s'aventure donc du côté d'un baroque déstructuré couplé à une pop majestueuse *(Gimme Bread, Bank On),* convoque l'introspectif dle plus pur *(At Home)* ou inventif *(Opposable Thumb)*. En guise de figure tutélaire, Gustav Mahler, pionnier d'une modernité tant torturée qu'exaltée. *"Quand j'étais adolescent,* se souvient Longstreth, *j'étais obsédé par le psychédélisme orchestral des années 1960, la façon dont les Beatles et les Beach Boys expérimentaient les harmonies et les structures pop, les couleurs folles qu'ils obtenaient en arrangeant des instruments inhabituels. En cherchant d'autres* Revolver *et* Pet Sounds, *ce que j'ai fini par trouver remontait à plusieurs décennies : les cycles de chansons orchestrales de Mahler,* Kindertotenlieder *et* Rückert-Lieder." Car l'écriture *"fascinante"* de Malher pour les cordes, les vents et les harpes *"graves et délicates",* parvient *"à reconstituer le monde, créer un nouveau type d'intégrité musicale". "Ce qui me semble à la fois encourageant et un peu triste",* ajoute David Longstreth. À l'image de *Song of The Earth,* dont la saisissante beauté tient à un équilibre, ô combien fragile, entre intensité émotionnelle et grâce aérienne.



Sophie Rosemont

Song of the Earth (Transgressive Records/PIAS). Sortie le 4 avril.

THE WARMTH YOU DESERVE (WITH BOUBACAR CISSOKHO) de Stranded Horse

Enregistré à la maison, cette nouvelle aventure de Yann Tambour avec Boubacar Cissokho continue d'écrire la belle histoire d'un folk sensible et apatride.

Yann Tambour a beau passer plusieurs heures en studio pour enregistrer ses albums, voilà maintenant près de vingt ans que sa musique ne fréquente que les appels d'air : ceux venus du Sénégal, où il a longtemps vécu, et du Cotentin, sa région d'origine, où *The Warmth You Deserve* a été composé aux côtés de Boubacar Cissokho, rencontré il y a une décennie lors d'une résidence à Dakar et déjà présent sur *Luxe* (2016). Ensemble, les deux comparses restent fondamentalement fidèles à ce qu'a toujours incarné Stranded Horse : une sorte de folklore résolument onirique et mélancolique qui emprunte ses instruments (la kora) et ses rythmes à des musiques d'Afrique de l'Ouest, mais son épure, ses pensées méditatives et sa douceur à des vibrations personnelles. *"La chaleur que vous méritez",* dit le titre de l'album. Preuve que l'on est ici entre les mains d'artistes bienveillants, à la recherche de certaine quiétude. D'où *Right No Wrongs with No Arms, Long Is the Line* et ces sept autres chansons (dont une chantée en français) qui font l'éloge de la lenteur, imposent au monde leur propre rythme : celui des errances paisibles, des vérités chuchotées. Les mots de Yann Tambour ne se prêtent effectivement pas à une écoute distraite : quoique murmurés, ils exigent l'attention, n'ignorent rien de l'agitation alentour et participent à leur manière, c'est-à-dire en toute délicatesse, à faire de ce quatrième album la bande-son parfaite d'un idéal de vie oisif.



Maxime Delcourt

The Warmth You Deserve (with Boubacar Cissokho) (Talitres/L'Autre Distribution). Sortie le 4 avril.

Maddox/Trangressive Records

Jazz sous les pommiers

44e édition

24 au 31 mai 2025 Coutances

SAM. 24 MAI

- **Yaron Herman**
- **Louis Sclavis quintet** *India*
- **African Jazz Roots**
- **Pink Martini**
  30 ans de carrière
- **Fleuves**

DIM. 25 MAI

LE DIMANCHE EN FANFARES

- **Arnaud Dolmen** Création
  A Carnival Love Story
- **Grand Tabazù**
- **Fanfare sous le pommier**
- **Harmony's Brass Band**
- **Tout feu Toucan**
- **Balkan Paradise Orchestra**

MAR. 27 MAI

- **G. Laurent, M. Codjia, C. Marguet, J.C. Richard**
  Looking For Mingus
- **The Bad Plus**
- **Judith Hill**
- **Coco Montoya**
- **Stogie T.**
- **Collectif Du grain à moudre**
  L'écho des saisons
  Très jeune public
- **João Selva** *Bumba et la forêt enchantée* Jeune public
  ANNÉE FRANCE BRÉSIL
- **Deeper Dan & Lady Land**
- **Orchestre à l'école du Collège Prévert**

MER. 28 MAI

- **Hiromi's Sonicwonder**
- **Bab L' Bluz**
- Talents jazz Adami
  Ishkero avec **Donny Mc Caslin**
  Création
- **Naft !**
- **Irène Drésel** *Rose Fluo*
- **Xavier Machault & Morgane Carnet**
  Poésie couchée sur musique en transat #1
- **Rogê** ANNÉE FRANCE BRÉSIL
- **Héloïse Divilly**
  Earth and Heart Création
- **Verøna**
- **Collectif Du grain à moudre**
  L'écho des saisons
  Très jeune public

JEU. 29 MAI

- **Christine Salem**
  Salem Rényon
- **Richard Galliano**
  New York Tango trio
- **Mark Priore trio** *Initio*
- **Thomas Enhco solo & duo** avec **Kevin Hays**
- **Xavier Machault & Morgane Carnet**
  Poésie couchée sur musique en transat #1
- **Ladaniva**
- **Louis Matute Large Ensemble**
- **Sophye Soliveau** *Initiation*
- **G. Rubalcaba / C. Potter / L. Grenadier / E. Harland**
- **Photons**

VEN. 30 MAI

- **Kahil El'Zabar**
  Ethnic Heritage Ensemble
- **Robinson Khoury**
  Quatuor Demi-Lune Création
- *Hommage à Paco de Lucía*
  avec **Chano Dominguez, Antonio Lizana 5tet et Louis Winsberg**
- **Walid Ben Selim**
- **Madalitso Band**
- **Amaro Freitas trio**
  ANNÉE FRANCE BRÉSIL
- **Yom X Ceccaldi**
- **Airelle Besson & Lionel Suarez duo**
- **Salif Keïta**
- **Emile Londonien** *Inwards*
- **Pub Ubique** Création
- **Lehmann Brothers**

SAM. 31 MAI

- **Caravan Palace**
- **Dafné Kritharas**
- **Marion Rampal**
  Song For Abbey Création
- **Pierre- François Blanchard & Thomas Savy** *#puzzled*
- **SlyDee**
- **Cuareim quartet**
- **Tatanka** invite **Carole Marque. B Kaftandjian** *Mongwu*
- **Lou Rivaille** *ElliAVIR !*
- **Nubu**
- **Pub Ubique** Création
- **Aleph quintet**
- **Calle Mambo**

EXPLOITANT DE LIEU n° 1 - L-R-22-011677 ; L-R-22-011678 ; L-R-22-011681 ; L-R-22-011819 / n° 2 – L-R-22-011679 / n° 3 – L-R-22-011680

← Ici, toute la programmation

—

Ouverture des abonnements 8 mars Billetterie hors abonnement 22 mars

Infos & billetterie www.jazzsouslespommiers.com 02 33 76 78 68

LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS -

Tauromachisme

Premier documentaire d'Albert Serra, *Tardes de soledad* s'empare d'un totem de la culture hispanique : la corrida. Un monde en vase clos, à l'obsession familière pour la virilité et le pouvoir, filmé comme un miroir tendu qui inquiète autant qu'il fascine.

La solitude est l'un des grands thèmes des derniers films d'Albert Serra. Louis XIV (Jean-Pierre Léaud), pourtant tellement entouré, est seul face à sa mort (*La Mort de Louis XIV,* 2016), et le haut-commissaire de la République De Roller (Benoît Magimel) est seul, bien que très sollicité, courtisé, lui aussi (le sublime *Pacifiction,* 2022). La solitude, dans ce documentaire (dont on peut traduire le titre par "après-midi solitaires"), c'est celle d'un des symboles les plus célèbres de la culture hispanique, jusqu'au cliché (Almodóvar l'a beaucoup secoué) : le torero. Ici, une star actuelle de la tauromachie, Andrés Roca Rey. Pendant plus de deux heures, nous n'allons quasiment pas les quitter, lui et sa team, sa cuadrilla, ses *peones,* et assister à quelques mises à mort, dont le déroulement est ritualisé, hiérarchisé, précis. Quand le taureau ne se rebelle pas…

Serra filme un monde parallèle, hors du nôtre, hallucinant et pourtant bien réel, où le torero au regard fou (bouche tordue) sadise le taureau, où chaque membre de la cuadrilla est complètement accro à la testostérone et à l'adrénaline, voire à la cruauté, où chacun semble vivre dans un état second. À un moment, l'un des *peones,* après une corrida qui a failli mal tourner, pleure longuement – ou plutôt des larmes coulent sans cesse de ses yeux, sans que personne ne daigne porter la moindre attention à cette décompensation. De la folie pure.

Les séquences de corrida, magnifiquement filmées mais terribles, sont entrecoupées de longues scènes tournées en plan fixe, cadrées comme des tableaux de Velázquez, dans le gros SUV de



Dulac Distribution

Roca Rey, où il est le roi, le centre de toute l'attention. Chacun de ses mots est parole de dieu. Ses *peones* le flattent, le couvrent de compliments, lui disent combien il est le matador le plus génial du monde : *"Tout le monde dans l'arène a été impressionné !"*
Et chacun lui rappelle combien il a de grosses *"cojones"*. Une véritable obsession, la taille des testicules du matador, forcément les plus gros du monde… Comme si le taureau (si noir, si mauvais, si mâle), en mourant, venait de céder ses *cojones* au torero. Comme si sa soi-disant puissance sexuelle, supposément contenue dans ses gonades, se transmettait du vaincu au vainqueur. Le torero est seul avec ce butin.
Autre symptôme de la folie de la cuadrilla, la paranoïa que chacun exprime à chaque instant : le taureau était un vicieux, d'ailleurs ils le sont tous (le mythe du respect de l'animal, bâti par les fans de la corrida, en prend un sacré coup de corne), les autres toreros sont jaloux, le public est de mauvaise foi, etc.
Ce syndrome de persécution témoigne du sentiment profond qui les habite : la peur. Alors ils multiplient les rituels religieux (signes de croix en veux-tu en voilà, icône de la pauvre Vierge Marie sur la table de chevet, bisous au chapelet grain après grain).
Au sein de ce monde hypra-viril (à peine aperçoit-on trois secondes une femme), un côté queer leur échappe sûrement : ces hommes portent des habits cintrés colorés, froufrouteux. Dans la scène qu'on attendait, celle, longue, là encore ritualisée, où le matador vedette revêt son habit de lumière, Serra montre ce moment où il remonte son sexe contre son ventre, sur le côté, et le coince avec un collant bien serré pour qu'il reste toujours dans cette position. Dans le but évident que, sous son pantalon moulant, celui-ci soit visible de tous·tes. Les *cojones* et le reste.
Au-delà de la symbolique de la corrida (*Tardes de soledad* ne semble d'ailleurs pas être une réelle charge anti-tauromachie), il y a d'évidence dans le film de Serra une métaphore poétique (l'artiste dans sa solitude autoritaire), une leçon politique et une réflexion sur le pouvoir (comme dans *La Mort de Louis XIV* et *Pacifiction*). Sur le retour, dans tous les pays fascistoïdes du monde actuel, de la Russie au Brésil, en passant par Israël et les États-Unis, de valeurs viriles et masculinistes. Où l'on est loin d'en avoir fini avec le culte stupidissime des *cojones*. **Jean-Baptiste Morain**

Tardes de soledad d'**Albert Serra** (Esp., Fra., Por., 2024, 2 h 05). En salle le 26 mars.





BABY de Marcelo Caetano

Entre film social et histoire d'amour, un second long métrage d'une grande justesse sensuelle et sensible sur la jeunesse LGBTQI+ de São Paulo.

Présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 2024, le deuxième long métrage du réalisateur brésilien Marcelo Caetano suit le parcours de Wellington, un jeune garçon qui, à sa sortie de prison, est abandonné par ses parents et finit à la rue.
Il rencontre rapidement Ronaldo, un homme plus âgé au profil de dieu grec, qui l'initie à la prostitution et lui trouve son surnom : Baby. Tout en pensant regarder un film social sur la condition de vie de la jeunesse LGBTQI+ défavorisée de São Paulo, on se fait doucement happer par ce qui devient en réalité une histoire d'amour, sur laquelle le cinéaste porte un regard anti-manichéen réussi.

Souligné par une superbe photographie tout en lumière nocturne, *Baby* excelle particulièrement à montrer les liens amoureux et la sensualité des corps masculins, avec un rapport à la texture et à la moiteur de la peau qui atteint directement nos sens. En suivant de près la structure du roman d'apprentissage – c'est-à-dire le récit d'un personnage, jeune et naïf, qui traverse un certain nombre d'épreuves initiatiques pour se construire –, le film pose avant tout et dès son titre la grande question du passage à l'âge adulte.
Au début du récit, une assistante sociale insiste pour qu'un·e adulte signe la remise en liberté de Wellington. Tout juste âgé de 18 ans, le jeune homme rétorque qu'il en est un ; *"un autre adulte"*, précise-t-elle, annonçant déjà tout le nœud dramatique du film, à savoir que la maturité ne s'obtient pas, mais se gagne. L'autre question qui traverse *Baby* est celle de la parentalité, ou plutôt celle de l'absence de parentalité qui pousse Wellington à se trouver des foyers de substitution. Il en forme d'abord un avec Ronaldo, son souteneur et compagnon qui le pousse autant à la prostitution qu'il le soigne, l'héberge et l'éloigne de la drogue.
Car l'apprentissage est évidemment partagé, et si Wellington apprend à grandir aux côtés de Ronaldo, ce dernier fait lui aussi l'expérience de la maturité, en prenant progressivement conscience des limites qu'implique un amour avec une si grande différence d'âge.
Baby trouve sa seconde famille au sein du couple que forment l'ex-femme de Ronaldo et sa nouvelle compagne, qui font office, pour le jeune homme, de tantes bienveillantes au milieu du chaos. Le cinéaste concrétise d'ailleurs l'idée d'une supériorité des liens de l'âme sur ceux du sang dans une très belle scène, dirigée avec beaucoup d'humanité, où la nouvelle famille de Wellington confronte l'ancienne à ses erreurs. S'éloignant de l'illégalité, le jeune homme retournera finalement vivre au sein de la communauté LGBTQI+ de São Paulo, grâce à la scène voguing au sein de laquelle il performe de bus en bus pour gagner sa vie. Une ultime et heureuse représentation du faire famille. **Maud Tenda**

Baby de **Marcelo Caetano**, avec **João Pedro Mariano**, **Ricardo Teodoro**, **Bruna Linzmeyer** (Brés., Fra., P.-B., 2024, 1 h 47). En salle le 19 mars.

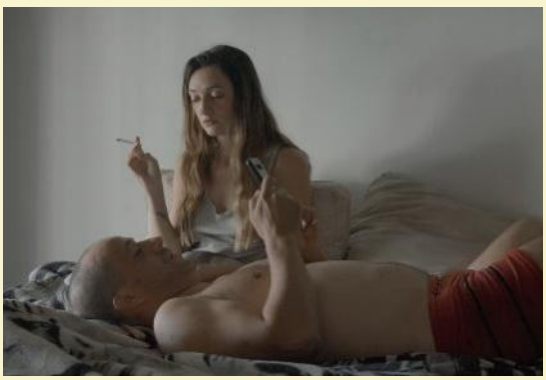
Epicentre Films

QUELQUE CHOSE DE VIEUX, QUELQUE CHOSE DE NEUF, QUELQUE CHOSE D'EMPRUNTÉ de Hernán Rosselli

Une chronique fragmentée et désenchantée du "petit" banditisme argentin, racontée avec une belle audace conceptuelle.

À pas de loup, s'engageant dans plusieurs circonvolutions narratives pour mieux nous avertir que le mystère de son sujet ne sera jamais intégralement levé, le cinéaste argentin s'infiltre au cœur d'une famille de bookmakers d'un quartier pavillonnaire de Buenos Aires. Depuis la mort du patriarche, l'entreprise est passée aux mains d'Alejandra et de sa fille Maribel, dont le film va adopter le point de vue.
Utilisant la forme du collage, le récit entrelace la matière fictionnelle à des archives VHS, des captures d'écran de téléphones portables et ou encore des images de caméras de sécurité pour façonner une substance hybride, abolissant la frontière entre le réel et son illusion. *Quelque chose de vieux...* trouve dans cet enchâssement un bel équilibre entre la méticulosité de la chronique journalistique et judiciaire et un certain lyrisme emprunté à la fresque familiale.
Si la fascination pour ce monde criminel persiste, elle s'effectue dans une totale déconstruction d'une certaine mythologique scorsesienne. Les rails de coke sniffés avec une paille en or ou les pluies de diamants déversés sur une parure de lit en satin laissent place à un petit laboratoire étriqué du crime organisé.
Sous perpétuelle surveillance, le quotidien de ce foyer de la classe ouvrière ressemble à un enchaînement de conversations plus ou moins stratégiques échangées sous la lumière blafarde des néons.
Les cadrages très serrés de ces fragments laissent aux spectateur·rices la possibilité de reconstruire l'espace mafieux. À nous de deviner dans les angles morts du champ une silhouette compter machinalement une liasse de pesos froissés ou bien façonner à la chaîne des pochons de stupéfiants. C'est ici que tient l'envoûtante ambivalence de ce film à trous : la multiplication des régimes d'images n'aura fait qu'effleurer le secret familial. **Ludovic Béot**

Quelque chose de vieux, quelque chose de neuf, quelque chose d'emprunté de **Hernán Rosselli**, avec **Hugo Felpeto, Maribel Felpeto, Alejandra Cánepa** (Arg., Por., Esp., 2024, 1 h 40). En salle le 19 mars.





DEUX SŒURS de Mike Leigh

Le réalisateur britannique revient à la tragicomédie avec ce portrait âpre mais touchant d'une femme prisonnière de sa colère.

Après deux productions historiques, *Mr. Turner* (2014) et *Peterloo* (2018), Mike Leigh renoue avec le portrait tragicomique du quotidien, retrouvant pour l'occasion la comédienne Marianne Jean-Baptiste, trente ans après sa Palme d'or, *Secrets et Mensonges* (1996).
Elle y incarne Pansy, l'une des *Deux Sœurs*, dont le rapport au monde fonctionne exclusivement sur le mode du conflit. Chaque situation de la vie courante, à table lors d'un dîner de famille, au volant d'une voiture, à la caisse du supermarché ou en consultation médicale, devient prétexte pour déverser son fiel.
L'agressivité des interactions de cette grincheuse experte et ses logorrhées incompressibles donnent d'abord envie de sourire.
Mais cette irritation permanente devient vite insupportable, et ce qui semblait un ressort comique vire à la tension, à tel point que son mari et son fils vingtenaire se sont murés dans le silence, voire l'immobilisme total. Ils évitent chaque intonation ou geste qui pourrait être mal interprété et produire l'étincelle qui provoquerait une nouvelle fureur.
Cette mise en scène de la colère, Mike Leigh s'en satisfait en étirant ses séquences sans ménagement, mais sans toujours dépasser l'effet de style. Il n'en résulte pas moins que ce personnage est si détestable qu'aucun·e spectateur·rice ne serait prêt·e à supporter une telle cohabitation. Alors, pour l'aimer, il y a sa sœur, qui se tient miraculeusement à ses côtés (elles partagent le deuil douloureux de leur mère) et surpasse toutes les épreuves : la sortir de son lit, ne pas réagir à ses provocations et réussir même à la convaincre de se rendre à une réunion de famille, à l'occasion de la Fête des mères, pour la grande scène du film qui marque un point de rupture dans la gestion de la parole.
Dans le cadre d'une banlieue banalement paisible et immaculée, c'est comme si l'âpreté du film empêchait toute tendresse, dont l'irascible Pansy s'est privée à jamais. *"Je crois qu'il faut se taire, se regarder en silence. Ou bien parler beaucoup parce que cela revient au même"*, disait Léaud dans *La Maman et la Putain*. *Deux Sœurs* réussit au moins une chose assez bouleversante, c'est d'opérer ce glissement, entre le bruit et le silence, entre le trop-plein et le trop vide.

Arnaud Hallet



Deux Sœurs de **Mike Leigh**, avec **Marianne Jean-Baptiste**, **David Webber**, **Michele Austin** (Esp., G.-B., 2024, 1 h 37). En salle le 2 avril.

SIMÓN DE LA MONTAÑA de Federico Luis

Complexe et ambiguë, une étude de personnage qui questionne notre rapport au handicap.

Que fait Simón ? Depuis quelque temps, le garçon de 21 ans passe ses journées avec un groupe de jeunes gens en situation de handicap et fait pleinement partie de leur communauté. Est-il en train de muter ou joue-t-il à être quelqu'un d'autre ? Cette question restera en suspens dans le premier long métrage de Federico Luis.
Dans la scène d'ouverture, une tempête de sable survient au sommet d'une montagne et vient plonger Simón et Pehuén, son nouvel ami, dans un brouillard épais. De cette tempête de sable, le film ne sortira jamais vraiment. *Simón de la montaña* aura beau délaisser les crêtes transandines dans la suite de son récit, il restera recouvert d'une brume étrange. Au bout d'un temps, percer le mystère de Simón, c'est-à-dire savoir s'il feint son handicap ou non, devient un enjeu secondaire, voire accessoire. Les motivations du personnage dépassent la simple imitation. Ici, il serait plus judicieux de parler de jeu. Simón joue pour appartenir à un groupe, faire corps avec lui en se réattribuant ses traits. Comme un·e acteur·rice pénètre le corps et la psyché d'un·e autre pour composer un personnage et se connecter à lui.
Profondément amorale, l'action de Simón (interprété par le magnétique Lorenzo Ferro, seul acteur neurotypique de la bande) est pourtant purgée de toute sanction. Et si le garçon se projetait dans le handicap parce qu'il est le lieu d'une perception augmentée du monde, d'une hypertrophie des capteurs sensitifs ?
En désacralisant et décloisonnant les identités valides/non valides, le film permet d'offrir à ses personnages un espace plus inclusif et élabore une pensée généreusement subversive pour repenser notre rapport à la norme.

Ludovic Béot

Simón de la montaña de **Federico Luis**, avec **Lorenzo Ferro**, **Kiara Supini**, **Pehuén Pedie** (Arg., Chil., Uru., 2024, 1 h 38). En salle le 23 avril.



Chanel 4 · Arizona Films



CE N'EST QU'UN AU REVOIR de Guillaume Brac

Les adieux au lycée d'une jeunesse traumatisée mais animée par un vif esprit de révolte. Une réussite.

En posant sa caméra à l'intérieur d'un internat de la Drôme, Guillaume Brac a forcément pensé à *Zéro de conduite* de Jean Vigo. Pourtant, à l'exécrable violence des profs et l'indispensable réponse anarchiste des gosses dans le film de 1933, Brac substitue une communauté proche de l'utopie (ici, le corps professoral se fond dans une parfaite harmonie avec les élèves). Dans ce documentaire sur les derniers jours des années lycée, le cinéaste suit les étapes d'adieu d'élèves sur le point de s'envoler vers les études supérieures. Ces images familières de fin d'adolescence, que chaque génération a connues, incorporent un second mouvement qui se resserre autour de quatre jeunes femmes : Aurore, Nours, Jeanne et Diane. Leurs témoignages, et les dysfonctionnements familiaux qu'ils révèlent, sont livrés avec une éloquence, une intelligence et un sens de l'introspection remarquables.

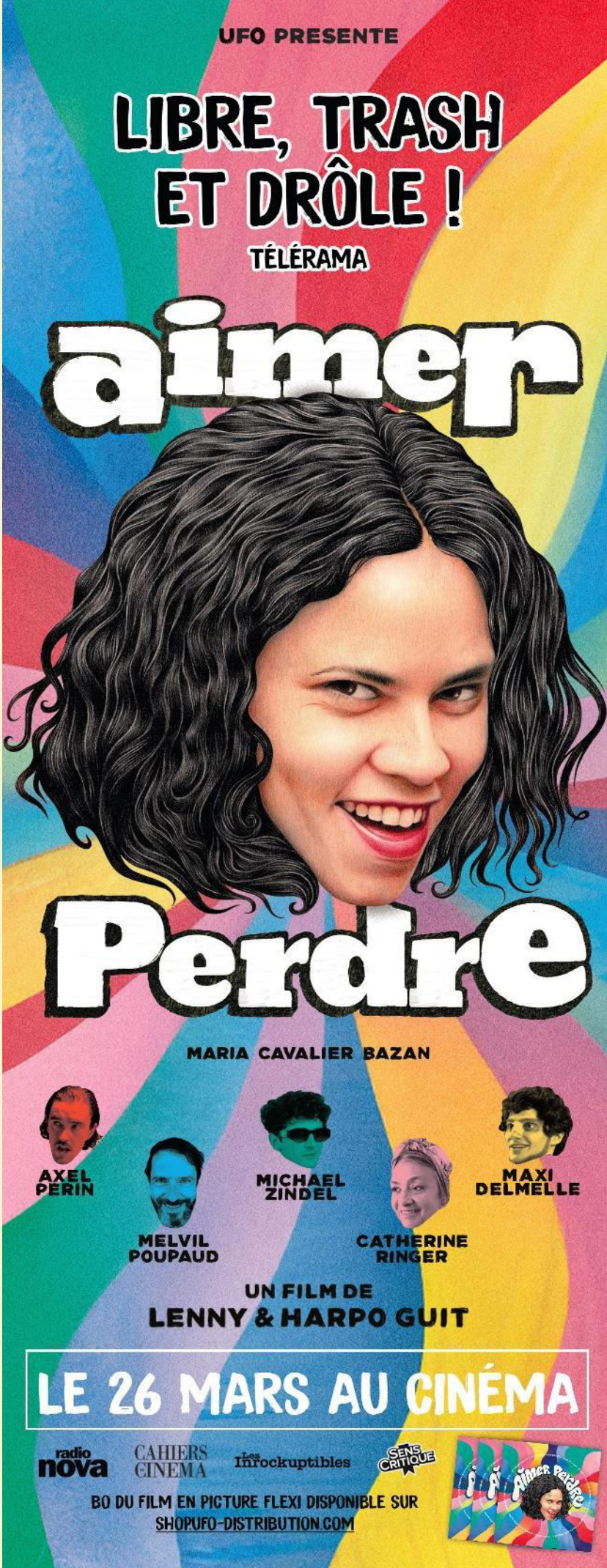
Des récits intimes qui percutent d'autres maux, comme autant de stigmates et de traumatismes partagés par toute une génération : la violence et l'injustice des algorithmes de Parcoursup, la crise sanitaire ou la répression violente des manifestant·es à Sainte-Soline.

Derrière la douceur légère du trait dont Guillaume Brac est coutumier, ce qui frappe, c'est le spleen immuable qui contamine les âmes, cette impasse existentielle et métaphysique qui barre la route de l'innocence. Le plus puissant retournement du film, c'est de montrer cette jeunesse non plus comme le symbole de l'insouciance mais comme un corps qui a atteint un degré de conscience suprême face à l'agonie du monde.

Avec l'intransigeance d'une réponse écologique urgente et l'antifascisme cousu sur le cœur de ces jeunes, le documentaire fait naître un espoir d'une grande force réparatrice. Car ce qu'il capte au plus profond, c'est bien la sédimentation de nouvelles voix à gauche qui arriveront peut-être à gagner le combat que les générations d'avant ont perdu. **Ludovic Béot**

Ce n'est qu'un au revoir de **Guillaume Brac** (Fra., 2024, 1 h 06). En salle le 2 avril.

Bathysphère Production





JEUNESSE (LES TOURMENTS) de Wang Bing

Deuxième volet de cette grande fresque sur l'industrie textile en Chine, qui cristallise toute la violence des rapports sociaux mais laisse deviner l'éveil d'une conscience collective.

Le dos courbé sur les machines à coudre, des jeunes gens s'activent frénétiquement dans une salle blafarde décrépie, pariant des clopes pour la prochaine pause qu'ils et elles pourront s'octroyer. Voilà comment Wang Bing débute *Jeunesse (Les Tourments),* le deuxième volet de sa trilogie sur l'industrie textile, qu'il reprend là où il nous avait laissé·es. La première chose qui frappe, c'est le retour des pulsations assourdissantes des appareils, une fréquence aliénante qui nous avait martelé les tympans quatre heures durant. Pour rappel, Wang Bing a filmé, entre 2014 et 2019, 2 600 heures de rush dans de nombreux ateliers à Zhili, non loin de Shanghai, devenu un eldorado de la confection de vêtements. Le troisième chapitre sortira en salle cet été et clôturera une saga avoisinant les dix heures, un ensemble documentaire de grande ampleur qui saisit un morceau d'histoire terrible du capitalisme moderne.

En prenant le temps de regarder ses personnages, le film va à rebours complet de l'idée de célérité qui les maintient le nez dans le guidon : tenir la cadence, parler sans cesse de leur rapidité d'exécution, éviter le temps perdu qu'il faudra rattraper tôt ou tard, quitte à y laisser sa santé. *Le Printemps* (2023), premier volet de cette fresque d'esclavagisme textile, s'attachait à faire émerger, par bribes, une certaine légèreté. Les flirts et les rêves de jeunesse pointaient avant d'être irrémédiablement broyés par le travail harassant qui éteignait tout feu et tout désir. Dans ce second chapitre, une autre trame semble se dessiner, à la suite d'un passage à tabac impliquant un patron d'atelier : un possible éveil des consciences. On devine alors une rébellion collective se mettre en place. Mais les machines sont trop lourdes. Hors des salles de travail envahies de coton, les rares plans d'extérieur saisissent deux barres d'immeuble de béton brut qui se regardent dans le gris des yeux, surplombant une fosse, telle une gigantesque cuve à ordures. La ville entière ressemble à une manufacture géante. Jusque dans ses rares escapades urbaines, la mise en scène se mue en interminable filature sinusoïdale, où la caméra suit ses personnages naviguant dans un réseau inextricable. Les ateliers se rejoignent via des corridors encombrés, escaliers et autres portes secrètes, jouxtant des dortoirs insalubres. Cette méthode d'observation n'est pas sans rappeler les films de mafia, où l'on tente de survivre à coups de magouilles, troc de matériel, et où l'on dispute les tarifs dans des antichambres lugubres. La compétitivité est au centre de toutes les discussions et les négociations salariales avec le patronat sont de violents dialogues de sourds, où la parole s'épuise à se répéter au même rythme que celui des aiguilles qui frappent le tissu.

De cette implacable stagnation, un seul rêve prend forme : celui de ne pas devenir folle ou fou, tenir jusqu'à ce que la saison creuse arrive, et que tous·tes puissent regagner leur campagne. Mais une fois dans les herbes hautes, que reste-t-il à vivre de cette jeunesse ?

Arnaud Hallet

Jeunesse (Les Tourments) de **Wang Bing** (Fra., Lux., P.-B., 2024, 3 h 47). En salle le 2 avril.

House on Fire/Gladys Glover et/CS Production

LA CACHE de Lionel Baier

Le "roman-vrai" de Christophe Boltanski adapté dans une forme étonnante et très intelligemment écrite.

Adaptation du roman (prix Femina 2015) de Christophe Boltanski (fils du sociologue Luc Boltanski, neveu de Christian, l'artiste célèbre, et de Jean-Louis, linguiste), *La Cache* est une réussite formelle étonnante, Lionel Baier ayant déconstruit le récit du livre, composé sur le modèle de *La Vie mode d'emploi* de Perec, pour l'éclater d'une autre manière, en usant à bon escient de split screens malicieux – un choix risqué, ici redoutablement efficace et d'une grande intelligence d'écriture. C'est Mai 68 à Paris, et le jeune Christophe, 9 ans, vit souvent chez ses grands-parents pendant que ses parents font la révolution... De toute façon, pour les Boltanski, l'appartement de la rue de Grenelle est le centre de l'univers, celui où tous les membres de la famille, tous·tes de jeunes et brillant·es intellectuel·les, se réfugient, se retrouvent, se réchauffent, autour des aîné·es : Jacob (Michel Blanc), le grand-père de Christian, sa grand-mère (Dominique Reymond) et son arrière-grand-mère (*"Mère-Grand"*, Liliane Rovère, qui vit dans le souvenir de son Odessa natale). On comprend, très vite, que cet appartement a aussi servi aux Boltanski de cache, au sens propre, sous l'Occupation, puisque des pièces ont été aménagées sous le plancher... Régulièrement, sans aucun pathos (c'est ce qui rend le film si bouleversant), ce passé surgit dans le présent, comme dans cette scène glaçante où Jacob, soudain blême, se jette sous la table d'un restaurant quand il voit apparaître un flic. Est-il besoin d'en dire plus ? Non. Tout en suggestion, *La Cache* compte (comme chez Lubitsch) sur la complicité des spectateur·rices et réussit à nous faire sourire tout en nous perçant le cœur au détour d'un plan. Un très beau film. **Jean-Baptiste Morain**



Véronique Kolber

La Cache de **Lionel Baier**, avec **Dominique Reymond**, **Michel Blanc**, **William Lebghil** (Sui., Lux., Fra., 2025, 1 h 30). En salle le 19 mars.



AIMER PERDRE de Lenny et Harpo Guit

Avec leur héroïne addict aux jeux, lâchée dans un Bruxelles interlope et carnavalesque, les deux jeunes cinéastes talonnent énergiquement le cinéma des frères Safdie.

Il ne suffit certes pas de commencer sa carrière par une scène de coprophagie pour s'autoproclamer héritier direct de John Waters. C'est néanmoins une bonne manière de donner le ton, et la petite cuisine d'excréments qui inaugurait *Fils de plouc*, grand train fantôme de belgitude trash sorti directement en VOD en 2021, n'est sans doute pas pour rien dans la hype certaine qui entoure depuis les frères Lenny et Harpo Guit, principaux espoirs d'une veine de comédie néopunk dont les représentant·es se font rares, y compris en Belgique.

Leur second film respecte à peu de chose près les habitudes du destin concernant ce profil de révélations : le même programme que le premier (grand voyage halluciné dans un Bruxelles interlope et carnavalesque, cette fois-ci aux talons d'Armande, jeune galérienne à tendance mytho et klepto), un peu mieux produit (on passe des bizarreries de garage à une vraie captation de la ville), avec quelques stars attirées par l'odeur d'arty branché (Melvil Poupaud, Catherine Ringer).

Aimer perdre continue de composer un monde paradoxal à la fois horrible et merveilleux, réaliste et fantastique : un monde pour enfants éternel·les, d'une certaine manière, où ne cesse de revenir le motif du jeu, du casino au Scrabble, du pari sportif aux jeux de dés à règles absurdes. En arrière-plan, une pauvreté crasse, joyeuse mais bien réelle ; et quelque part aussi dans le cadre, une bourgeoisie artistique (Armande va faire le modèle pour une séance de sculpture) que les Guit semblent déjà vouloir intégrer au spectacle pour la moquer, sentant sur eux son regard.

C'est évidemment un petit peu moins de l'art brut que ça ne prétend l'être – ne pas s'en laisser conter par ce déluge savamment composé de hipsters de fripe et de décors normcore, pétri d'une esthétique de la mocheté moderne qui est à peu près le standard de la jeune création toutes disciplines confondues depuis les premiers clips de Salut c'est cool, et que ne dénigrerait sans doute pas un·e directeur·rice artistique de chez Balenciaga. Reste qu'*Aimer perdre* échappe à la tentation du second degré par une sincérité absolue à l'endroit de son humour (on passe le film à noter des répliques comme *"le Puissance 4 c'est trop cérébral, je veux du hasard pur"*) et son souci réel de capter à vif une certaine vie moderne, qui évoque beaucoup les premiers films des frères Safdie *(The Pleasure of Being Robbed)*, sous une forme plus salissante. **Théo Ribeton**

Aimer perdre de **Lenny** et **Harpo Guit**, avec **María Cavalier-Bazan**, **Axel Perin**, **Michael Zindel** (Bel., 2024, 1 h 26). En salle le 26 mars.





COVAS DO BARROSO, CHRONIQUE D'UNE LUTTE COLLECTIVE de Paulo Carneiro

Ce film hybride restitue avec originalité la mobilisation d'un village contre un projet écocide.

Présenté à la Quinzaine des cinéastes en 2024, *Covas do Barroso* interpelle d'abord par l'engagement de la communauté de cette vallée du nord-est du Portugal, menacée par l'installation de la plus grande mine de lithium en Europe. Après plusieurs années de mobilisation et de promesses non tenues par le gouvernement, certain·es habitant·es fatiguent de cette situation qui s'enlise dans les palabres. Sept ans après son premier long métrage, dont l'action se déroulait déjà dans cette même région, Paulo Carneiro propose à ces militant·es de prendre en charge le film.

En résulte un documentaire engagé qui se combine avec des irruptions fictives aux allures de western, dans lesquelles les militant·es reconstituent leur contestation à travers de véritables scènes de Far West à cheval ou en tracteur. Ces échappées romanesques et loufoques témoignent autant de l'absurdité que du réel danger pour l'écosystème si ce projet se concrétise. Pour parfaire ce dispositif fort, le film réactualise par le chant les luttes passées. *"¡No pasarán!"*, ce slogan révolutionnaire issu de la guerre civile espagnole, comme un ultime cri de résistance. **Thibault Lucia**

Covas do Barroso, chronique d'une lutte collective de **Paulo Carneiro**, avec **Aida Fernandes**, **Maria Loureiro**, **Elisabete Pires** (Por., Uru., 2024, 1 h 17). En salle le 26 mars.

UFO Distribution . Météore Films

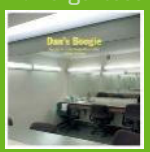
La playlist d'avril 2025
→ 17 titres

01 Kids Return *All Yours Now*
Extrait de l'album *1997* (Ekler & Hamburger Records/Virgin Records/Universal)



→ Avec son sens de l'évanescence pop, le duo parisien confirme les espoirs placés en lui lors de la sortie de son premier album, *Forever Melodies*, paru en 2022.

02 Destroyer *Hydroplanning Off the Edge of the World*
Extrait de l'album *Dan's Boogie* (Merge Records/Modulor)



→ La frontière est toujours ténue entre le réel et l'imaginaire chez Dan Bejar, ici située entre incantation *spoken word*, guitares saturées et chœurs lointains.

03 The Horrors *More than Life*
Extrait de l'album *Night Life* (Fiction Records)



→ Un son dense, épais, qui s'autorise de rares éclaircies pour finalement envahir l'espace de sa batterie malmenée et de ses guitares invasives.

04 The Loft *Feel Good Now*
Extrait de l'album *Everything Changes Everything Stays the Same* (Tapete Records/Modulor)



→ Séparé en 1984 après deux singles, The Loft a attendu quarante ans pour sortir son premier album, un voyage nous ramenant au temps joli de l'indie pop *eighties*.

05 Lucy Dacus *Best Guess*
Extrait de l'album *Forever Is a Feeling* (Polydor/Universal)



→ En s'échappant de Boygenius, l'autrice-interprète américaine nous offre une ballade aux arrangements presque aqueux qui nous happent en douceur.

06 Perfume Genius *It's a Mirror*
Extrait de l'album *Glory* (Matador/Wagram)



→ Une atmosphère moelleuse presque émolliente dont le charme est dissipé brutalement par une montée électrique inattendue, mais de haute intensité.

07 Black Country, New Road *Besties*
Extrait de l'album *Forever Howlong* (Ninja Tune/PIAS)



→ Un morceau déroutant qui oscille entre antifolk new-yorkais du début des années 2000 et emphase baroque chargée en chœurs.

08 Theodora *Petite Abebi*
Single (Booska-P)



→ Avec ce single, la Franco-Congolaise confirme, s'il était encore nécessaire, qu'elle compte déjà parmi les plus solides espoirs de l'année 2025.

09 Jamie xx *Treat Each Other Right*
Extrait de l'album *In Waves* (Young/Wagram)



→ Pour préparer au mieux le concert de Jamie xx à l'Adidas Arena, l'idéal n'est-il pas de se replonger dans son sublime *In Waves* paru l'année dernière ?

10 Sam Akpro *Tunnel Vision*
Extrait de l'album *Evenfall* (Anti-/PIAS)



→ Le côté poisseux du dub, quelque chose du 2step originel, une voix perdue dans les limbes traversent ce tunnel visiblement plongé dans le noir.

11 Blasé (feat. Cola Boyy) *I Need It (from You)*
Extrait de l'album *Blablabla* (Record Makers/Bigwax)



→ Sur des atours disco plane le fantôme du regretté Cola Boyy dont le flow nasillard apporte une touche contemporaine au genre.

12 Dirty Projectors, David Longstreth & Stargaze *Uninhabitable Earth, Paragraph One*
Extrait de l'album *Song of the Earth* (Transgressive Records/PIAS)



→ Ayant anticipé l'annexion de la Maison Blanche par Elon Musk, David Longstreth livre une vision émouvante d'une Terre dont l'agonie est en cours.

13 Frédéric Lo *Ne plus penser à vous*
Extrait de l'album *L'Outrebleu* (Water Music/Modulor)



→ *"Rien de nouveau sous le soleil glacé"*, nous confie le comparse de Peter Doherty sur une mélodie lumineuse, lueur d'espoir dans le marasme ambiant.

14 Stranded Horse avec Boubacar Cissokho *Right No Wrongs with No Arms*
Extrait de l'album *The Warmth You Deserve (Talitres/L'Autre Distribution)*



→ Une kora, d'autres cordes, une voix et un apaisement : *Right No Wrongs with No Arms* comme une parfaite illustration de l'album *The Warmth You Deserve*.

15 Barbara Carlotti *Fantôme atomique*
Extrait de l'album *Chéris ton futur !* (La Maison des Rêves)



→ Au loin, on entend des cocottes funk. Ensuite, de près, la voix chaude de Barbara Carlotti nous aspire pour nous entraîner vers un finale qui explose telle une bombe H bienfaitrice.

16 Kas Product *Last Chance*
Extrait de l'album *Reloaded* (Verycords/Warner Music France)



→ Groupe mythique de la cold wave à la française, Kas Product revient (sans le regretté Spatsz) dans une formation plus rock, à l'énergie renouvelée.

17 Poni Hoax *Country Leather (Rough Version)*
Extrait de l'album *Greatest Hits: Everything Is Real* (Pan European Recording & Tigersushi/Bigwax)



→ De l'indispensable best of de Poni Hoax, attendu pour le Disquaire Day, on a retenu un bouleversant morceau inédit, à la hauteur du reste de la sélection.

←
Retrouvez la playlist d'avril.

LA CHAMBRE DE MARIANA d'Emmanuel Finkiel

Survie et éveil des sens cohabitent dans cette adaptation d'Aharon Appelfeld à la mise en scène sobre, où un enfant ukrainien vit la Shoah depuis le placard où il est caché.



1943. En quelques plans implacables, menés des égouts jusqu'à une pièce étriquée de la taille d'un placard, la vie d'Hugo chavire. Échappé avec sa mère d'un ghetto ukrainien, il est confié par cette dernière à Mariana pour le sauver des rafles nazies qui s'intensifient.
C'est avec un art habilement orchestré du tâtonnement et du déchiffrage que le nouveau film d'Emmanuel Finkiel progresse. D'abord extrêmement limité, le champ de vision s'ouvre. L'espace vital du jeune garçon va progressivement s'étendre, matérialisant l'état d'une conscience et d'un rapport au monde en pleine expansion. Tandis que son corps mute et grandit, ses souvenirs du monde d'avant le quittent. D'abord omniprésents et planant avec lui dans la pièce, les fantômes de ses parents bientôt disparaissent. Face à lui, il ne reste plus que Mariana, travailleuse du sexe dans une maison close et insaisissable figure, qui peut passer de l'exultation totale à la plus grande des mélancolies en un claquement de doigts (interprétée en ukrainien par Mélanie Thierry, en photo, qui parvient avec peu de choses à construire une passionnante densité à son personnage). Après un évident transfert de la figure maternelle sur sa protectrice, l'enfant noue avec elle une véritable relation amicale, et l'on devine qu'en grandissant il projette aussi sur elle quelques désirs interdits.
Après *La Douleur* (2017), qui brillait par l'économie de sa restitution de l'Occupation de Paris, le cinéaste radicalise encore sa démarche. Compressés dans un quasi-huis clos devenant une pure cellule de l'intime, les temps sombres de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah prennent ici une incarnation singulière, notamment par le refus d'un sentimentalisme dégoulinant – et souvent obscène – fréquent dans le traitement de cet épisode de l'Histoire. Le plus grand enseignement du film est de nous faire sentir que ce qui se joue autour d'Hugo, l'une des pages les plus sinistres de l'humanité, se vit surtout comme un quotidien de captif auquel il finit par se faire. Mois après mois, il essaie surtout de ne pas succomber à l'ennui.
La Chambre de Mariana fait ainsi du statisme de son dispositif et de ce dont il prive son personnage un témoignage d'une grande justesse psychologique sur la survie et l'éveil des sens, où pulsions de mort et de vie cohabitent. Sobre mais jamais sèche, la mise en scène de Finkiel fait preuve d'un véritable lyrisme pour dessiner la psyché de son jeune héros, dont le mouvement est, lui, inaltérable.
Ludovic Béot

La Chambre de Mariana d'**Emmanuel Finkiel**, avec **Mélanie Thierry**, **Artem Kyryk**, **Julia Goldberg** (Fra., Bel., Hon., Isr., Por., 2025, 2 h 11). En salle le 23 avril.

MANAS de Marianna Brennand

Au cœur de l'Amazonie, une ado victime d'abus rêve à sa liberté. L'examen d'une vie sous emprise qui révèle une grande actrice.



Premier long métrage de la cinéaste brésilienne Marianna Brennand, *Manas* suit une jeune fille de 13 ans dans un village insulaire en pleine forêt amazonienne. Après le départ de sa sœur aînée, l'adolescente rêve à son tour d'émancipation. Mais elle reste entre les mains des hommes, et notamment de son père. Il l'emmène un jour à la chasse, colle son fusil et son corps à celui de sa fille pour la guider. Le souffle haché qui traduit un début d'excitation glace le sang, s'écoule dans les oreilles comme une infamie.
Le film ne donne ainsi jamais à voir explicitement les abus sexuels mais procède par touches naturalistes et suggestives, où le hors-champ de la prédation vient contaminer le cadre idyllique d'une nature sauvage. Très vite, la forêt semble bien sale et les eaux, bien noires, comme ces scènes de baignades répétées qui virent de l'extase paradisiaque aux cérémonies anxiogènes. Cette puissance d'évocation passe surtout par sa jeune actrice prodigieuse, Jamilli Correa, au regard à la fois mordant et désorienté. Ce portrait paralysant d'une jeune fille sous emprise est aussi celui d'une mère, reléguée au second plan et dont l'impuissance irréversible est filmée comme un fléau.
Cette plongée dans l'intimité du foyer agit comme une passerelle vers tout un réseau de domination masculine qui s'exerce sur les barges, en toute impunité, où le commerce de la pêche aux crevettes va de pair avec l'exploitation sexuelle des jeunes filles. *Manas* est ce noyau sensible d'une amorce de rébellion. **Arnaud Hallet**

Manas de **Marianna Brennand**, avec **Jamilli Correa**, **Fátima Macedo**, **Rômulo Braga** (Bré., Por., 2024, 1 h 41). En salle le 26 mars.

Cinefrance Studios/Curiosa Films/Arte France Cinema· Bendita Film Sales

LE MÉLANGE DES GENRES de Michel Leclerc

Une comédie post-MeToo qui se moque gentiment de ses protagonistes. Réjouissant.

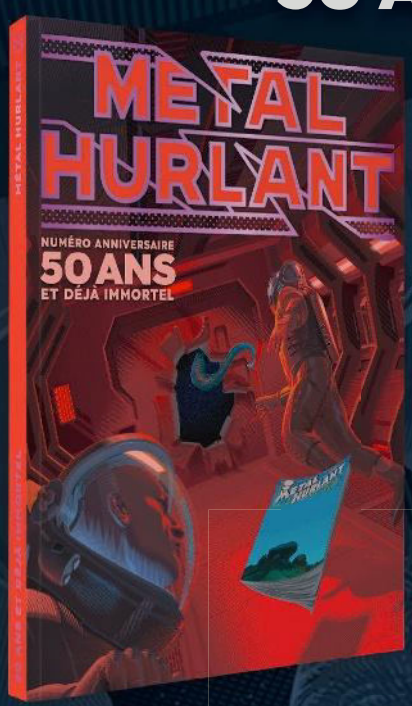
Simone (Léa Drucker, impayable avec son perfecto rouge) est une flic infiltrée dans un groupe féministe dijonnais, les Hardies, que dirige Marianne (Judith Chemla). Paul (Benjamin Lavernhe) est un acteur enthousiaste mais raté. Il se veut aussi un homme, père et mari déconstruit (son épouse, une actrice, jouée par Julia Piaton, réussit mieux que lui) mais s'y perd un peu beaucoup, se prenant souvent les pattes dans les mots (il dit souvent, fièrement, *"je suis un homme démoli"*). Un jour, alors que ses "camarades" commencent à la suspecter d'être une taupe, Simone, coincée, accuse Paul de l'avoir violée. Michel Leclerc réalise des comédies politiques de gauche. Il avait rencontré un premier succès, en 2010, avec *Le Nom des gens* (le meilleur rôle à ce jour de Lionel Jospin au cinéma), où il mettait en scène Sara Forestier dans le rôle d'une militante qui convertissait les hommes de droite à ses idées de gauche en couchant avec eux… *Le Mélange des genres* raconte finalement un peu la même chose, mais différemment, puisque au contact du lunaire Paul et des Hardies (le *"syndrome de Stockholm"*, ne cessent de crier ses collègues), la flic réac va changer d'avis sur le féminisme… Avec sa coscénariste Baya Kasmi, Leclerc réussit le pari de nous faire rire en se moquant à la fois des hommes un peu perdus dans les combats post-MeToo, mais bienveillants, et des féministes néophytes et maladroites (Melha Bedia, très drôle). Tous·tes les acteur·rices sont à l'unisson, et composent une comédie sympathique et enlevée. Benjamin Lavernhe, en personnage farfelu, donne au film le charme des premiers Philippe de Broca (ceux avec Jean-Pierre Cassel). Par ailleurs, la liberté sexuelle des personnages de Leclerc est toujours aussi réjouissante. **Jean-Baptiste Morain**

Le Mélange des genres de **Michel Leclerc, avec Léa Drucker, Benjamin Lavernhe, Melha Bedia** (Fra., 2025, 1 h 43). En salle le 16 avril.



Stéphanie Branchu

50 ANS ET DÉJÀ IMMORTEL



METAL HURLANT



NUMÉRO COLLECTOR

avec deux couvertures alternatives, par Laurent Durieux et Frederik Peeters !

En kiosque et librairie

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS 50 ANS

© Durieux - Peeters / Humanoids Inc. 2025

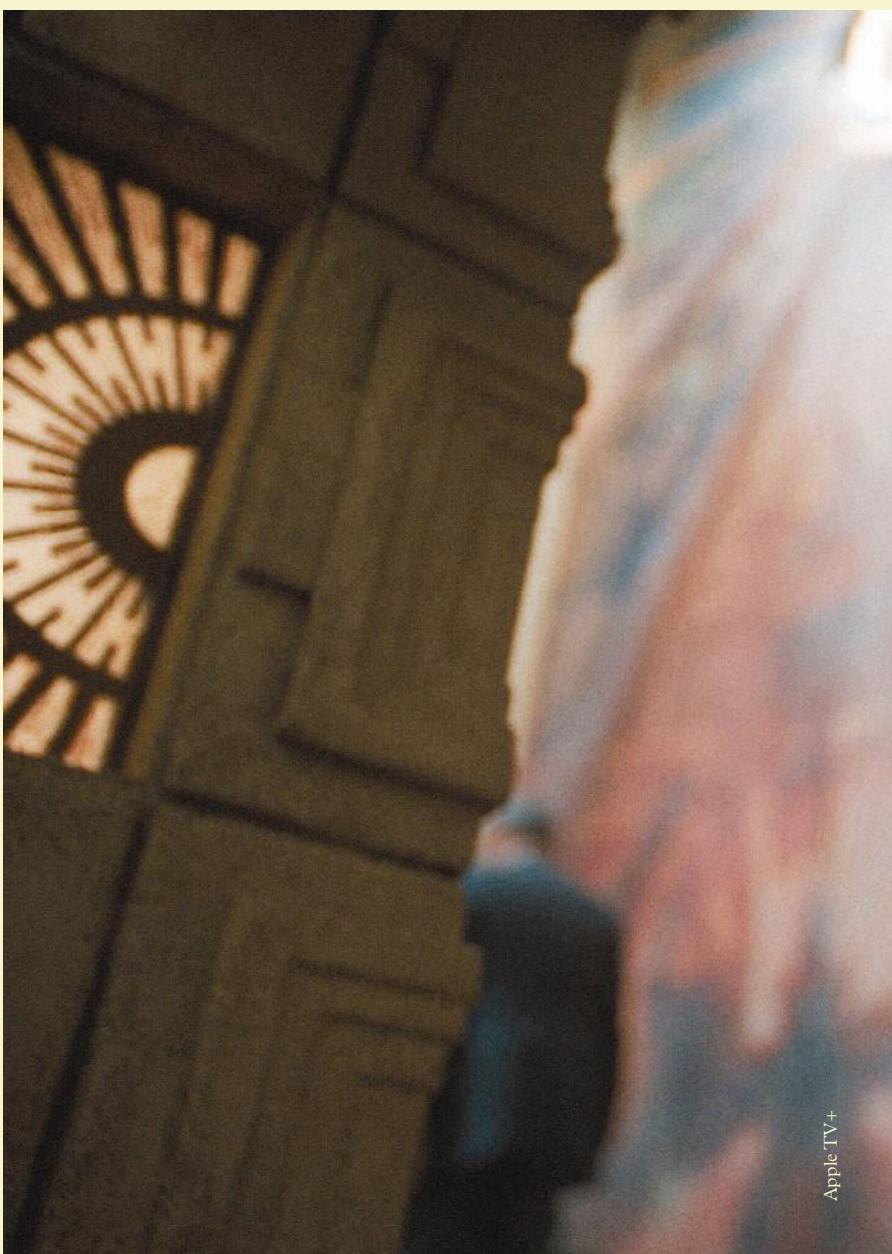
Rêve américain

LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

Satire aux invité·es prestigieux·ses qui plonge dans le quotidien d'une société de production hollywoodienne, *The Studio* esquisse le tableau désabusé d'une usine à rêves en bout de course.

Crise financière, concurrence des plateformes, pandémie de Covid, grève des scénaristes et des acteur·rices, déploiement de l'IA et retour de bâton conservateur couronné par la réélection de Donald Trump… À Hollywood, l'industrie du cinéma américaine n'en finit plus d'être en crise, bousculée par des vents violents qui ont cette année littéralement porté les flammes à ses pieds.

Ex-*wonderboy* du dernier âge d'or de la comédie US, Seth Rogen, propulsé comme acteur dans la galaxie Apatow, a formé un tandem fructueux avec Evan Goldberg : ils ont notamment écrit la comédie culte *SuperGrave* en 2007. Quinze ans plus tard, la verve comique du duo s'est un peu essoufflée, ou peut-être est-elle passée de mode ; Rogen s'est essayé à des rôles plus sérieux, comme dans *The Fabelmans* de Spielberg, et Goldberg a frayé du côté des séries de super-héros. Scellées par *The Studio*, leurs retrouvailles les propulsent au cœur du réacteur. Après des années de bons et loyaux services, Matt Remick (Seth Rogen) est nommé à la tête de Continental Studios, une société de production hollywoodienne en difficulté. Porté par son amour du cinéma, il tente de naviguer sur une ligne de crête entre ambition artistique et rentabilité financière, contraint par les exigences délirantes du CEO Griffin Mills (Bryan Cranston) et les manœuvres hasardeuses de son équipe.



Apple TV+

Déplié en plans-séquences élastiques sur un tempo free jazz, chaque épisode met en scène l'équipe de production à différents stades de la fabrication d'un film à gros budget. De la signature du contrat de réalisation à la cérémonie des Golden Globes, en passant par la constitution du casting, le tournage ou une projection de montage, chaque étape est soumise à la loi de Murphy (dite "de l'emmerdement maximum"), négociée dans une mécanique du chaos qui emprunte autant aux joutes verbales qu'à l'art du quiproquo et à la physicalité du burlesque. Si le parallèle avec *The Franchise*, radiographie acide d'Hollywood diffusée il y a quelques mois sur HBO, saute aux yeux jusqu'à son usage gourmand du *walk and talk*, *The Studio* s'en démarque par la liste impressionnante d'invité·es qui jouent leur propre rôle. On y croise ainsi Martin Scorsese, roulé dans la farine par des exécutifs qui torpillent son projet de film, ou Zoë Kravitz en plein bad trip. Charlize Theron et Steve Buscemi passent également une tête, quand les cinéastes Nicholas Stoller et Ron Howard squattent allègrement les bureaux de prod… Même Ted Sarandos, le boss de Netflix, concurrent direct d'Apple TV+ (laquelle diffuse *The Studio*), s'offre un exercice d'autodérision assez savoureux. La série se présente ainsi comme une déclinaison hollywoodienne de *Dix pour cent*, dont les stars ne sont pas tant le sujet des épisodes que des rouages prestigieux de leur machinerie grinçante. Car son sujet principal, c'est bien sûr Hollywood, espace réel et terre mythologique aux fondations ébranlées et à l'avenir brumeux. De son générique vintage à ses clins d'œil aux classiques, en passant par l'emprunt aux codes de genres canoniques (de la comédie romantique au film noir), la série apparaît comme un hommage nostalgique. En adoptant le point de vue de l'équipe de production, ses artisan·es semblent même renouveler leur foi dans l'existence d'exécutifs de studios mus par une volonté de divertir le public sans compromettre la créativité. Le réel mercantile, hélas, reprend ses droits pour mettre de sérieux bâtons dans les roues de cette équation insoluble, jusqu'à un happy end trop improbable pour être pris au sérieux. En figurant une industrie malade et repliée sur elle-même jusqu'à générer sa propre parodie, *The Studio* se montre imperméable au politique et finit hélas par fonctionner en vase clos, comme le milieu qu'elle dépeint. Comme souvent chez les grand·es enfants comiques du début du siècle, la mise au point finit par s'opérer sur la solitude et le mal-être de personnages qui rêvent de trouver leur place dans le monde, et tentent maladroitement d'attraper quelques rayons de la lumière vacillante de l'usine à rêves. **Alexandre Büyükodabas**

The Studio de **Seth Rogen**, **Evan Goldberg**, **Peter Huyck**, **Alex Gregory** et **Frida Perez**, avec **Seth Rogen**, **Catherine O'Hara**, **Kathryn Hahn**… Sur Apple TV+ à partir du 26 mars.





LE SENS DES CHOSES de Benjamin Charbit et Noé Debré

Qu'est-ce qu'être juif·ve en France en 2025 ? Une série bancale mais sincère s'essaie à répondre à cette brûlante question.

Quelques mois après avoir tenté de dépoussiérer Zorro avec l'aide de Jean Dujardin, Benjamin Charbit (cocréateur) et Noé Debré (cocréateur et directeur d'écriture) changent de salle et d'ambiance avec cette libre adaptation pour la plateforme Max de l'essai de Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts*, paru en 2021. *Le Sens des choses* tranche avec la majorité de la production française, dans le ton et dans le fond, en déclinant le quotidien atypique de Léa Schmoll (Elsa Guedj), jeune rabbine qui prend son premier poste à Strasbourg et s'installe pour l'occasion chez son père (Éric Elmosnino), psychanalyste bougon qui n'en a à peu près rien à faire de la religion. Jusqu'à preuve du contraire en tous cas.

C'est tout le charme de la série, justement, que d'appuyer sur ce qui pourrait changer et ce qui reste fixe chez ses personnages, dans un débat quasi permanent des êtres avec eux-mêmes et avec les autres. Le haut patronage des *Gens qui doutent*, la chanson d'Anne Sylvestre accolée au dernier épisode, confirme ce tropisme que le récit déploie en huit chapitres d'une trentaine de minutes.
Dans le cadre jamais très clair de la "dramédie", la série aborde les deuils plus ou moins concrets touchant Léa et ses proches, mais aussi les croyant·es – ou non – venant la consulter afin d'obtenir son avis de rabbine. À la tête d'une synagogue libérale, comme Delphine Horvilleur, citée à plusieurs reprises (et dont la série peut être vue comme un portrait de la jeunesse), Léa intervient sur la plupart des sujets à la jonction entre le visible et l'invisible, la disparition et la mémoire.
Les plus belles scènes du *Sens des choses* montrent des rituels juifs, comme celui de Qeri'ah, où celles et ceux qui restent déchirent un de leurs vêtements pour marquer le deuil qu'ils ou elles traversent. C'est le cas dans le troisième épisode, assez bouleversant, où un fils assiste, seul, à l'enterrement de sa mère.
Il est aussi question de circoncision et du lien avec nos parents, de dialogue interreligieux – y compris à l'intérieur du judaïsme, entre libéraux et orthodoxes –, de l'importance des objets dans la persistance de la mémoire et des traumatismes, de l'ombre de la Shoah.
Malgré une référence directe à *Friends*, on reste parfois sur sa faim vis-à-vis de l'aspect comique du *Sens des choses*, la réalisatrice Keren Ben Rafael semblant moins à l'aise avec le timing des vannes, à moins qu'un manque de mordant dans l'écriture des dynamiques familiales n'en soit la source. Il y a aussi ce choix, compréhensible mais peut-être limitant, de ne pas faire mention des conséquences de l'attaque terroriste du 7 octobre 2023 dans la communauté juive française. Charbit et Debré visent l'universel à une époque de division absolue, un geste artistique touchant et assumé, mais le hors champ, comme l'inconscient dont il est si souvent question ici, semble frapper à la porte. Cela rend-il la série caduque ? On peut plutôt y voir sa capacité à porter en elle, sans même les suggérer, des thèmes et des pensées qui la dépassent.

Olivier Joyard

Le Sens des choses de **Benjamin Charbit** et **Noé Debré**, avec **Elsa Guedj**, **Éric Elmosnino.** Sur Max, à partir du 28 mars.

Federation Studios

DYING FOR SEX d'Elizabeth Meriwether et Kim Rosenstock

Sexe, cancer et émancipation entremêlés dans une dramédie aux sujets casse-gueule mais qui sait conserver un certain équillibre.

Molly, la petite quarantaine, apprend que le cancer du sein qu'elle croyait en rémission est revenu, dans une forme qui a atteint les os et n'est plus curable. Voilà comment débute *Dying for Sex,* créée par Elizabeth Meriwether (déjà créatrice de *New Girl* et *The Dropout*) et Kim Rosenstock, d'après le podcast de Nikki Boyer. Une histoire comme la télé les aborde quelquefois, le plus souvent sous la forme de séries entre drame et comédie : en 2010, *The Big C* racontait ainsi l'odyssée d'une femme atteinte d'un mélanome.

Cette fois, le trajet dont il est question n'est plus vraiment celui de la maladie. Molly sait qu'elle va mourir. L'annonce provoque un choc intérieur qui reformate ses désirs : non seulement elle quitte son mari avec lequel elle n'a pas eu un seul orgasme en dix ans, mais elle décide d'explorer sa sexualité marquée par un viol subi à l'âge de 7 ans.

Le sujet est lourd, mais la légèreté abonde dans *Dying for Sex,* qui suit Molly dans son exploration des joies du kink, se découvrant une passion de femme dominatrice, passant une soirée dans un club inclusif et joyeux, entamant plusieurs relations avec des hommes heureux de la sentir puissante. C'est le meilleur aspect de la série, qui se libère quand Molly se libère elle aussi et touche avec finesse aux enjeux sexuels contemporains, sans perdre de vue son sujet. *"La douleur est politique, le plaisir est politique",* dit à Molly l'animatrice de son groupe de parole.

On se demande comment un objet aussi atypique a pu arriver à l'antenne dans une atmosphère si nauséabonde aux États-Unis, et cela donne envie d'indulgence face aux limites de la série, qui met un peu de temps à décoller et n'évite pas tous les clichés du cinéma et des séries indés. Mais voir Michelle Williams composer avec la souffrance et la mort, avec les potentialités et les limites d'un corps, vaut clairement de s'y adonner. **Olivier Joyard**

Dying for Sex d'**Elizabeth Meriwether** et **Kim Rosenstock**, avec **Michelle Williams**. Sur Disney+, à partir du 4 avril.



Sarah Shatz/FX



A GAME ABOUT DIGGING A HOLE par Cyberwave

Le but du jeu : creuser un trou. Une proposition de prime abord anodine, voire basique, mais qui révèle une expérience bien plus profonde s'inscrivant dans une certaine tradition de l'histoire du jeu vidéo.

Au milieu du jardin, une croix tracée au sol se distingue, bien blanche sur le gazon bien vert. Puisqu'à la main vous tenez une pelle, il ne peut y avoir qu'une chose juste et bonne à faire : creuser. Au cas où nous n'y aurions pas pensé tout·e seul·e, le titre était là pour nous aiguiller : *A Game about Digging a Hole* ("un jeu sur le fait de creuser un trou"). Alors, c'est parti : équipé·e d'accessoires d'une efficacité croissante (une foreuse, un jetpack pour revenir à l'air libre…), on va donc creuser. Qui sait jusqu'où on pourra aller et ce qu'on trouvera en atteignant le fond ? Une civilisation souterraine inconnue ? Un merveilleux trésor ? Le sens de la vie ? À supposer qu'il y ait un fond…



Depuis les origines de l'art vidéoludique, c'est presque un genre à part entière : le jeu où l'on creuse. *Dig Dug*, *Digger*, *Boulder Dash*, *Motherload*, *SteamWorld Dig*, sans parler de ceux où ce n'est qu'une possibilité parmi d'autres *(Minecraft, Terraria…)* : on s'étonnerait presque que *A Game about Digging a Hole* n'ait pas vu le jour plus tôt. Mais non : il a fallu attendre le coup de génie d'un développeur du studio Cyberwave qui l'a conçu tout seul, en quelques semaines, en parallèle de ses tâches habituelles. Avant qu'il ne rencontre, bien porté par les streameur·ses et les réseaux sociaux, un succès aussi immédiat que spectaculaire.

À vrai dire, *A Game about Digging a Hole* appartient surtout à une famille plus large que celle des, disons, simulateurs de trous : celle de *Tetris* ou de *PowerWash Simulator*, soit des jeux à action quasi unique qui nous laissent seul·e avec nous-même, minimalistes et obsessionnels, alternativement relaxants et angoissants quand la répétition vient à peser, et sur lesquels une multiplicité de significations peuvent, selon les moments ou l'humeur, se projeter. Tout en nous faisant goûter une large palette d'émotions (étonnement, satisfaction du travail soigné, frustration de devoir remonter, crainte de rester bloqué·e…), *A Game about Digging a Hole* est ainsi de ces œuvres qui, peut-être parce qu'on n'a rien d'autre à faire pendant qu'on creuse, amènent à penser (à notre vie, au temps qui passe, à la fragilité de la matière, à la puissance de la lumière). Et puis, plus du tout, comme hypnotisé·e. Le jeu nous présente cependant des chiffres, des objectifs. C'est en récupérant divers minerais (charbon, cuivre, argent, platine…) et en les vendant qu'on obtient de quoi prolonger la vie de notre batterie (commune à la foreuse et au jetpack), transporter davantage de matériaux, acheter des lampes ou des explosifs… D'où d'incessants allers-retours entre la surface et les trous – mais pas d'inquiétude : tout se fait par ordinateur, aucun·e autre humain·e ne se dressera sur notre chemin. Tout cela, conjugué à l'évidence du système de jeu, conduit à penser que *A Game about Digging a Hole* aurait de quoi devenir une expérience nettement plus ample. Avec de nouveaux niveaux et d'autres trous à creuser, de nouveaux accessoires et des difficultés variées, peut-être des modes multijoueur·ses et des défis chronométrés… On peut aussi le trouver parfait tel qu'il est. **Erwan Higuinen**

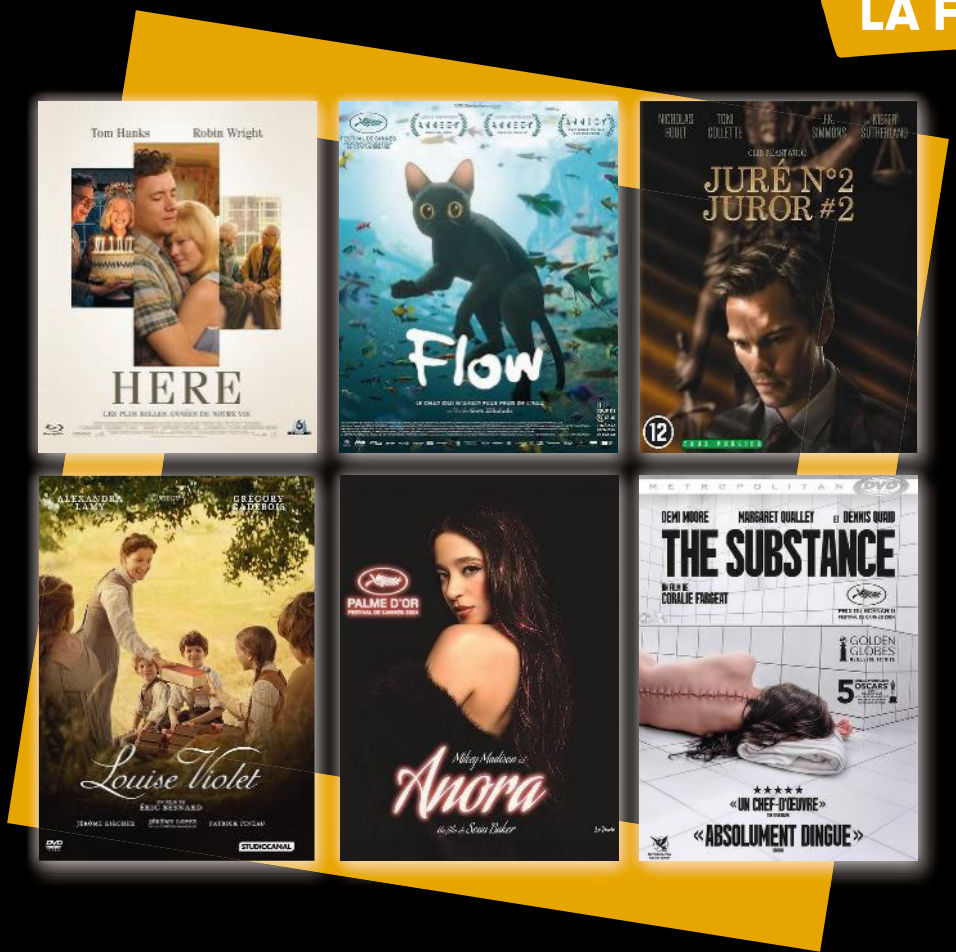
A Game about Digging a Hole (Cyberwave/Yalpakor Bou·tique), sur PC, 4,99 €. À paraître sur consoles.

Cyberwave/Yalpakor Bou·tique

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS

EN EUROS FIDÉLITÉ

* Offre réservée aux adhérents du 1er mars au 15 avril 2025, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.



La vérité si je mens

LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS -

À l'heure des fake news, Hugues Jallon consacre *Le Cours secret du monde* à une cohorte d'allumés de la pensée, dont l'idéologie nauséeuse n'en finit pas de renaître. Un livre brillant, d'une radicalité qui nous réenchante et nous venge.

Francesca Mantovani/Éditions Gallimard



Hugues Jallon était encore récemment un grand nom de l'édition – il était notamment à la direction du Seuil qu'il a dû quitter en 2024, remercié comme on dit. Il y a vingt ans, il s'était mis à mener en parallèle un travail littéraire consistant et cohérent, en forme de sport de combat. Dans un précédent roman, *Le capital, c'est ta vie* (2023), il écrivait : *"Le capital, c'est ta vie, il te ronge, il te brise, il t'abîme.* […] *Tu n'échapperas pas à sa domination qui est la mesure de toute chose et de toute existence."* Cette réflexion sur la dépossession de l'humanité par elle-même fit un bien fou dans un monde où tout nous encourage à penser mou ou à ne pas penser du tout.

Dans *Le Cours secret du monde,* son huitième texte, Jallon s'attaque à une zone de grisaille. Celle des *"chercheurs de vérité",* une théorie de spectres qui n'en finissent pas de nous hanter. *"Ils disent : il y a un sens secret des choses. Ils disent : il y a un monde caché du monde. Ils disent : nous, nous savons."* S'ensuit une flopée de noms dont certains surnagent vaguement dans notre psyché occidentale. Par exemple, Georges Gurdjieff (à la date de naissance variable et mort en 1949), gourou mystique renommé pour son autobiographie *Rencontres avec des hommes remarquables*. Hugues Jallon la décrit avec un bel art de la mise à distance : *"Il y a sans doute beaucoup de mensonges et d'inventions dans cette vie-là, mais on peut toujours essayer d'en démêler les fils et de la reconstituer, avec ses trous, ses incohérences. On risque aussi de se laisser prendre par son aura."* Le risque est réel car l'excentricité du personnage est intrigante. *"On raconte qu'il est un espion, un révolutionnaire arménien, un magnétiseur, un membre de la Société spartakiste hellénique, un guérisseur, un négociant en antiquités et tapis."*

Autre figure : Louis Pauwels, qui devint célèbre en 1960 suite à la publication avec Jacques Bergier du *Matin des magiciens*. Avec un humour salvateur, Jallon note *"qu'on en trouve parfois un exemplaire aux pages jaunies dans les maisons de campagne ou les locations de vacances".* Quant au contenu : *"Un pavé de plus de six cents pages assez indigestes qui mélange tout et dont on ne retient pas grand-chose."* Un *"tout"* qui ratisse large : alchimie, ésotérisme, extraterrestres. *"Etc.",* écrit Jallon. Cet *"etc."* est crucial, Pauwels ayant dévié vers l'extrême droite lorsqu'il dirigea *Le Figaro magazine* dans les années 1980. *"Le monde que l'on croyait définitivement mort en 1945 à proximité d'un bunker au centre de Berlin recommence à respirer."*

Leurs "œuvres" seraient-elles des élucubrations pathétiques ourdies par des demi-fadas ? Pas vraiment. *"Tous ces savoirs cachés ne disparaissent jamais vraiment, ils sont tapis dans l'ombre, ils sommeillent. Ils dorment sur les étagères des libraires d'occasion et brillent parfois dans les yeux de jeunes gens éblouis."*

Pour preuve, une analyse au bazooka des best-sellers du milliardaire américain M.J. DeMarco : *"C'est chacun pour sa gueule, t'as compris, cesse d'être un rat et, tu verras, chacun suivra ton exemple, et nous deviendrons tous des loups aux mâchoires puissantes, solitaires, heureux et sans pitié. Voilà le véritable secret du monde."* Et Jallon d'énumérer nos servitudes volontaires, encodées, connectées, algorithmées, ou de détailler les affiches publicitaires qui, à Paris, masquent des monuments en réfection. Un slogan sur l'une d'elles en lettres capitales : *"PRESSURE IS MY PLEASURE." "L'infamie de ce monde et ses injonctions démentes s'affichent désormais sans complexe."* De même pour le verbatim d'un blabla sur la positivation de nos existences, dont on soupçonne qu'il n'ait pas été inventé par l'auteur, soudain interrompu, mieux qu'une paire de claques, par un *"cause toujours, nous ne nous laisserons pas rattraper".* Autrement dit : *"Faudra-t-il traverser une longue crise de larmes pour commencer à avancer dans cette nuit ? Tout ce qui, dans ce monde en perdition, fait de nous des monstres de douleur et de rage."* Surgit alors le nécessaire "Que faire ?". La résignation n'est pas la tasse de thé d'Hugues Jallon et encore moins son bol de ciguë. Et de développer une utopie à la Ray Bradbury : cesser d'écrire, injonction inouïe pour un écrivain, arrêter de se répandre dans son petit coin pour à nouveau pouvoir se parler. *"La nuit tombera bientôt sur vos phrases stupides et boueuses, elle les couvrira de son ombre immense et froide et, au matin, elles auront disparu à tout jamais de la mémoire des hommes."* Pour que renaisse de cette aurore *"l'ardeur au combat. Peut-être".* Peut-être que oui ! Même s'il est certain qu'on va déguster. En exergue du *Cours secret du monde*, une citation de Rimbaud : *"Les souffrances sont énormes mais il faut être fort."* **Gérard Lefort**



Le Cours secret du monde d'**Hugues Jallon** (Gallimard/"Verticales"), 202 p., 20 €. En librairie le 10 avril.

LE RETOUR DU ROI JIBRIL
dir. Ramsès Kefi et Rachid Laïreche

Les deux journalistes signent, avec sept auteur·rices invité·es, un recueil de contes qui renouvelle profondément l'imaginaire autour des quartiers populaires. Salutaire.

Jibril a 32 ans et il est *"CPE dans un bahut où la vie scolaire tourne à l'envers"*. Il vient de se séparer de sa copine et s'apprête à passer un été solitaire. Alors qu'il ne se souvient jamais de ses rêves, il se réveille un matin avec le souvenir précis d'être revenu le temps d'un songe à la Tortue, quartier de ses cousins où il a passé cinq étés vingt ans plus tôt. Après avoir écrit à sa mère et à son ex, il décide de prendre un train et de retourner passer une nuit avec ses ami·es du passé. Le *"roi Jibril"* renoue ainsi avec son rôle de conteur, gagné à force de *"tchatche et* [de] *passion pour les histoires"*, les plus ordinaires comme les plus fantasques. Assis dans le hall de la tour F, Jibril commence à tisser des histoires tantôt drôles, tantôt tragiques, tout en espérant croiser une personne qui ne viendra peut-être jamais.

Dans ce *Mille et Une Nuits* choral et collectif dirigé par les journalistes Ramsès Kefi et Rachid Laïreche, la voix de Jibril est incarnée tour à tour par sept auteur·rices (Hadrien Bels, Faïza Guène, Maïram Guissé, Salomé Kiner, Saïd de l'Arbre, Mathieu Palain, Faïza Zerouala) issu·es du journalisme, du documentaire et de la littérature contemporaine. Mathieu Palain y signe un texte très délicat autour d'un jeune homme qui retrouve son amour de jeunesse et découvre sa douloureuse histoire, tandis que Maïram Guissé retrace à travers le goût d'une pâte à tartiner le parcours d'une femme du Sénégal à la France. Entre chaque texte, Ramsès Kefi décrit les réactions et les discussions que les différents récits suscitent, ce qui permet aux fictions de dialoguer entre elles avec fluidité et humour, et assure la cohérence de l'ensemble.
En prenant pour point de départ des détails quotidiens et parfois banals (un plat d'escargots, une paire de baskets, un pot de Nutella, un gâteau d'anniversaire au Flunch du quartier) et des personnages très finement écrits (des boxeurs du dimanche, des mères, des jeunes garçons harcelés à l'école, des premières de la classe), chaque auteur·rice explore sans clichés et d'une manière très sensible la gentrification, le déracinement, la radicalisation mais aussi la nostalgie de l'adolescence, le temps qui passe, les relations familiales et la douleur particulière de ces amitiés qui se délitent au fil des années, *"naturellement, sans fracas"*.
Elles viennent former une constellation de situations et d'émotions qui renouvellent profondément l'écriture autour des banlieues, loin des représentations hégémoniques violentes et voyeuristes dépeintes dans les médias et dans des films comme *Athena* de Romain Gavras. *Le Retour du roi Jibril* prolonge le passionnant travail d'extension de l'imaginaire littéraire français mené depuis plusieurs années par des autrices comme Faïza Guène (qui participe à ce recueil collectif) ou Fatima Ouassak, qui racontait en 2024 dans *Rue du passage* les récits croisés de plusieurs habitant·es d'un quartier d'ouvrier·ères immigré·es dans les années 1980. Un travail aussi nécessaire qu'enthousiasmant.

Pauline Le Gall



Le Retour du roi Jibril – Les contes de la cité, dir. **Ramsès Kefi et Rachid Laïreche** (L'Iconoclaste), 304 p., 20,90 €. En librairie le 3 avril.



↘ Salomé Kiner
↓ Maïram Guissé



Eva Bélizaire · Fondation Jan Michalski/Wiktoria Bosc

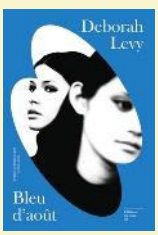


Sheila Burnett

BLEU D'AOÛT de Deborah Levy

Autour de la figure du *doppelgänger*, la Britannique prolonge dans ce beau roman ses réflexions sur l'art et l'émancipation.

Elsa, pianiste de 34 ans, flâne sur le marché aux puces d'Athènes quand elle se retrouve subjuguée par deux chevaux mécaniques. Alors qu'elle s'approche du vendeur, elle est doublée par une femme qui lui ressemble trait pour trait. Tout au long du roman, cette figure mystérieuse suit la narratrice d'Athènes à Paris. Ce double, figure freudienne par excellence, va mettre en lumière toutes les zones d'ombre de la vie d'Elsa et l'aider à recoller les morceaux de son identité.
Le procédé narratif du *doppelgänger* a souvent été utilisé par les artistes masculins (on pense à *Sueurs froides* d'Hitchcock ou à *Persona* de Bergman) pour explorer la psyché des femmes. Deborah Levy se le réapproprie dans un geste féministe : le thème du double, qui s'exprime aussi dans le texte par la répétition de motifs et de phrases, permet à Elsa de se réinventer et de s'affranchir du regard des hommes. Le roman déconstruit notamment la figure du mentor tyrannique qui la modèle à son image. L'autrice britannique prolonge ainsi sous forme fictionnelle les réflexions sur l'art et l'émancipation déjà développées dans la très belle trilogie (*Autobiographie en mouvement*, 2013-2021) qui l'a rendue célèbre chez nous. Et confirme qu'elle écrit mieux que personne ces femmes qui ne souhaitent qu'une chose : *"Que le vieux monde fonde comme la neige après l'hiver."* **Pauline Le Gall**

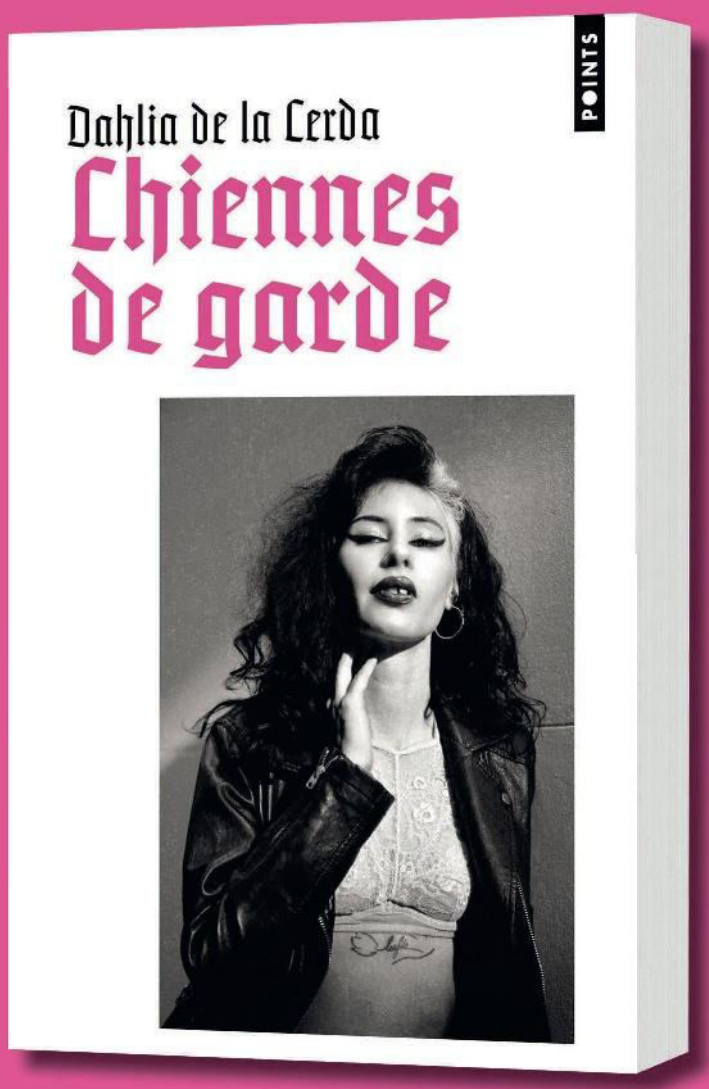


Bleu d'août de **Deborah Levy** (Éditions du sous-sol), traduit de l'anglais par **Céline Leroy**, 208 p., 21,50 €.
En librairie le 3 avril.

VENGEANCE : NOM FÉMININ

"DRÔLE ET MÉCHANT."
LES INROCKS

"AU MEXIQUE LA PEUR CHANGE DE CAMP. LES FEMMES SE VENGENT." *LIBÉRATION*



Disponible en poche

7.55€ en librairie

POINTS



L'INVENTION DE TRISTAN d'Adrien Bosc

À travers une longue enquête sur l'écrivain américain Tristan Egolf, jeune prodige suicidé à 33 ans, le magnifique portrait de l'artiste en éternel idéaliste.

Comète cramée ou dernier jeune prodige américain au destin romantique ? Gamin paumé, autocentré et vampirique, ou artiste entier, idéaliste, complètement dédié à l'écriture ? Qui était vraiment Tristan Egolf, ce jeune écrivain américain devenu légendaire aussi vite qu'il a sombré dans l'oubli ? Après avoir achevé sa trilogie de la guerre avec *Colonne* en 2022, Adrien Bosc, brillant éditeur de la *narrative nonfiction* US dans ses Éditions du sous-sol, se glisse dans la peau d'un reporter du *New Yorker* pour enquêter sur ce jeune homme suicidé à 33 ans. Tout est vrai dans son livre, précise-t-il à la fin, sauf l'identité et la vie de son narrateur (lui-même).

Si l'on se demande au début pourquoi Bosc a éprouvé le besoin de revêtir ce déguisement, on se retrouve tellement happé·e et fasciné·e par la reconstruction qu'il fait de cette vie hors norme qu'on le suit jusqu'en Pennsylvanie, où Egolf a grandi et fini ses jours. D'abord, il faut reconstituer le mythe : comment l'auteur du *Seigneur des porcheries,* choc littéraire de 1998, a été découvert par Marie Modiano (qui deviendra sa petite amie), tandis qu'il faisait la manche sur le pont des Arts ; comment son manuscrit, porté par Patrick Modiano chez Gallimard, deviendra un succès mondial alors qu'il avait été refusé partout.

Très vite, *L'Invention de Tristan* se mue en anatomie d'une chute : *Jupons et Violons,* le roman suivant d'Egolf, en 2002, passe inaperçu, puis ses éditeurs ne se précipitent pas pour lire *Kornwolf* (2006, publié de façon posthume). Ce portrait-puzzle, basé sur de nombreux témoignages, montre un homme aussi agaçant que touchant, sorte de Don Quichotte romanesque, militant contre Bush, musicien underground, pas toujours présent avec les femmes de sa vie, ayant par exemple une fille non reconnue à Paris alors qu'il est retourné vivre en Pennsylvanie. Les clés de cette vie chaotique, de cette mort abrupte, se trouvent à la fin, dans des pages magnifiques dédiées au secret que renferme la vie de tout·e écrivain·e véritable – une solitude profonde, inouïe, sauvage, implacable –, quand le narrateur tombe sur le manuscrit du *Seigneur des porcheries* en vente dans une librairie : *"Venait-il résumer la seule question qui vaille dans cette histoire : est-ce qu'un livre peut tuer ? Était-ce l'arme du crime en quelque sorte ? Par insistance, en revenir au texte et à la matérialité même de l'écriture, un bloc dactylographié sanguinolent, un poison pour celui qui écrit. La sécheresse, la dépression, la violence de l'échec répété, l'écrivain enfermé, son immense solitude. L'image même de la folie dans* Shining *– le manuscrit, et les centaines de pages accumulées, une pile d'une seule et même phrase :* 'All work and no play makes Jack a dull boy.'"



Le livre s'achève, avec ironie, par un e-mail de la *fact-checker* du *New Yorker,* avec sa liste harassante de questions factuelles, froides, à mille lieues de la vérité de la vie : son chaos. **Nelly Kaprièlian**

L'Invention de Tristan d'**Adrien Bosc** (Stock/"La Bleue"), 220 p., 19,90 €. En librairie le 9 avril.

Patrice Normand

LÀ OÙ JE N'AI PLUS PIED de Belén López Peiró

Le récit puissant de la bataille judiciaire menée par l'autrice argentine, victime enfant d'abus sexuels.

Un procès n'est pas seulement un moment, mais la conséquence d'une procédure judiciaire qui peut durer très longtemps. C'est ce que décrit aujourd'hui Belén López Peiró. Son livre en forme de journal de bord est un précieux témoignage où elle partage ses questionnements, ses espoirs, ses découragements, où elle raconte les embûches mais aussi les soutiens que peut rencontrer une femme qui a décidé de dénoncer des abus sexuels subis dans son enfance.



Alejandra Lopez

Les éditions Globe ont choisi de joindre à ce nouveau texte le premier livre de l'écrivaine argentine, *Pourquoi tu revenais tous les étés ?* (2022). Dans ce roman choral qui donnait voix à ses proches, l'autrice, violée enfant par son oncle, racontait un phénomène d'emprise et un aveuglement familial. *Là où je n'ai plus pied* commence au moment où elle va porter plainte.

Après la multitude de points de vue agencée dans son roman précédent, López Peiró nous entraîne au pas de charge dans une course d'obstacles. Elle consigne les conversations avec sa mère, son avocate, ses soutiens, son petit ami, liste les questions qui surgissent. Entre les paragraphes, elle incruste des documents, photos, schémas, mais aussi les textos qu'elle reçoit au moment même où elle écrit. López Peiró montre l'attitude de la police, des médecins, chaque protagoniste étant désigné par son statut, en lettres majuscules – *"l'AVOCAT"*, *"le GREFFIER"*, *"le JUGE"* –, et on voit cette jeune femme qui ne connaît rien aux subtilités du système judiciaire découvrir la complexité de ce qu'elle affronte. Peu à peu, un militantisme sororal se met en place. Des inconnues, dont une jeune avocate qui propose gracieusement ses services, s'organisent pour l'aider à se préparer avant l'audience, mais aussi régler des questions pratiques – comme trouver un logement gratuit dans la ville où se tiendra le procès. Car López Peiró, née en 1992, est alors étudiante et n'a pas d'argent. C'est pendant cette période qu'elle écrit *Pourquoi tu revenais tous les étés ?* et provoque une déflagration dans son pays : *"Depuis la publication du livre, chaque jour en me levant je reçois des messages de femmes."* La procédure a duré neuf ans et l'oncle a été condamné à une peine de dix ans de prison. *"À partir de maintenant, je vais commencer à écrire autre chose"*, conclut Belén López Peiró.



Sylvie Tanette

Là où je n'ai plus pied de **Belén López Peiró** (Globe), traduit de l'espagnol (Argentine) par **Lise Belperron**, 384 p., 24 €. En librairie le 3 avril.



LA POÉSIE.
VOLCANIQUE

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Printemps des Poètes 27e édition

Du 14 au 31 mars 2025

Participez à la plus grande manifestation poétique et à ses milliers d'événements partout en France et dans le monde.

SCANNEZ DÉCOUVREZ

printempsdespoetes.com

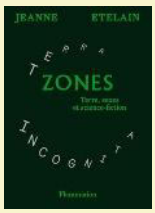
Uncertain Journey, 2016/2019, structure en métal et laine rouge
Installation : Shiota Chiharu, *The Soul Trembles*, Mori Art Museum, Tokyo, 2019
Photo par Sunhi Mang © ADAGP, Paris, 2025 et l'artiste

ZONES – TERRE, SEXES ET SCIENCE-FICTION de Jeanne Etelain

Nouveau mot et concept à la mode, la "zone" envahit les discours. Mais de quoi est-ce le nom ?



La zone : tout le monde en parle, y vit, en rêve, en a peur. Des activistes mobilisé·es dans leurs "zones à défendre" aux spécialistes des sciences de la terre qui parlent de "zone critique", des romancier·ères comme Alain Damasio *(La Zone du dehors)* aux sociologues qui analysent les citoyen·nes de "seconde zone", l'usage répété du mot a valeur de symptôme. Mais de quoi ? C'est à cette question complexe que répond la philosophe Jeanne Etelain dans cette enquête conceptuelle qui, en cherchant à *"zoner la zone"* sous toutes ses formes, suggère une hypothèse stimulante : le désir de nouveaux imaginaires spatiaux et existentiels prend la zone comme réceptacle privilégié.
Le mot signifie pourtant deux choses opposées : une séparation et un mouvement. Si la zone renvoie à un découpage précis, elle désigne également une indétermination, quelque chose de flou et mouvant (zoner, c'est errer). *"Nous nous retrouvons rapidement face à un essaim de zones qui ne fait pas définition"*, reconnaît l'autrice, qui s'engage à faire tenir ensemble ces deux sens. Car, derrière cette aporie, elle devine une complémentarité féconde. *"Plutôt que de chercher à définir une fois pour toutes ce qu'est la zone, je cherche à comprendre le problème qui lui donne son sens"*, écrit-elle, en s'attardant sur trois domaines distincts – la science-fiction, la psychanalyse et la géographie – où la zone ouvre des potentialités : une exception aux lois physiques dans un récit de science-fiction (le film de Tarkovski *Stalker*), la structure du corps désirant en psychanalyse (la *"zone érogène"* chez Freud) et une certaine division de l'espace terrestre en géographie.
Le pari aventureux du livre tient à la mise en lumière de résonances mutuelles entre ces trois types de zone, qui permettent de recomposer à chaque fois un espace, *"mouvant, dynamique, créatif et même agentif"*. Chez Tarkovski, la Zone, définie comme un lieu mystérieux transgressant les lois physiques, est le nom d'un espace capable de changer le cours des choses ; chez Freud, la *"zone érogène"* évoque l'existence du corps pulsionnel ; en géographie, la théorie des zones se focalise sur la crise écologique et sur les laboratoires de transformation sociale que sont les ZAD… Audacieux dans ses modes de liaison entre objets dispersés, le livre ouvre une… zone de réflexion nouvelle sur le désir d'inventer d'autres manières d'habiter son monde et de vivre sur terre.



Jean-Marie Durand

Zones – Terre, sexes et science-fiction de **Jeanne Etelain** (Flammarion/"Terra Incognita"), 320 p., 23 €. En librairie le 2 avril.

LE PASSÉ À VENIR de Tim Ingold

Un plaidoyer optimiste pour que s'organise la collaboration intergénérationnelle face aux défis de demain.



Plutôt que de céder aux reproches trop simplistes que font les jeunes générations à leurs aîné·es, coupables de les avoir laissées grandir dans un monde inhabitable, Tim Ingold s'accroche aux nœuds qui les relient. L'auteur britannique, figure centrale de ce qu'on appelle "la nouvelle anthropologie" (Descola, Viveiros de Castro…), se démarque d'une approche classique qui consiste à penser les générations comme des couches s'accumulant telles des feuilles sur une pile et les imagine, lui, comme des fibres dans une corde. *Le Passé à venir* prolonge d'autres essais remarqués comme *Une brève histoire des lignes* (2011), où il estimait déjà que l'individu n'est pas une chose fermée sur elle-même, mais un entrecroisement de lignes, à la manière d'un tissu.
Ici, il tire ce même fil pour asseoir une position forte : la vie se forge dans la collaboration entre générations qui se chevauchent. *"C'est en vivant et en travaillant ensemble sur les traces de leurs ancêtres que les générations s'assurent un avenir pour elles-mêmes et pour leur descendance"*, estime-t-il. Convaincu *"qu'une grande partie des difficultés que nous avons à affronter l'avenir vient de la façon dont nous pensons les générations"*, Tim Ingold suggère que seule une coexistence intergénérationnelle pourra permettre d'affronter les défis écologiques à venir.



Jean-Marie Durand

Le Passé à venir – Repenser l'idée de génération de **Tim Ingold** (Seuil/"Couleur des idées"), traduit de l'anglais par **Cyril Le Roy**, 252 p., 18,90 €. En librairie le 11 avril.

Roberto Frankenberg/Éditions Flammarion · Seuil

Poison 1,2,3 *Trahison* *Antipoison*

LABORATOIRE POISON

ADELINE ROSENSTEIN

MAISON RAVAGE



© photos: Vincent Arbelet
design graphique : Grand Cheval Sauvage / F. Landrivon

Du 3 au 6 avril 2025 à la MC93

seine-saint-denis LE DÉPARTEMENT
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Bobigny

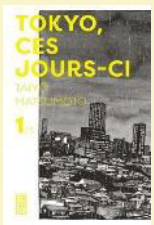
TOKYO, CES JOURS-CI de Taiyō Matsumoto

Avec sa poésie originale, l'auteur de *Sunny* transforme le monde du manga en un théâtre onirique et doux.

Pour qui aurait envie de découvrir l'industrie japonaise du manga, *Tokyo, ces jours-ci* se présente comme une plongée crédible dans ce milieu concurrentiel. On y voit la pression subie par les auteur·rices, les cadences infernales, les risques de burn out et, sur un plan plus positif, les différentes étapes de la conception d'une histoire, à commencer par la première esquisse appelée *"nemu"*.
Mais cette série, bouclée avec ce troisième tome, n'a pas d'ambition réaliste ou didactique. Si ce qu'elle montre est plausible – son auteur publie au Japon depuis près de quatre décennies –, elle se révèle bien plus universelle et touchante que ne le suggère son pitch. Avec *Amer Béton*, *Sunny* ou même *Les Chats du Louvre*, Taiyō Matsumoto a prouvé depuis longtemps combien il était un créateur singulier, avec son graphisme nourri d'influences occidentales (Mœbius, Enki Bilal), un rythme de narration qui n'appartient qu'à lui et une poésie omniprésente.
Il met ici en scène Shiozawa, un éditeur de mangas, qui démissionne suite à un échec mais ne parvient pas à tourner la page. Une des scènes les plus émouvantes le voit envisager de vendre toute sa collection de mangas avant, dans un revirement abrupt, d'y renoncer.



Shiozawa ne peut éteindre ce feu sacré qui l'anime depuis l'enfance – le thème central de l'œuvre de Matsumoto –, ce qui le pousse à relancer une revue pour la beauté de l'art. Ainsi, quand il ne dialogue pas avec son oiseau de compagnie, il cherche à convaincre des artistes en qui il croit de rejoindre son aventure.
Dans cette galerie de personnages attachants, certain·es sont blasé·es, d'autres ont désormais un job alimentaire. Presque tous·tes, porté·es par la foi de Shiozawa, se remettent à rêver. Rythmée par les saisons et les accidents du quotidien – un parapluie qui s'envole – cette série célèbre la création avec bienveillance, humanité et une touche d'onirisme. Coïncidence : vient d'être réédité en France l'un des premiers recueils de Matsumoto, le précieux *Frères du Japon* datant de 1994. Dans ces récits disparates, parfois surréalistes, souvent audacieux, on retrouve la conviction qui traverse *Tokyo, ces jours-ci* : celle que tout reste possible. **Vincent Brunner**



Tokyo, ces jours-ci de **Taiyō Matsumoto** (Kana/"Made in"), traduit du japonais par **Thibaud Desbief**, trois tomes de 220, 228 et 224 p., 13,25 € chacun. Troisième tome en librairie le 21 mars.

PAUL d'Hervé Bourhis

Drôle et pop, cette évocation d'un McCartney dépressif redémarrant de zéro a tout d'un énorme tube.



L'année dernière, dans *Mon infractus* – il a repris la faute de sa cardiologue –, Hervé Bourhis racontait comment ses graves ennuis de santé, au lieu de le pousser à pratiquer une autobiographie médicale, l'avaient amené à partager ses expériences de DJ amateur.
Paul s'inscrit de manière similaire dans sa phase de reconstruction personnelle. Il s'efforce en effet de retracer les années où McCartney, après la séparation des Beatles, a touché le fond et fini par se réinventer grâce à l'aide de sa femme, la photographe Linda.
Même pour les non-fans, il émane de cette BD documentaire et intime une mélodie jubilatoire et contagieuse. Bourhis s'approprie parfaitement Paul, Linda et les autres pour en faire les personnages de mésaventures parfois rocambolesques – la tournée anonyme des campus universitaires comme remise à niveau, le séjour à Lagos avec le roi de l'afrobeat Fela Kuti, furieux que des Anglais·es soient venus voler sa musique. S'inspirant du psychédélisme enivrant du film d'animation *Yellow Submarine*, des facéties de Terry Gilliam pour les Monty Python ou du graphiste Milton Glaser, Bourhis signe une fresque pop à la plastique impressionnante et au découpage bondissant comme un ballon sauteur. **Vincent Brunner**

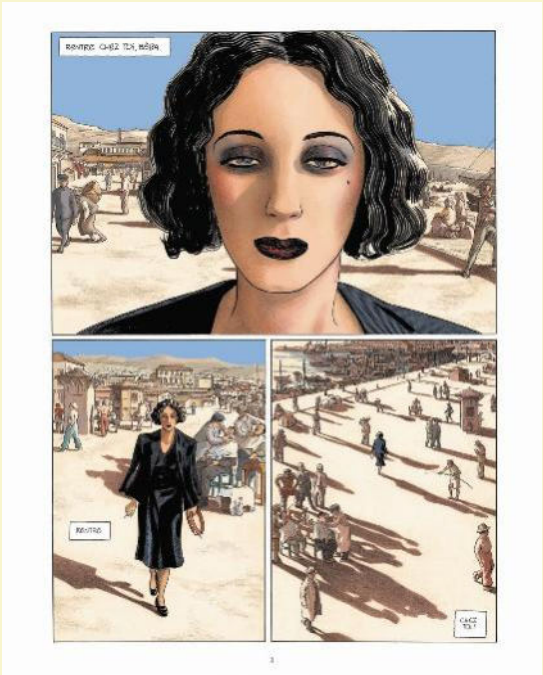


Paul – La résurrection de James Paul McCartney (1969-1973) d'**Hervé Bourhis** (Casterman), 88 p., 20 €. En librairie le 9 avril.

Taiyo Matsumoto/Shogakukan · Hervé Bourhis/Casterman

RÉBÉTISSA de David Prudhomme

Près de quinze ans après son chef-d'œuvre *Rébétiko* revisitant la Grèce des années 1930, le dessinateur français lui offre une perspective plus féminine.



"Cette machine tue les fascistes." Placée sur sa guitare par le chanteur américain Woody Guthrie dans les années 1940, cette inscription, on aurait pu la lire sur les bouzoukis des musicien·nes grec·ques que le dictateur Ioánnis Metaxás a voulu mettre au pas dès son coup d'État de 1936. Avec l'habité *Rébétiko* (2009), David Prudhomme revisitait cette période de la Grèce où la musique du même nom était censurée parce que jugée décadente et trop métissée. Quinze ans plus tard, le dessinateur français propose une suite, aussi gracieuse et politique.
En novembre dernier, une première édition, limitée et luxueuse, de *Rébétissa* était sortie en format à l'italienne. Sa bichromie jouait sur la lumière et montrait le combat pour la liberté qui se déroule à l'ombre des cafés. Dans cette nouvelle version, plus abordable, les couleurs chaudes et les paysages ensoleillés rehaussent encore la lutte désespérée à laquelle se livrent les "rébètes", marginaux·ales assumé·es qui cherchent un moyen de s'évader dans les notes, l'amour et les volutes de haschich. Si les protagonistes masculins de *Rébétiko* sont présents, ce sont les chanteuses de la troupe, les sœurs Bèba et Marika, que Prudhomme met en valeur. Chorégraphiée avec un trait d'une sensualité folle, leur émancipation est comme une danse qui se réinvente à chaque pas, entre corps-à-corps amoureux et échappée solitaire. **Vincent Brunner**



Rébétissa – L'antidote de **David Prudhomme** (Futuropolis), 112 p., 22 €. En librairie le 2 avril.

David Prudhomme/Futuropolis

BD À BASTIA
3-6 AVRIL 2025
32E RENCONTRES DE LA BANDE DESSINÉE & DE L'ILLUSTRATION
CENTRU CULTURALE UNA VOLTA



La classe du transfuge

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE -

Dernière chance de voir *Par les villages*, de Peter Handke, dans une très belle mise en scène de Sébastien Kheroufi qui n'a cessé de s'étoffer depuis sa création, avec désormais Reda Kateb dans le rôle principal.

C'est un spectacle qui, comme son metteur en scène, est arrivé alors que personne ne l'attendait, et n'a cessé de prendre de l'ampleur depuis sa création en février 2024, et sa recréation à la fin de cette même année avec Reda Kateb dans le rôle principal. Comme si Sébastien Kheroufi, inconnu au bataillon, ses comédien·nes, son équipe et son public avaient eu besoin de temps pour appréhender et assimiler ce geste théâtral, inédit par son intensité, son point de vue et sa pertinence. Sur le papier, l'idée est assez simple : adapter *Par les villages*, l'une des œuvres-phares de Peter Handke, dans la banlieue parisienne. Mais dès qu'il s'agit de passer à l'acte, évidemment, ça se complique.

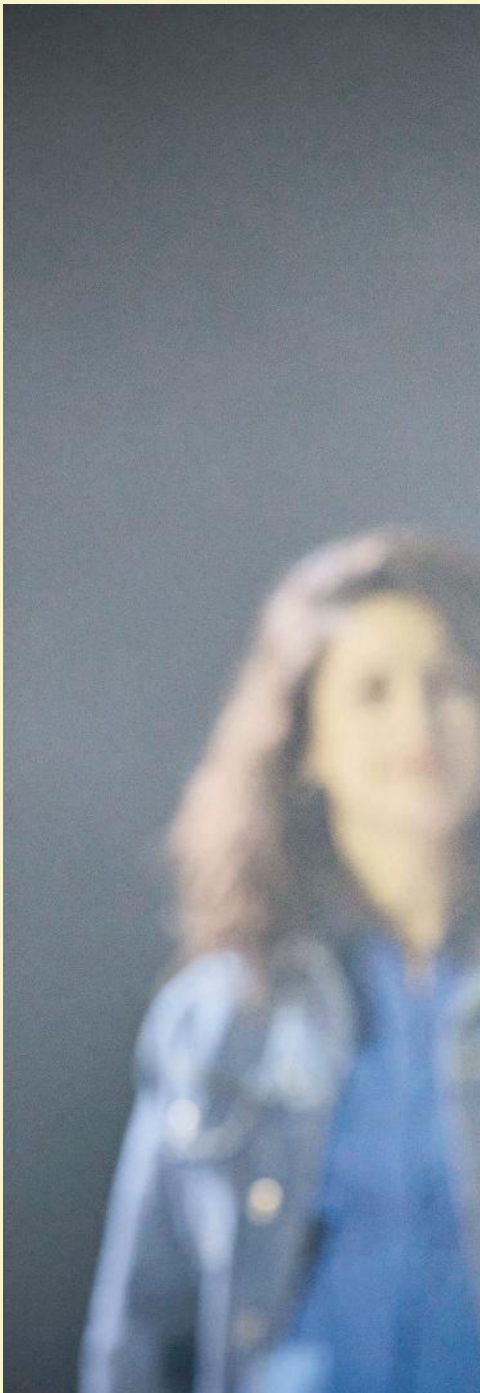
1) Handke traite du monde rural en transition en Autriche dans les années 1960 ; une réalité sociologique assez éloignée des cités d'Île-de-France des années 1990.

2) Dans cette pièce, il est question d'un homme qui, devenu écrivain et revenant sur son lieu d'origine pour régler un problème d'héritage, mesure l'abîme qui le sépare à présent de son frère et de sa sœur, resté·es sur place.

La thématique du ou de la transfuge de classe est actuellement en vogue au théâtre et dans la littérature : il s'agit donc d'éviter les clichés du genre. Proposer quelque chose d'original. Pas simple.

3) Le texte est difficile à porter au plateau, parce qu'il n'est pas fait de dialogues échangés sur un mode naturaliste, mais plutôt d'une juxtaposition de monologues, comme d'imposants blocs qui surplombent la mise en scène, et autant de gageures pour les comédien·nes (et parfois les spectateur·rices).

Mais ce texte parle à Sébastien Kheroufi, peut-être comme il n'a jamais parlé à personne d'autre. Il l'habite, musicalement et intimement. C'est avec Peter Handke que l'artiste a découvert le théâtre – et qu'il s'est découvert lui-même par la même occasion. Le jeune homme est né dans les quartiers populaires des Hauts-de-Seine. Il a grandi entre une cité à Meudon-la-Forêt et les foyers parisiens Emmaüs. Il a vécu une histoire familiale compliquée (euphémisme). Le hasard le pousse vers le théâtre ; et vers ce texte, donc, qu'il étudie pour le concours d'entrée à l'École supérieure d'art dramatique de Paris (Esad). Avec *Par les villages*, il découvre le concept de transfuge de classe et, à cause de lui,



devient transfuge de classe. *“Au fil du temps, je rentrais à la cité, et j’étais un peu plus artiste aux yeux des autres. J’étais le Parisien qui rentrait de Paname”,* explique-t-il dans une interview accordée au magazine en ligne du Centre Pompidou. Rarement le théâtre a été aussi performatif.

Avant de mettre en scène *Par les villages,* il fera ses armes sur une *Antigone,* transposée dans l’Algérie d’après-guerre. Mais le texte de Handke s’impose à lui à nouveau. Il y revient. (Et parions qu’il y reviendra encore.)

Sur scène, ses comédien·nes s’approprient Handke par le phrasé. Dans un décor fait de bric et de broc, le metteur en scène dirige à l’oreille, ne jugeant jamais ses personnages. On y entend la rancœur, la fierté, la colère et la beauté d’une langue créolisée. Chaque partition est taillée pour son interprète. Reda Kateb, dans le rôle de l’intello, laisse transparaître sa douleur dans son incapacité à trouver les mots. On se souviendra longtemps de ses retrouvailles avec sa sœur, où il joue avec deux karkabou (des castagnettes métalliques utilisées dans la musique gnawa), quand faire des phrases devient forcément maladroit. Anne Alvaro est magnifique dans sa façon de poser un discours réfléchi sur ce monde qui change et lui échappe. Et, *last but not least,* la rappeuse Casey y interprète un monologue dément d’intensité cathartique (frissons garantis).

Avec ce spectacle, Sébastien Kheroufi porte les voix qui manquaient au théâtre français. À se demander si nous ne l’attendions pas sans le savoir.

Igor Hansen-Løve

Par les villages, texte **Peter Handke**, mise en scène **Sébastien Kheroufi**, avec **Amine Adjina**, **Anne Alvaro**, **Dounia Boukersi**, **Casey**, **Bilaly Dicko**, **Benjamin Grangier**, **Reda Kateb**… Au Théâtre de Corbeil-Essonnes, le 5 avril ; à l’Espace culturel Robert-Doisneau, Meudon-la-Forêt, les 12 et 13 avril.



Christophe Raynaud de Lage



PHÈDRE
par Anne-Laure Liégeois

Portée par l'ardeur d'Anna Mouglalis, cette mise en scène minimaliste opère une lecture incisive et contemporaine de la tragédie de Racine.

Le parquet de bal au centre du plateau s'est transformé en ring. Monter *Phèdre* à l'ère MeToo implique un changement de décor radical. Cet espace vide que la parole va faire vibrer est entouré de trois divans noirs où les personnages de la tragédie de Racine sont installés dès avant le début du spectacle. Ils n'en bougeront plus de toute la représentation, sauf à l'heure de leur mort.
Hippolyte (Ulysse Dutilloy-Liégeois) et Théramène (David Migeot). Phèdre (Anna Mouglalis) et Œnone (Laure Wolf). Aricie (Liora Jaccottet) et Ismène (Ema Haznadar). Tous et toutes victimes d'un destin implacable. Phèdre aime Hippolyte, fils de son époux Thésée (Olivier Dutilloy). Hippolyte aime Aricie, prisonnière de Thésée. Des amours impossibles, interdites, contrariant la loi du pouvoir. Cette chorégraphie immobile, corps allongés ou assis, où se mesurent les forces en présence, s'anime lors de la course inaugurale de Phèdre, traversant le plateau pour se figer dans une attente vaine. Impétueuse, Anna Mouglalis incarne avec autant d'ardeur que de désespoir ce qu'avait su si bien capter Carson McCullers dans le titre de son premier roman, publié alors qu'elle avait 23 ans, *Le cœur est un chasseur solitaire*. Teinte dominante que travaillent les lumières en modulant la pénombre, la noirceur aspire ici toute vie, à l'exception de celle du pire de tous, Thésée, l'époux de Phèdre, et celle de la combative Aricie. La guerre au patriarcat est déclarée.
Se confiant à Arno Bertina dont elle a monté en 2022 *Des châteaux qui brûlent*, Anne-Laure Liégeois tord le cou aux lectures passéistes d'une *Phèdre* hystérique et revendique *"la vision aimante et ouverte"* qu'en fit Racine. "[Son] *texte, et aucun autre avant lui (peut-être parce que l'auteur crée le personnage d'Aricie que je vois comme la femme résistante de la pièce et qui sera peut-être l'héritière du pouvoir), m'offre aussi une passionnante réflexion sur le système patriarcal dont Phèdre et aussi Hippolyte, l'enfant, sont les victimes. Système dans lequel Thésée lui-même est enfermé et s'enferme (ou refuse de sortir). C'est un étonnement permanent, qui tiendrait presque de l'hallucination, de lire la pièce en tirant ce fil, de découvrir qu'un homme du XVII^e siècle interrogeait un système, plaçait déjà la société face à ses responsabilités et ses douleurs, celles qui précisément aujourd'hui sont au cœur de nos préoccupations.*"
À la géométrie politique des pulsions qui règnent sur les champs de bataille, Anne-Laure Liégeois oppose un pas de côté où s'incurvent et se forgent la puissance de l'émotion et l'indomptable amour, jusqu'au dernier round.
KO debout, peut-être, mais combatif·ves, toujours. **Fabienne Arvers**

Phèdre texte **Racine**, mise en scène **Anne-Laure Liégeois**, avec **Anna Mouglalis**, **David Migeot**, **Ulysse Dutilloy-Liégeois**... À L'Equinoxe, Châteauroux, le 20 mars ; à La Filature, Mulhouse, les 26 et 27 mars ; au Moulin du Roc, Niort, le 1er avril ; à la Maison Nevers, le 3 avril.

Christophe Raynaud de Lage

↓
Les Dix Commandements de l'Apocalypse de Ramiro Guerra (1971).

MODERNITÉS CRITIQUES – UNE HISTOIRE CULTURELLE DE LA DANSE (1945-1980) d'Annie Suquet

Le deuxième volume d'une somme incarnée, qui plonge au plus près de ces décennies de bouleversement créatif.

Par rapport aux maisons d'édition américaines (le plus souvent adossées à des universités), la France semble accuser un certain retard dans le champ des études en danse. Des ouvrages permettent pourtant de faire un bond en avant. Le second volume de cette *Histoire culturelle de la danse*, signée Annie Suquet, s'intéresse aux années 1945-1980 – des décennies de bouleversement, de l'après-guerre aux mouvements de contre-culture. Historienne de la danse, l'autrice a l'audace de se situer toujours au plus près des faits, observatrice attentive et passeuse de savoir. Il n'est qu'à se plonger dans les pages consacrées à l'Allemagne de Pina Bausch pour saisir ce vertige de la création.



Courtesy Danza Contemporánea de Cuba.

Au fil des lignes, les lecteur·rices deviennent spectateur·rices "invité·es" au studio de la chorégraphe ou à l'opéra de Wuppertal au milieu d'un public hostile et vociférant. *Modernités critiques* voyage, proposant une grille de lecture extra-occidentale, de l'Inde à Cuba ou à la Guinée postcoloniale. Et l'on y croise surtout les figures de ce renouveau en danse, Anna Halprin à San Francisco ou Tatsumi Hijikata au Japon. *"Tout se passe comme si l'on pouvait désormais choisir ses héritages – ou s'inventer ses propres ascendances – pour en faire des tremplins créatifs"*, écrit Annie Suquet dans cette somme qui met le passé au présent du mouvement.



Philippe Noisette

Modernités critiques – Une histoire culturelle de la danse (1945-1980) d'Annie Suquet (Éditions CND), 1088 p., 39 €. En librairie.

UN TOUR DE CHANT DE JONATHAN CAPDEVIELLE ET JEAN-LUC VERNA
SINISTRE ET FESTIVE
JULIEN BIENAIMÉ · JONATHAN CAPDEVIELLE · JEAN-LUC VERNA & GUESTS...

5 AVRIL — 8 JUIN
THÉÂTRE DE L'ATELIER
PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS
Télérama Les Inrockuptibles RADIO nova

HANOKH LEVIN
TEXTES FRANÇAIS DE LAURENCE SENDROWICZ
QUE D'ESPOIR !
CABARET THÉÂTRAL
MISE EN SCÈNE VALÉRIE LESORT
VALÉRIE LESORT OU CÉLINE MILLIAT-BAUMGARTNER
HUGO BARDIN · DAVID MIGEOT · CHARLY VOODOO

À PARTIR DU 24 AVRIL
THÉÂTRE DE L'ATELIER
PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS
Télérama Les Inrockuptibles RADIO nova

Diasporamas



→
Léda et le cygne de Roland Dorcély, 1958.

L'EXPO DU MOIS - L'EXPO DU MOIS -

Avec *Paris noir,* le Centre Pompidou met en lumière l'histoire longtemps occultée des artistes noir·es en France. Une exposition décisive qui fait enfin de la place à des mouvements et des œuvres négligés.

Dans l'actuel mouvement de redécouverte de scènes artistiques longtemps invisibilisées en France, l'exposition du Centre Pompidou *Paris noir – Circulations artistiques et luttes anticoloniales, 1950-2000* devrait marquer un tournant décisif. Depuis la création, en 1947, de la revue anticoloniale *Présence africaine* à celle de *Revue noire* en 1991, l'exposition retrace la présence et l'influence des artistes noir·es en France entre les années 1950 et 2000, pour mettre en lumière 150 artistes afro-descendant·es dont les œuvres n'ont jamais été exposées ici. À la différence de certains (Wifredo Lam, Ousmane Sow, Faith Ringgold, Hervé Télémaque, Sarah Maldoror…), beaucoup de noms sont restés inconnus. Politiquement, intellectuellement, mais aussi artistiquement, Paris, ville-monde, fut un laboratoire panafricain. Pour sa commissaire Alicia Knock, le projet de l'exposition répond ainsi à un *"défi historiographique et matériel en raison de l'invisibilisation des artistes, de la dispersion, voire de la disparition de leurs œuvres à travers plusieurs continents, et des lacunes éditoriales et de recherche autour de leurs pratiques"*. L'historienne Anne Lafont, spécialiste de la place de l'art noir dans l'héritage postcolonial, note dans le catalogue cette étrangeté qu'il ait *"fallu attendre 2025 pour que ce Paris noir de l'art, ce Paris de la diaspora artistique et de la solidarité noire transcontinentale, soit pris au sérieux, comme tel, et non plus comme le fait de personnalités d'exception"*.
Les installations de Valérie John, Nathalie Leroy Fiévée, Jay Ramier et Shuck One rythment le parcours, organisé selon une logique chronologique (des luttes pour les indépendances africaines à Mai 68, des indépendantismes antillais aux exils liés aux régimes autoritaires et aux luttes contre le racisme…). L'exposition rappelle que Paris s'est imposée, dès l'après-Seconde Guerre mondiale, comme un centre intellectuel attirant des figures-clés de la pensée anticoloniale (James Baldwin, Suzanne et Aimé Césaire…), qui pensaient déjà la question d'un avenir postcolonial, en défendant un alliage entre *"l'orgueil d'être différent"* et *"le bonheur d'être ensemble"*, selon les mots de Léopold Sédar Senghor, qu'évoque souvent aujourd'hui le grand philosophe Souleymane Bachir Diagne. Les idées et l'art s'entremêlent donc dès ce milieu de XX^{e} siècle dans un Paris multiculturel animé par les avant-gardes esthétiques et intellectuelles.

L'ambition de l'exposition est précisément pour Alicia Knock de *"comprendre comment ces histoires de l'art étroitement liées au politique, et largement disséminées du fait de circulations et d'exils, produisent des esthétiques propres comme relationnelles, dans un contexte durable de marginalisation institutionnelle"*. En effet, *"si Paris a été un espace unique de solidarité entre l'Afrique et les Amériques, la France n'a jamais mis en lumière son rôle dans l'émergence de pratiques culturelles noires : le système politique français s'avère étanche aux questions de race comme à la redéfinition des questions de souveraineté à l'ère postcoloniale"*.
Ce point aveugle de l'histoire française pose des questions qu'Alicia Knock aborde dans la construction du parcours. *"Quelles catégories afro-atlantiques affirmer : s'agit-il d'entités autonomes, de ramifications ? Comment requalifier en conséquence notre connaissance des mouvements modernes et postmodernes ? Peut-on rétrospectivement parler de mouvements artistiques noirs ?"* Entre la contribution des artistes noir·es au surréalisme, aux abstractions et à la peinture figurative dans les années 1950 et 1960 (en lien avec le mouvement de la négritude) et les questionnements sur les identités, ouverts aux perspectives intersectionnelles et féministes, la cartographie de ces mouvements emprunte des chemins multiples dans une variation de gestes, d'idées et de luttes. Les années 1980 et 1990 sont marquées par exemple par la démocratisation des formes comme des lieux : les espaces de sociabilité nocturne et les associations se multiplient. Des artistes comme Diagne Chanel, Amadou Gaye, Elsie Haas ou Manuèla Dikoumè théorisent alors le concept du métissage, position afro-parisienne que célèbre notamment la manifestation *Ethnicolor,* réalisée par le critique d'art Simon Njami au Cirque d'hiver en 1987. Pour Alicia Knock, il s'agit bien aujourd'hui de *"donner une place à ces positions invisibilisées au sein du récit national"*.
Après *Le Modèle noir* à Orsay en 2019, il ne fait aucun doute que *Paris noir* participera à cette recomposition de notre historiographie, intégrant enfin clairement l'apport décisif des circulations afro-diasporiques à la création artistique. **Jean-Marie Durand**

Paris noir – Circulations artistiques et luttes anticoloniales, 1950-2000, au Centre Pompidou, Paris, jusqu'au 30 juin.

Fabrice Gousset, courtesy Loeve&Co



JOIE COLLECTIVE au Palais de Tokyo

De la liesse aux pratiques festives, de la transe aux euphories de foule, l'institution parisienne expose un véritable hymne à la joie.



"Toute joie parfaite consiste en la joie de vivre, et en elle seule", affirmait le philosophe Clément Rosset. Cette *"force majeure"*, comme il l'appelait dans son célèbre livre éponyme paru en 1983, résisterait-elle aux périls de notre époque ? L'exposition du Palais de Tokyo *Joie collective – Apprendre à flamboyer!* le suggère sous forme de manifeste. Comme l'explique le directeur de l'institution Guillaume Désanges, les artistes, surtout lorsqu'ils et elles se relient à des collectifs en lutte, célèbrent la joie *"non pas comme déni ou parenthèse enchantée, non pas comme une suspension de la lucidité, mais comme une résistance consciente, active, à l'ordre dépressif du monde"*. Curatée par Amandine Nana, l'exposition explore les cultures populaires de rassemblement et les dynamiques de groupe, *"propices à l'expérience et l'apprentissage de la joie dans nos quotidiens"*.
Les œuvres sont toutes le signe d'une attention aux pratiques festives dans l'espace public, qu'elles soient esthétiques, récréatives ou politiques. De Thomas Hirschhorn, qui questionne l'espace public et la manière dont l'art peut le réanimer, à Helina Metaferia, qui met en lumière via des archives des récits d'identités intersectionnelles, de Caleb Kwarteng Prah, figure de l'art contemporain ghanéen, à Dimitri Milbrun, artiste franco-haïtien qui invite à un coloriage participatif, les artistes traduisent ici un paysage esthétique où la joie procède de la conscience politique, où les formes trouvent leur cohérence dans leur relation avec des gestes de libération de soi, d'un groupe, d'un peuple. Amandine Nana a aussi rassemblé des archives iconographiques d'environ 350 images collées sur les murs, en dehors des salles d'exposition, qui évoquent aussi bien des rituels religieux que des carnavals, des cultes traditionnels que des rave-parties, des manifestations politiques que des scènes de transe… La joie en poster sous toutes ses coutures. La création chorégraphique s'invite dans ce panorama festif, avec une programmation de performances pensée avec le Centre national de la danse (CND) du 3 au 13 avril. Proposant enfin deux expositions de Rammellzee et de Raphaël Barontini, pensées dans la même tonalité joyeuse, le Palais de Tokyo confère à la manifestation de la joie collective une place de choix. Une place qui, espérons-le, galvanisera les visiteur·ses et leur donnera envie d'y croire, pour faire des transes et des rires le moyen ultime et sublime de ne pas céder à la sinistrose des temps présents.
Jean-Marie Durand

↗ *Art Is... (Girlfriends Times Two)* de Lorraine O'Grady, 1983.

Joie collective – Apprendre à flamboyer! au Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 11 mai.

CORPS ET ÂMES à la Bourse de Commerce

Une célébration du corps sous toutes ses formes, avec sa force et ses faiblesses.

De Georg Baselitz à Duane Hanson, d'Ana Mendieta à Marlene Dumas, de Wolfgang Tillmans à Ali Cherri, de Sherrie Levine à Anne Imhof, de Kerry James Marshall à Zanele Muholi, l'impressionnante somme d'artistes rassemblé·es dans l'exposition curatée par Emma Lavigne, *Corps et Âmes*, trouve sa cohérence dans un fil sensible : la façon dont les artistes contemporain·nes prolongent, en la renouvelant, la longue histoire du regard sur les corps, sur ce qu'ils révèlent et cachent, ce qu'ils exhibent et occultent. Car s'ils n'appartiennent qu'à nous, les corps sont aussi politiques : le réceptacle organique d'une histoire sociale qui les façonne et les englobent. Structuré en chapitres distincts – le corps témoin, le corps exposé, l'âme au corps… –, le parcours s'attache en particulier à la scène africaine-américaine qui, depuis les mouvements pour les droits civiques des années 1960 jusqu'à Black Lives Matter, n'a cessé de puiser dans les tensions raciales la sève d'une création tendue : des bodyprints de David Hammons aux peintures de Kerry James Marshall, des photos de LaToya Ruby Frazier aux magnifiques films d'Arthur Jafa qui, présentés pour la première fois à Paris, évoquent les icônes de la culture noire à travers une esthétique du collage et du montage, l'exposition célèbre cette grande question du corps en résistance, bombe politique autant que tombeau de l'âme. **Jean-Marie Durand**

↘ *Butterfly* d'Ana Mendieta, 1975.

Corps et Âmes à la Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, jusqu'au 25 août.

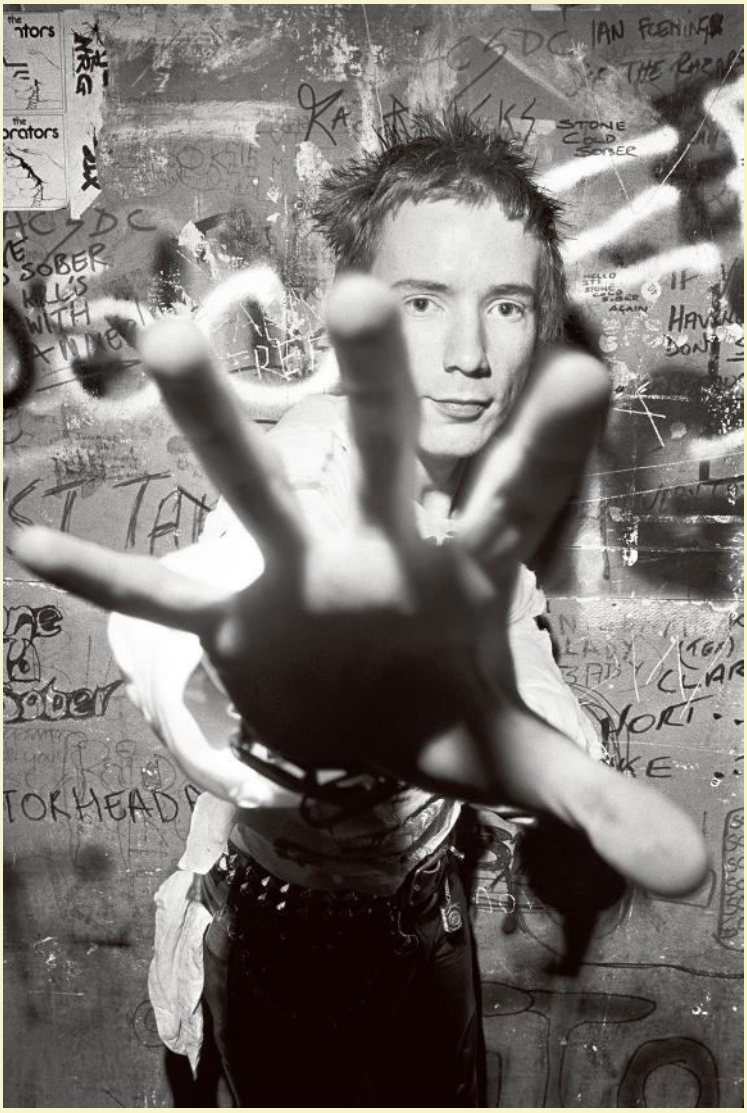




Courtesy de l'artiste et Mariane Ibrahim · The Estate of Ana Mendieta Collection

MUSIC + LIFE de Dennis Morris

Ami de Bob Marley, photographe officiel des Sex Pistols, le Britannique a capturé comme personne ses liens avec des légendes de la musique.



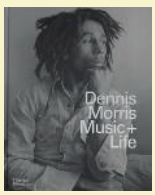
Dennis Morris

Qu'un mouvement musical puisse changer une image, le ou la lecteur·rice des *Inrocks* le sait mieux que quiconque. Rien qu'au cadre, il ou elle peut repérer à quelle espèce de musicien·ne il ou elle a affaire : une endive anglaise qui égrène une pop neurasthénique ou un·e Nordique qui fait du drone au clavecin. L'un·e comme l'autre ne s'approchent pas pareil. La photographie est une chasse sans permis, et on ne chasse pas le papillon au .22 Long Rifle. Ni l'ours outaouais avec un filet maillé.

Si photo et musique vont de pair, alors l'inverse doit aussi être vrai : une image doit pouvoir inventer un genre musical. C'est peut-être ce qui est arrivé en Angleterre en 1973, quand Dennis Morris, un jeune Britannique d'origine jamaïcaine de 13 ans, fan des Wailers, s'est pointé trois heures avant un concert du groupe de Bob Marley pour les shooter. Ils passent une heure ensemble à faire des photos et Marley, à la fin, demande à Morris s'il veut les suivre le lendemain, et devenir de fait le photographe attitré de la tournée anglaise. Le lendemain, Morris fait son cartable, ne dit rien à sa mère. Il ne retournera plus à l'école. Il saisit cet instant de bascule dans sa vie, posé sur la banquette arrière d'une voiture, Marley devant au volant, qui se retourne tout sourire : il est embarqué. Durant cinq ans, Morris donne aux lecteur·rices de *NME* ou de *Sounds* des nouvelles hebdomadaires de ce qui se passe en Jamaïque ou à Hackney, le quartier le plus afrocaribéen de Londres en matière de reggae et de dub. Et ça n'échappe pas à un type plus malin que les autres, John Lydon, qui veut en 1976 ce jeune photographe pour couvrir chaque sortie de son groupe, Sex Pistols. Morris n'est pas un punk, mais Lydon a repéré un truc que personne n'a su voir. Les photos que Morris a prises fixent deux choses : le débordement et le sourire denté de Marley. Peu importe si pour les pochettes, la maison de disques choisit toujours les photos où Marley se tient bouche cousue, sérieux, posé. Sur toutes les autres, c'est une mâchoire de crocodile prête à dévorer le monde qui fait l'image. Et ce que cherche Lydon, c'est justement quelqu'un capable de photographier le rictus de Sid Vicious et ce petit sourire narquois sur le visage de son propre personnage, Johnny Rotten, deux secondes avant de faire tomber l'ancien monde.

Les Sex Pistols vont se consumer en l'espace de deux ans et en 1978, lorsque Lydon revient avec Public Image Limited, il intègre quasiment Morris comme le cinquième membre du groupe. C'est Morris qui accentue la force dub de PiL, en branchant Jah Wobble avec tous ses contacts jamaïcains. C'est Morris encore qui dessine le logo du groupe, un cachet d'aspirine blanc et noir – il fera la même chose pour Basement 5 en 1980. C'est Morris enfin qui choisit, pour leur second disque, une boîte de film 16 mm en métal pour abriter le mythique *Metal Box*. Question graphisme, c'est presque aussi important que du Peter Saville.

C'est cette fusion entre une image, un son, une attitude et un état d'esprit qui préside au catalogue qui accompagne l'expo Morris à la MEP. Dommage que le livre, façon *coffee table book,* soit moins inventif dans sa facture que ne l'est Morris face à une commande. On ne peut pas tout avoir : l'archive et le surgissement.

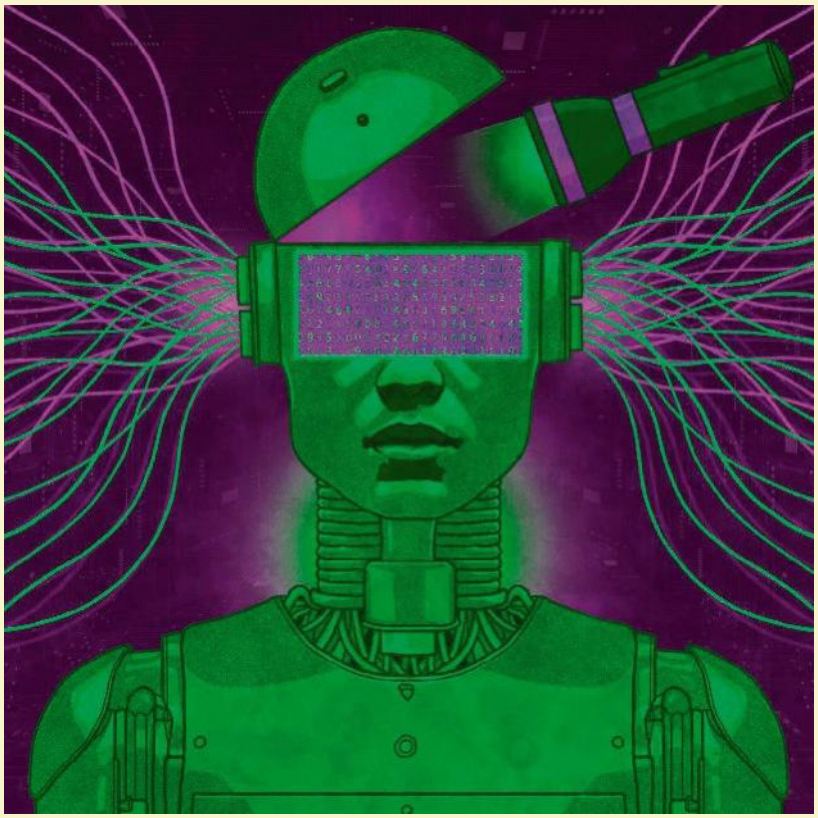


Philippe Azoury

Music + Life de **Dennis Morris** (Thames & Hudson), 272 p., 45 €. En librairie. Exposition à la MEP, Paris, jusqu'au 18 mai.

LE B.-A. BA DE L'I.A.

Deux podcasts, l'un produit par le quotidien suisse *Le Temps* et l'autre par France Info, tentent de saisir les enjeux présents et futurs de l'intelligence artificielle et son influence sur nos existences. Flippant.



Quel est l'an zéro de l'apparition des intelligences artificielles dans notre quotidien ? Et si c'était par les *deepfakes* que tout avait commencé ? Lancé début février, le nouveau podcast de France Info, réalisé en partenariat avec l'Observatoire de l'I.A. de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et baptisé *Les Voies de L'I.A.*, a consacré son premier épisode à ces fameux *deepfakes* à caractère pornographique. Apparues courant 2016, ces manipulations d'images ou de sons numériques permettent grâce à l'I.A. de produire une fausse image ou un faux son d'une personne à partir d'un extrait de voix ou d'une photo. Le premier champ d'application fut donc la production de vidéos pornographiques d'actrices stars telles que Gal Gadot, Emma Watson ou Daisy Ridley.

Mené par la journaliste de France Info Pauline Pennanec'h avec Célia Zolynski et Camille Salinesi, enseignant·es-chercheur·ses en droit et en informatique et codirecteur·rices de l'Observatoire de l'I.A., et Véronique Béchu, commandante de police et autrice du livre *Derrière l'écran* (Stock, 2024), ce premier épisode retrace l'histoire du procédé, ses conséquences (chantage, harcèlement, campagnes de diffamation, fake news), tout en explorant ses enjeux juridiques.

Un autre podcast, astucieusement nommé *I.A. qu'à m'expliquer,* produit par le quotidien suisse romand *Le Temps* et dévoilé depuis avril 2024 s'attèle à la même mission. Il couvre des sujets aussi vastes que la misogynie de l'I.A., l'I.A. durant les JO de Paris ou encore le fardeau environnemental qu'elle représente. Entre démystification et avertissement orwellien, deux précieux podcasts pour mieux comprendre cette révolution technologique en cours. **Bruno Deruisseau**

Les Voies de l'I.A. de **Pauline Pennanec'h**, réalisé par **Marie Plaçais**. Sur France Info.
I.A. qu'à m'expliquer réalisé par **Grégoire Barbey**, suivi éditorial par **Célia Héron**. Sur letemps.ch.
Retrouvez notre dossier spécial I.A. p.36.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Faut que je te dise* par Louie Media
La journaliste Marine Revol apporte des réponses sourcées et vérifiées à des questions qu'on n'ose pas toujours poser sur la santé mentale, la sexualité ou la vie quotidienne.

→ *Les Baladeurs* par Les Others
Déjà la saison 8 pour ce podcast d'aventures et surtout de mésaventures en pleine nature de Thomas Firh. Au programme : nuit polaire, sommets montagneux et désert aride.

→ *Le Procès de Poutine* par Amnesty International
Tanguy Blum et Nicolas Foucher ont imaginé en cinq épisodes le procès de Vladimir Poutine devant la Cour pénale internationale de La Haye.

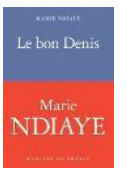
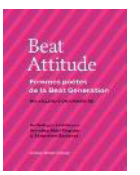
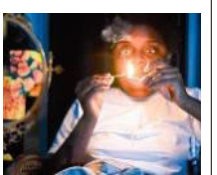
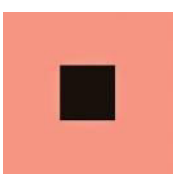
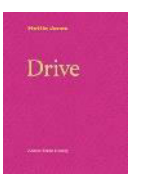
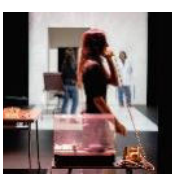
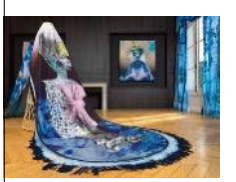
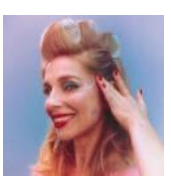
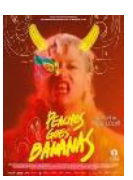
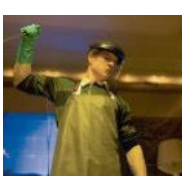
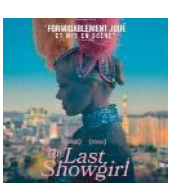
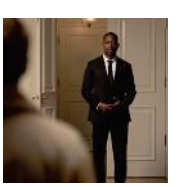
→ *The Good Whale* par *The New York Times*
Qu'est devenu Keiko, l'orque star de la saga *Sauvez Willy* ? Un récit haletant de la tentative au long cours de réensauvager l'animal, qui en dit long sur l'hubris humaine.

→ *Les Oligarques de la Silicon Valley* par France Inter
Six personnalités-phares de la Tech américaine passées au crible pour mieux comprendre le virage fasciste en cours dans l'Amérique de Trump.

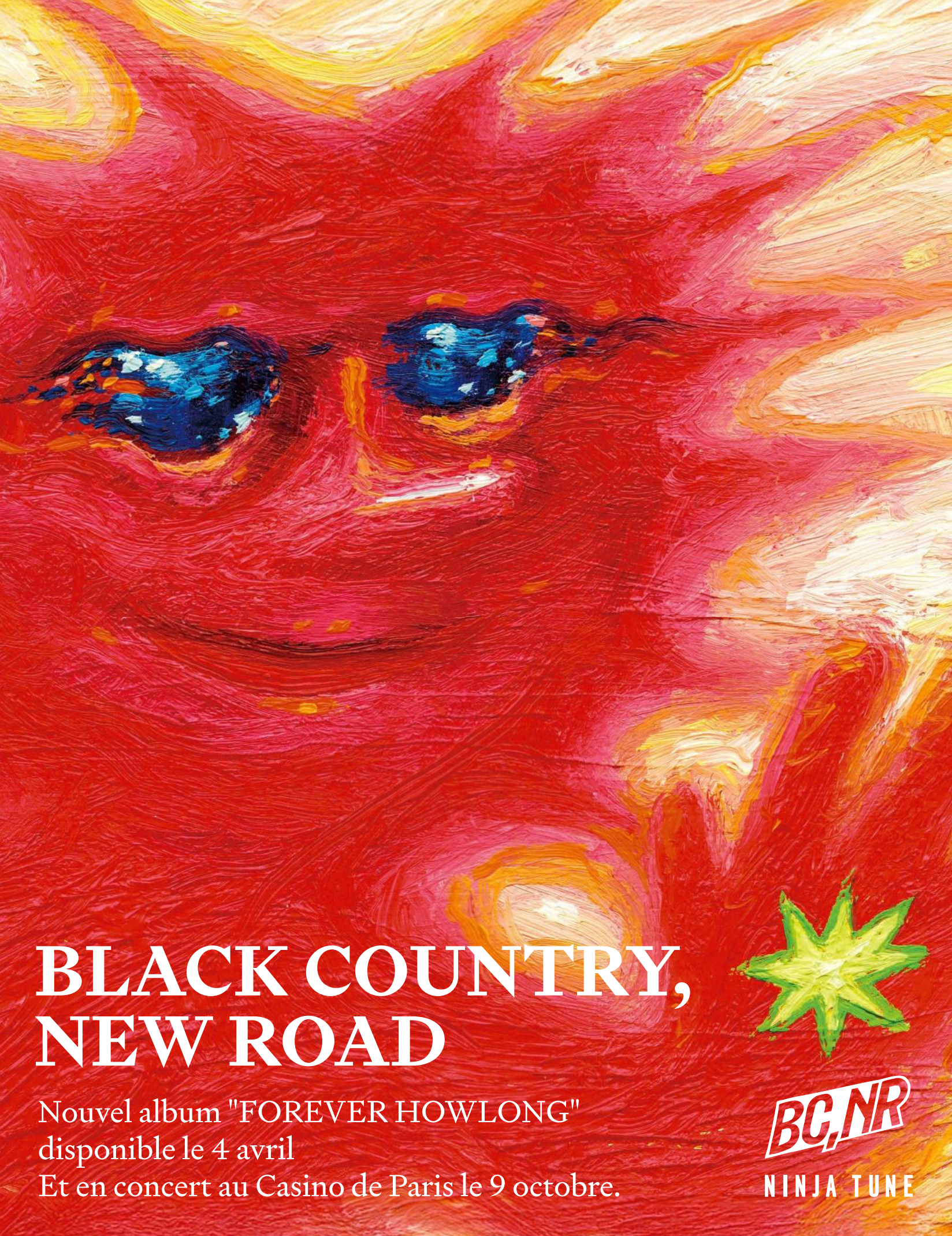

Bossa
Rock
Jungle
Hip-Hop
Indie
Rap US
Reggae
Funk
Electro
R&B
Soul
Pop
Non genrée
depuis 1981.
Punk
Afrobeat
Disco
House
World
radio
nova

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *1997* de Kids Return	 *Vermiglio* de Maura Delpero	 *The Studio* de Seth Rogen, Evan Goldberg et Peter Huyck (Apple TV+)	 *Le Bon Denis* de Marie NDiaye (Mercure de France/"Traits et portraits")	 *Bandes* de Camille Dagen et Animal Architecte, MC93, Bobigny, du 28 mars au 2 avril	 *Corps et Âmes,* Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, jusqu'au 25 août
2	 *Forever Howlong* de Black Country, New Road	 *Yōkai* d'Eric Khoo	 *A Thousand Blows* de Steven Knight (Disney+)	 *Beat Attitude – Femmes poètes de la Beat Generation* (Éditions Bruno Doucey)	 *Absalon, Absalon!* d'après William Faulkner, par Séverine Chavrier, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 26 mars au 11 avril	 *Paris noir,* Centre Pompidou, Paris, jusqu'au 30 juin
3	 *Sable, Fable* de Bon Iver	 *A Real Pain* de Jesse Eisenberg	 *Bref* saison 2 de Kyan Khojandi et Bruno Muschio (Disney+)	 *Drive* de Hettie Jones (Éditions Bruno Doucey)	 *Anatomie d'un suicide* d'Alice Birch, par Christophe Rauck, Théâtre Nanterre-Amandiers, du 20 mars au 19 avril	 *S'habiller en artiste,* Louvre-Lens, du 26 mars au 21 juillet
4	 *Chéris ton futur !* de Barbara Carlotti	 *Peaches Goes Bananas* de Marie Losier	 *Dexter : les origines* de Clyde Phillips (Canal+)	 *Le Cours secret du monde* d'Hugues Jallon (Verticales)	 *Golem* d'Amos Gitaï, Théâtre de la Colline, Paris, jusqu'au 3 avril	 *Échos du passé, promesses du futur,* MAC Lyon, jusqu'au 13 juillet
5	 *Greatest Hits: Everything Is Real* de Poni Hoax	 *The Last Showgirl* de Gia Coppola	 *Paradise* de Dan Fogelman (Disney+)	 *L'Invention de Tristan* d'Adrien Bosc (Stock)	 *Vaisseau familles* du Collectif Marthe, Théâtre de la Bastille, Paris du 27 mars au 10 avril	 *Wes Anderson, l'exposition,* Cinémathèque française, Paris, jusqu'au 27 juillet

Apple TV+ · Disney+ · Patrick Wymore/Paramount+ with Showtime · Jean-Louis Fernandez · Alexandre Akye · Géraldine Aresteanu · Laura Stevens · Irving Penn · Fabrice Gousset


BLACK COUNTRY,
NEW ROAD
Nouvel album "FOREVER HOWLONG"
disponible le 4 avril
Et en concert au Casino de Paris le 9 octobre.
BC,NR
NINJA TUNE

TRÉSOR CACHÉ

JOURNAL ANNALES DE LIONEL SOUKAZ (1991-2016)

Le coréalisateur du classique queer *Race d'Ep* est décédé en février dernier. Il laisse une œuvre à la puissance de documentation inouïe sur l'épidémie du sida et les luttes qu'elle a générées.



Lionel Soukaz est mort le 4 février dernier à Marseille, à l'âge de 71 ans. De son cinéma d'avant-garde, on retient notamment le provocateur *Ixe* et le classique queer *Race d'Ep,* coréalisé avec Guy Hocquenghem. Il est aussi l'auteur d'une œuvre monumentale mais difficilement visible (et pour cause, elle dure 2 000 heures) : son *Journal annales* initié en 1991, alors que le sida frappe la France de plein fouet. Armé d'une petite caméra vidéo, il n'aura de cesse d'enregistrer le visage de ses amis et amants, les réunions et manifestations d'Act Up ou encore les images télévisuelles qui traitent de l'épidémie. En 1994, il écrit à propos de ce projet faramineux : *"Monter, couper, enlever, choisir, ce que j'ai fait pour mes anciens films* […], *ne m'intéresse pas. Ce sont des archives, pas des chutes, pas des rushs. Que chacun soit montré dans l'intégralité de ce qui a été filmé. C'est leur vie. Vous trouvez ça trop long ? Moi, trop court."* Soukaz voit donc son rapport au cinéma transformé avec l'arrivée de la maladie. Ses films subversifs, fondés auparavant sur un montage virtuose plein d'ironie, laissent place à la simple puissance de captation de la caméra. *Journal annales* n'en reste pas moins éminemment politique, puisqu'il vise à garder trace d'un réel exposé à disparaître et à fonder les bases d'une mémoire collective à partir d'une existence individuelle. Filmer le quotidien au moment du danger témoigne d'une puissante conscience historique tout en constituant une affirmation polémique face à l'invisibilisation et à la stigmatisation des malades. Jusque dans les années 2010, Soukaz placera sa caméra du côté des opprimé·es – des séropos, des drogué·es, des trans : *Journal annales* offre à celles et ceux qui n'ont pas la parole la possibilité de partager leur rapport au monde.

Aujourd'hui déposées à la Bibliothèque nationale de France (BnF), ces archives donneront naissance à deux films de montage coréalisés avec Stéphane Gérard : *En corps +* (2022) et *Artistes en zone troublés* (2023). Consacré à la relation du cinéaste avec son compagnon malade Hervé Couergou, le premier fait du journal filmé le mausolée d'un amant : dans la basse qualité vidéo se lit la nécessité d'immortaliser des rires pour les choyer et les sauver de l'oubli. L'émotion nous serre la gorge, car à la différence de *La Pudeur ou L'Impudeur* (1992), où Hervé Guibert filmait son agonie, il s'agit ici moins d'enregistrer la mort au travail que les forces vitales qui s'y opposent : un sourire arraché à l'hécatombe, l'invention d'un refuge entre les quatre murs d'une chambre. Moins intime, *En corps +* est surtout composé d'images de manifs, projetées sous forme d'installation sur un triple écran à la manière d'un kaléidoscope. Le dispositif transcende le témoignage pour figurer le passage d'une rage individuelle au soulèvement collectif qui se propage telle une onde à travers l'histoire. *Journal annales* fait œuvre de mémoire, mais c'est aussi une injonction à la lutte adressée aux générations futures, fidèle au slogan qui donnait son titre au film de Pierre Clémenti : la révolution n'est qu'un début, continuons le combat. **Robin Vaz**

Lionel Soukaz

plan D
CN D x Palais de Tokyo
3 > 13.04.25

spectacles
performances
ateliers amateurs
conférences
formation
fêtes



CN D
Centre national de la danse
cnd.fr
magazine.cnd.fr

Une programmation collaborative au Palais de Tokyo

Palais de Tokyo

The Dancing Public, Mette Ingvartsen © Hans Meijer



CHANEL

JOAILLERIE